

LE SECRET
DE FRANK BUCHMAN

DU MÊME AUTEUR :

Innocent Men.

Fighters Ever.

That man Frank Buchman.

Parus en français :

Les Idées ont les jambes (Ideas have legs).

Sur la sellette (Men on Trial).

Le Monde reconstruit (The World rebuilt).

Une idée à la conquête du monde (An Idea to Win the World).

En collaboration avec le Dr Paul Campbell :

Refaire des hommes (Remaking Men).

THÉÂTRE

Les Vraies nouvelles (The real News).

Le Patron (The Boss).

Les Pantoufles du dictateur (The Dictators Slippers).

Nous sommes demain (We Are Tomorrow).

L'Homme à la clef (The Man with the Key).

L'Échelle (The Ladder).

En collaboration avec Cecil Broadhurst :

L'Ile qui disparaît (The Vanishing Island).

En collaboration avec Alan Thornhill :

L'Ouragan.

PETER HOWARD

LE SECRET
DE
FRANK BUCHMAN

plon

Cet ouvrage a paru en langue anglaise
sous le titre :

FRANK BUCHMAN'S SECRET

© 1961 by Peter Howard.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
y compris l'U. R. S. S.

LE SECRET DE FRANK BUCHMAN

CHAPITRE PREMIER

UN ÉPERON DANS LE FLANC

Il y avait dans la vie de Frank Buchman un secret que le monde doit aujourd'hui connaître.

Ce secret lui attira l'amour et la haine. Il lui donna la foi que chaque homme rencontré — riche ou pauvre, blanc ou noir, patron ou ouvrier — pouvait, devait être refait à neuf. Il le conduisit au cœur des nations.

Ce secret amenait Frank Buchman à penser et à vivre à l'échelle du globe. Ses ultimes paroles, quelques heures avant sa mort, lançaient un défi : « Je veux voir le monde gouverné par des hommes gouvernés par Dieu. Pourquoi ne pas laisser Dieu diriger le monde entier ? » Quarante-cinq ans auparavant, en 1916, il disait à un groupe de personnes qui ne comprirent qu'en partie le sens de ses paroles : « Je veux que vous viviez pour des continents. Je veux que vous pensiez pour des continents. »

Ce secret a amené Buchman à être pour sa génération comme un éperon toujours piqué dans le flanc. Le quotidien allemand *Frankfurter Allgemeine Zeitung* dit qu'il était devenu « la conscience du monde moderne ». Le

premier ministre de Nouvelle-Zélande, M. Holyoake, affirme « qu'il a contribué plus que tout autre contemporain à unir les peuples du monde en s'attaquant aux préjugés de couleur, de classe ou de croyances ». Et Sayadaw U Narada, secrétaire de l'Association des Supérieurs de monastères en Birmanie, qui parcourut dix mille kilomètres en compagnie de quatre autres dignitaires bouddhistes pour rencontrer Buchman, disait à son sujet : « Ce n'est qu'une fois tous les mille ans que vient un tel homme pour montrer à l'humanité le droit chemin. »

Ce livre veut être porteur de vérité et non pas de louanges.

Quelle sorte d'homme était Frank Buchman ?

A Milan, quelques mois avant sa mort, il parlait un matin de bonne heure à des amis. Un journal l'avait attaqué à l'autre bout du monde : « Je ne dis pas que je suis sans péché, dit Frank Buchman. Je dis que je vis pour une seule chose : faire régner Jésus-Christ dans la vie de chaque homme que je rencontre, et cela commence par celui qui va m'apporter mon petit déjeuner. »

Il y avait trois garçons au bar de l'hôtel. Frank Buchman n'y allait pas pour boire. Il allait au bar leur donner le pain de vie. Un souffle nouveau les pénétra, eux et leurs familles, grâce à leur amitié avec Frank Buchman. L'un d'eux disait : « Le Dr Buchman est différent de la plupart des gens que je vois. Nous avons fait un vrai nettoyage par ici depuis qu'il est venu. Beaucoup des dirigeants italiens passent par ce bar une fois ou l'autre. Le ministre des Affaires étrangères était ici l'autre jour ; il était tellement pris par ce que nous lui disions de Buchman, qu'il en oubliait son verre. »

Ces hommes, comme des centaines d'autres, commencèrent à participer à la révolution que Buchman amenait alors à Sesto San Giovanni, dans la banlieue industrielle de Milan. Avec la pauvreté et l'injustice, la haine régnait dans des milliers de cœurs. Quelques années auparavant, on avait exécuté des ouvriers en pleine rue et jeté des patrons dans les hauts fourneaux, tandis que d'autres avaient été écrasés à mort par des camions dans une cour d'usine. Et dans cette cité, l'emblème de la faucille et du marteau en néon rouge lui-même au-dessus de centaines de foyers communistes, dans la longue nuit d'hiver.

Mais ce Noël-là, le maire communiste de Sesto prêta sa plus belle salle pour que des citoyens de la ville puissent organiser un grand dîner, entendre les nouvelles du travail de Frank Buchman et rencontrer des communistes et des non-communistes, des chrétiens et des non-chrétiens qui avaient commencé à changer et à vivre pour refaire le monde.

Cette année-là, la crèche et l'arbre de Noël régnaient au cœur de cette citadelle communiste.

Quelques mois avant sa mort, Frank Buchman se trouvait à Oxford. Il s'entretenait avec son vieil ami sir Richard Livingstone, ancien vice-chancelier de l'Université, un des grands éducateurs de notre temps.

Livingstone avait suivi depuis des années le travail de Buchman. Leur conversation porta sur les miracles qui s'étaient produits dans la vie de certains hommes à l'université. Quand, en 1921, Frank Buchman était arrivé pour la première fois à Oxford, la nouvelle en était venue aux oreilles d'un des athées les plus notables de l'université, fils de pasteur anglican. Étudiant brillant, il fut nommé assistant avant même d'avoir passé ses derniers examens.

Le dimanche après-midi, cet étudiant tenait des réunions publiques. Il invitait quelques chrétiens en vue à défendre le christianisme. Lui, ensuite, se faisait l'avocat de l'athéisme, procédait à un vote à main levée et l'emportait toujours.

Quelqu'un rapporta à cet athée que Frank Buchman croyait à l'Esprit-Saint. Pour lui, c'était une absurdité. Il décida donc d'inviter Buchman à venir prendre le café chez lui et de le convaincre de l'erreur de ses croyances. Pendant une heure, il aligna ses arguments. Buchman restait là, hochant la tête, disant : « Vraiment ! Très intéressant... »

Au tennis on peut servir des balles tant que l'on en a. Si le partenaire refuse de les renvoyer, le jeu cesse. C'est ce qui se passa ce soir-là. Au bout d'une heure, l'athée vit qu'il n'aboutissait à rien.

« Si seulement vous me disiez ce que vous pensez de moi, dit-il tout à coup.

— Vous ne voudriez pas que je sois impoli, n'est-ce pas ? » demanda Buchman.

Le jeune homme insista.

« Je dirais trois choses à votre sujet, dit Buchman. D'abord vous êtes malheureux.

— Oui, c'est vrai, dit l'autre.

— Vous avez une vie de famille très malheureuse continua Buchman.

— Oui, c'est vrai, dit l'athée. Je déteste mon père. Je l'ai toujours haï depuis mon enfance. »

Alors Buchman ajouta :

« Vous êtes prisonnier d'une mauvaise habitude dont vous avez si honte que vous n'osez en parler à personne.

— Ce n'est pas vrai », répartit l'étudiant.

Il y eut un silence. Buchman dit :

« Je dois partir.

— Je vous en prie, restez.

— Je dois partir, dit Buchman.

— Non, ne partez pas.

— Eh bien ! je reste à une condition, dit alors Buchman. Que vous et moi écoutions Dieu ensemble. »

L'athée fit une réponse surprenante :

« Je ne pourrais pas... Je vous ai dit un mensonge il y a quelques minutes. Je suis esclave de cette habitude.

— Je sais », dit Buchman.

Ils parlèrent ensemble en toute honnêteté. Ils terminèrent la soirée ensemble à genoux. « Je veux donner ma vie à Dieu », dit l'athée. C'est ce qu'il fit.

Le lendemain, il écrivit une lettre d'excuses à son père. Il alla aussi voir le professeur avec lequel il avait préparé un ouvrage sur l'athéisme. Mettant le manuscrit sur le bureau du maître, il dit :

« Eh bien ! il nous faudra déchirer tout cela.

— Pourquoi ? demanda le professeur.

— Nous voulons la vérité, dit l'ancien athée. La vérité, c'est que Dieu est entré dans ma vie. Il est devenu réel pour moi. »

Le professeur tira une bouffée de sa pipe et dit :

« Alors, je suppose qu'il va falloir le déchirer. »

Tout le manuscrit disparut dans la corbeille à papier.

A Cambridge, quelques semaines plus tard, cet ancien athée prenait la parole devant un cercle choisi : « En dépit de tout ce que j'ai dit auparavant, déclarait-il, je ne nierai jamais qu'à ce moment-là nous nous trouvions l'un et l'autre en présence de Dieu. »

Livingstone échangea de nombreuses histoires comme celle-là avec Frank Buchman lors de cette dernière visite à Oxford.

« Quand vous et moi étions jeunes, dit-il, il y avait des barrières morales le long de la route de la vie.

Nous ne les respectons pas toujours, mais du moins nous savions quand nous les franchissions. Aujourd'hui, toutes les barrières morales sont tombées. Et on voit où en est le monde. Votre tâche est de réédifier ces barrières. »

Le problème, ajouta Livingstone, n'est pas tellement que les hommes soient contre les principes moraux, c'est qu'ils ne croient plus à l'existence du bien ou du mal, du vrai ou du faux. Il parla du relâchement des mœurs et de la perversion pratiquée à l'université. Puis, évoquant l'époque où il était lui-même à la tête d'un des collèges d'Oxford, il dit à Buchman : « Vous voyiez alors beaucoup mieux que moi où se trouvait le mal et vous saviez comment y porter remède. J'aimerais pouvoir en faire autant. — Vous le pouvez », dit Buchman. Et il commença à montrer à Livingstone comment aider d'autres à devenir des hommes nouveaux.

Après que Livingstone eut pris congé, Buchman demanda à voir la femme qui faisait sa chambre d'hôtel. Originnaire du nord du pays, approchant alors la cinquantaine, elle était la parfaite fille de mineur, corpulente, généreuse, droite et avisée. Quand elle fut entrée, Frank Buchman la pria de s'asseoir. Pendant plus d'une demi-heure il parla avec elle, lui donnant le meilleur de lui-même. Aurait-elle été le pivot de quelque grande nation, il ne se serait pas donné davantage. Une fois ressortie, elle dit : « J'ai été pendant vingt-cinq ans en service. C'est la première fois qu'un client d'un des hôtels où j'ai travaillé m'a parlé en ami. Il m'a donné le sentiment que je comptais dans la vie. Je vois que je peux accomplir quelque chose dans le monde tout en nettoyant des chambres d'hôtel. Cela me rend très heureuse. »

Quelques semaines plus tard, Frank Buchman fai-

sait un discours qui reprenait le thème de sa conversation avec Livingstone. Le fait que ce discours ait été diffusé en trente-six langues par Radio-Rome en vingt langues, y compris le chinois par les émetteurs de Tokyo, par seize stations de langue française en Afrique, n'est-ce pas là un signe de la soif de ce monde ? Les spécialistes calculèrent que ce discours avait atteint un milliard de gens par la presse, la radio et la télévision.

Rentrant en Angleterre d'un long voyage, Frank Buchman venait de regagner son domicile londonien. Le ménage d'amis qui en son absence avaient été les maîtres de maison donnait ce soir-là un dîner et quelques importantes personnalités politiques du moment s'étaient annoncées pour la soirée. Apprenant cela, Buchman fit venir ces amis, qui devaient présider le dîner, et leur dit : « Ne pensez pas que je doive nécessairement être présent à table quand je suis ici. Je viens volontiers si je peux vous aider avec vos amis, mais ne vous sentez pas obligés de m'inviter. »

Frank Buchman était convaincu que lui-même ne faisait rien ; c'était une partie de ce secret qui a fait dire à tant de gens que leur contact avec lui avait marqué un tournant dans leur vie. Dieu faisait tout si on Le laissait faire. Un mineur écossais Peter O'Conner, vint le voir ; il trouva un homme qui l'aimait, comprenait ses échecs et ses besoins et qui l'aida à trouver la volonté et le moyen de donner le meilleur de lui-même. « En une demi-heure, lui dit O'Conner, vous m'avez aidé plus que personne au monde. »

Buchman répondit : « C'est un art qui n'est pas de moi, mais de Dieu. »

Il y a quelques années, alors que Frank Buchman était malade et souffrait, des centaines de gens devaient

venir de tous les coins du monde à une assemblée sur l'île de Mackinac, dans le Michigan. Il passa la veille de leur arrivée à se rendre de chambre en chambre avec une liste des invités en main. « Nous devons faire notre maximum pour chacun d'eux, dit-il. Je veux m'assurer moi-même que tout sera parfait. » Le soir venu, il était pâle de fatigue. On dut l'aider à se mettre au lit. Pendant une heure, il resta étendu en silence, tandis que le soleil disparaissait pour laisser poindre les étoiles et que, sur les Grands Lacs, les longs bateaux de minerai poursuivaient au travers des détroits leur route vers les usines de Middle West.

Tout à coup il dit : « Nous sommes à la veille d'une très grande avance. » Un ami assis là dans sa chambre, surpris de ces paroles, lui demanda pourquoi il disait cela. « Je me sens absolument incapable, dit Buchman. Je ne pourrais même pas me retourner dans mon lit sans l'aide de quelqu'un. Je ne puis rien faire. A combien de reprises, à la veille d'une grande avance, Dieu m'a fait éprouver cela afin que je n'oublie pas qu'Il fait tout, que moi je ne fais rien. »

Une minute passa, puis il dit : « J'aimerais prier : Jésus, faites de moi un homme meilleur. Et merci pour la souffrance qui, acceptée dans un esprit de foi, purifie et fortifie. *Amen.* »

La dernière année de sa vie, Frank Buchman recevait un jour la visite d'un ministre qui a son mot à dire dans une bonne part de l'économie européenne. Cet homme s'émerveillait d'avoir vu dans la Ruhr la marée communiste refluer et en quatre ans les voix communistes dans les comités d'entreprises tomber de 72 à 8 %.

Il rappelait qu'un premier ministre japonais avait déclaré à la presse qu'en 1960 les hommes formés par Frank Buchman avaient sauvé son pays de la dicta-

ture et du communisme. Alors il ajouta : « Vous devez être fier de tout cela. »

Buchman répondit : « Ce n'est pas du tout ce que je ressens. Je n'y suis pour rien. Dieu fait tout. J'obéis seulement et fais ce qu'Il dit. » Le ministre dit : « Je ne peux accepter cela. Vous avez fait vous-même de grandes choses. » Buchman répliqua : « Je n'ai rien fait. Ou plutôt, j'ai fait ce que des hommes comme vous auraient toujours dû faire. J'ai cessé il y a bien des années de vouloir organiser les choses comme je l'entends, avec mes idées personnelles. Je me suis mis à écouter Dieu et à Le laisser agir à Sa guise en toute chose. Si vous autres faisiez cela, vous arriveriez aux solutions au lieu de vous trouver, toute votre vie, vaincus par les problèmes que vous avez vous-mêmes créés. »

La seule façon de répondre aux besoins des nations, dit Frank Buchman à cet homme d'État, est d'amener un changement chez les hommes. Il rappela ces paroles de feu lord Salisbury à la Chambre des Lords : « Ce dont nous avons besoin, c'est d'individus dirigés par Dieu qui feront des pays dirigés par Dieu pour construire un monde nouveau. » Quand le roi George VI avait appris l'intérêt que lord Salisbury portait au travail de Frank Buchman, il avait envoyé quelqu'un lui en demander la raison. « J'ai vu l'Esprit de Dieu marcher sur les eaux, avait répondu Salisbury, et je ne peux pas rester à l'écart. »

Carl Hambro, qui présida la Société des Nations aux grandes heures de son existence et dut l'enterrer quand elle eut échoué, avait déclaré à Genève en s'adressant à Frank Buchman : « Vous avez créé cette paix constructive que nous cherchons en vain depuis des années. Là où nous avons échoué dans nos efforts pour changer la politique, vous avez réussi à changer des vies. »

Et jusqu'aux dernières heures de la vie de Frank Buchman, les gens changeaient autour de lui.

Une jeune fille était chargée de faire sa chambre dans l'hôtel de Freudenstadt où il mourut. L'hôtel est situé dans la Forêt Noire. C'est là qu'en 1938, lorsqu'il se promenait le long du sentier aujourd'hui appelé « Frank Buchmanweg », il avait reçu cette claire pensée : Un réarmement moral et spirituel — le prochain grand mouvement dans le monde sera un mouvement de réarmement moral pour tous les pays.

Cette jeune fille était si peinte et si pomponnée qu'on pouvait à peine distinguer son vrai visage. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre que cet homme de quatre-vingt-trois ans connaissait sa ville natale, connaissait son roi et le père de celui-ci.

On lui donna le livre des discours de Frank Buchman. Elle le lut. Frank Buchman lui demanda si elle aimait son travail. « Non, répondit-elle. J'ai horreur de travailler dur et ici ils vous font travailler dur. Je veux être hôtesse de l'air. »

Frank Buchman dit à la jeune fille que Dieu avait un plan parfait pour sa vie et qu'Il le lui montrerait si elle écoutait Sa voix.

Peu après, il tomba malade et mourut. Un ami qui venait quelques jours plus tard mettre de l'ordre dans la chambre qu'avait occupée Buchman y trouva la jeune fille agenouillée au pied du lit avec une de ses amies. Elles priaient.

Elle se leva. Son visage était le sien, ses yeux brillaient. Elle dit : « Cet homme avait presque quatre fois mon âge. Il ne m'a pas dit grand-chose. Mais faire sa chambre a été une expérience qui me restera toute ma vie. J'ai trouvé une foi en Dieu parce que j'ai compris ce pour quoi cet homme vivait. Je ne serai plus jamais la même. »

CHAPITRE II

UN CHEMIN RÉVOLUTIONNAIRE

Radio-Moscou attaque sans relâche le travail de Frank Buchman. « Le Réarmement moral est une idéologie mondiale, entendait-on dans une de ses émissions, ayant établi des têtes de pont dans chaque continent, se trouvant maintenant dans sa phase finale d'expansion totale à travers le monde... Il a le pouvoir de gagner des esprits radicalement révolutionnaires. » Buchman lui-même pensait que notre époque avait besoin d'une révolution, « la plus grande de tous les temps, par laquelle la Croix du Christ transformera le monde ».

Parfois certains s'offusquaient parce que sa manière d'agir ne correspondait pas à ce qu'eux-mêmes auraient fait. Un évêque protestant lui reprochait un jour de n'avoir pas assez parlé du Christ dans un discours public. Buchman répondit : « Je suis navré de vous avoir déplu. Je tâcherai de faire mieux. Mais puisque vous m'avez dit ce que vous pensez, je serai sincère avec vous. Je suis venu vous voir l'autre jour : vous m'avez reçu, offert du café, mais j'ai été surpris que vous ne m'avez pas une seule fois dit que vous aimiez votre femme. »

L'évêque regarda Buchman avec stupeur. Buchman attendit un instant, puis ajouta : « Il n'est pas toujours

essentiel de dire à chacun ce que l'on a le plus à cœur dès la première rencontre.

Frank Buchman était un révolutionnaire. On ne peut comprendre son secret que si on le considère comme tel. Il ne regardait pas la vie ou les individus avec les mêmes yeux que tout le monde. Pour lui, les gens n'étaient pas noirs, blancs, bruns ou jaunes, ils étaient tous des enfants de Dieu, éprouvant les mêmes besoins auxquels le même remède était nécessaire. « Ce qui compte, disait-il, ce n'est pas la couleur, mais le caractère. » En 1915, lors de la première de ses neuf visites en Asie, il disait : « Les corbeaux sont noirs dans le monde entier », voulant dire que la nature humaine est la même partout.

La notion de classe lui était étrangère. Il ne léchait pas la botte des rois, et n'affectait pas non plus ce snobisme prolétarien qui dédaigne de tels hommes parce qu'il sont nés de sang royal.

Pour lui, un homme n'était pas meilleur ou pire qu'un autre simplement parce qu'il était riche ou pauvre. Il partageait la peine des pauvres et faisait de son mieux pour les aider matériellement en toutes choses ; mais il était très éloigné de ce patronage de la pauvreté qui refuse de voir que le pauvre a besoin de la même honnêteté et de la même pureté exigées à juste titre du riche. A quelqu'un qui accusait le Réarmement moral d'être un « mouvement de classe », il répondit d'emblée : « C'est exact. Nous croyons qu'il y a deux classes dans le monde : les hommes qui changent et ceux qui refusent de changer. »

Il disait : « Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais non pas pour la convoitise de chacun. Si chacun aime assez, si chacun partage assez, tout le monde n'aura-t-il pas assez ? »

C'est dans cet esprit qu'il vivait et il veillait à ce que

les gens fassent de même autour de lui. Pendant les quarante dernières années de sa vie, il n'a eu ni salaire ni revenu assuré d'aucune sorte. Il allait dans la foi que « là où Dieu dirige, Il pourvoit ». Il ne dépensait rien pour lui-même en dehors des frais élémentaires : s'habiller, se déplacer d'un endroit à l'autre, se faire couper les cheveux et faire réparer ses souliers. Il n'a jamais possédé de voiture. Son seul bien était la maison familiale d'Allentown en Pennsylvanie, où ses parents vécurent et moururent. Il partageait tout ce qu'il recevait avec ceux qui en avaient besoin.

Aux environs de 1930, pendant ces années de crise économique, un dirigeant des chômeurs britanniques vint voir Buchman. Il était amer de l'état de sa classe, envieux des plus riches que lui, et se demandait si Buchman n'était pas un instrument de la classe ennemie. Buchman l'écouta et fut ému par sa passion et sa pauvreté. Ils écoutèrent Dieu ensemble. Buchman dit : « J'ai eu la direction de vous donner la moitié de tout ce que j'ai. » Il alla prendre son carnet de chèques dans le tiroir de sa table. Il montra à ce chômeur ce qu'il avait — une somme étonnamment petite pour un homme responsable d'une force mondiale — et lui fit un chèque pour la moitié. Il vida ses poches et lui donna aussi la moitié de ce qu'elles contenaient. Cela faisait en tout neuf livres. « Maintenant nous sommes tous deux socialistes », dit Buchman avec un sourire. « Évidemment, dit plus tard cet homme, il savait bien que le socialisme c'est plus que de partager sa bourse avec le voisin. Mais c'était une façon délicate de m'aider à accepter un don qu'il avait eu à ce moment la direction de me faire. » Le chômeur changea et travailla toute sa vie aux côtés de Buchman.

A l'un de ses amis qui se faisait du souci au sujet de l'argent, Buchman dit un jour : « Je ne peux pas te

comprendre. Tu es un mystère pour moi. J'ai commencé avec deux ou trois personnes. Depuis lors, Dieu a étendu ce travail à de nombreux pays, à des millions de gens dans le monde, et cela grandit sans cesse. Nous n'avons jamais eu de dettes. Nous n'avons jamais eu de revenu assuré. Dieu ne nous a jamais laissés sans ressources. Pourquoi commencerait-Il maintenant ? »

Buchman était méticuleux sur les questions d'argent, tenant des comptes pour chaque sou, ne mettant jamais une lettre à la poste si quelqu'un pouvait la porter. Il avait en horreur le gaspillage. Mais il ne laissait jamais le coût décider de l'opportunité d'une opération. Il pesait soigneusement s'il était juste de la mener ; si oui, il allait de l'avant dans la foi. Il pouvait envoyer deux cent cinquante personnes et tout l'équipement nécessaire à deux pièces de théâtre faire une tournée de cinquante mille kilomètres autour du monde, sans avoir les moyens de financer cette opération, car il était ferme dans sa foi que Dieu pourvoirait à tous les besoins le long de la route. En cinquante ans, il n'eut jamais beaucoup, mais toujours assez pour ce qu'il avait à faire.

Lorsqu'un jour à Bombay des journalistes le lapidaient de questions, l'interrogeant sur de mystérieux millionnaires et magnats américains qui lui auraient fourni de l'argent, Buchman leur dit ce qu'était la vérité. Il dit que le Réarmement moral est financé par des milliers de dons, rarement importants, provenant non pas du surplus, mais des sacrifices de ceux qui sont convaincus de sa nécessité. Reparlant plus tard de ces mensonges selon lesquels il serait financé par la grosse industrie, il dit avec un sourire : « Quelquefois, je souhaiterais presque que cela soit vrai ! »

Une fois l'occasion lui en fut offerte. L'un des hommes les plus riches des États-Unis, comprenant le pouvoir

qu'avait Buchman de changer des individus, lui demanda de prendre la tête d'une grande organisation qu'il créait. Il lui offrit des bureaux luxueux, un personnel nombreux, des moyens presque illimités. Mais Buchman savait très bien que s'il acceptait, cet homme utiliserait en fait son argent pour garder le contrôle. Il refusa. On lui fit comprendre que s'il déclinait l'offre, on prendrait des mesures pour qu'il ne reçoive aucune aide financière des philanthropes américains. Buchman avait une direction : « Je dois obéir à Dieu, non aux hommes. Il pourvoira. »

Quatre faits dans la vie de Frank Buchman ont marqué la route qui le mena vers la révolution.

Le premier date de 1908. Comme jeune homme Buchman s'était vu reprocher d'être ambitieux. Piqué par cette accusation, il alla travailler dans un des secteurs les plus difficiles de Philadelphie, s'occupant de garçons déshérités. Au début, il s'installa dans une pièce au-dessus d'une écurie. L'odeur des chevaux montait à travers le plancher. Les garçons n'étaient pas commodes, « de vrais petits sauvages », disait-il. Le dimanche, il les faisait descendre à temps pour le petit déjeuner non pas en les grondant, mais en mettant sur la table des crêpes bien chaudes. Il apprit à leur contact une leçon qu'il retint toute sa vie : ne jamais se scandaliser des manquements des autres ni rire de leurs fautes. « Vous aussi, vous prêtez à rire », disait-il. Son entreprise, qui servit de modèle pour d'autres villes, devint un hospice et une maison d'accueil.

Un comité de six membres tenait les cordons de la bourse. Mais l'argent vint à manquer et le comité décida de réduire les rations. Les garçons avaient faim. Buchman était furieux. Il passa toute une nuit sans dormir à ruminer son amertume. Le matin il ne parut

pas au petit déjeuner et un ami le trouva au lit se rongeur de dépit et de fureur. Ce jour-là il donna sa démission. Mais ses sentiments étaient si violents qu'il tomba malade. Il consulta un spécialiste qui lui conseilla de prendre chaque jour un bain chaud et un bain froid. Il s'en sentirait mieux. Pendant six mois, Buchman prit des bains selon l'ordonnance. Il devint sans doute l'un des hommes les plus propres du monde, mais intérieurement il ne se sentait pas mieux. On avait contrecarré son organisation qui semblait si prometteuse. Il était vexé et plein de haine. Sa santé cédait sous la tension de l'amertume.

Voici l'histoire telle qu'il l'a racontée il y a trente ans. « J'avais échoué. Je soutenais que le comité avait mal agi. Mais moi œuvre était devenue pour moi une idole. Ce que j'aurais dû faire, c'est donner ma démission et m'en tenir là. J'avais raison dans le fond, mais j'avais tort de nourrir en moi de la rancune. Je partis. Je traversai l'océan. En voyage je fus hanté par le souvenir d'une ode d'Horace. Le Souci, monté sur son coursier, galopait derrière moi ; j'entendais les fers du cheval, je sentais le souffle de ses naseaux sur ma nuque.

« Je traversai l'Italie et d'autres contrées d'Europe. J'allai en Angleterre, et j'arrivai à Keswick où un grand congrès avait lieu. C'est alors qu'il m'arriva quelque chose d'extraordinaire dont je serai toujours reconnaissant. »

Un dimanche à Keswick il entra dans une église. Il n'y avait que dix-sept personnes. Une femme parlait de la Croix du Christ. « Elle me révéla la Croix, dit-il. Une doctrine que j'avais connue dès mon enfance, qui faisait partie de la foi de mon Église, que j'avais toujours enseignée, devint pour moi, ce jour-là, une grande réalité. J'étais entré dans cette église en désaccord avec

moi-même, nourrissant l'orgueil, l'égoïsme et la rancune. Les paroles très simples de cette femme me rendirent la Croix tout à fait réelle et vivante et soudain j'eus la vision poignante du Crucifié. Je pensai aux six membres du comité. J'étais le septième à se trouver dans son tort.

« Ayant ainsi éprouvé plus profondément comment l'amour du Christ avait comblé le gouffre qui me séparait de Lui, et conscient de la vie qui avait jailli en moi, je rentrai à la maison avec un profond désir de communiquer mon expérience. Je me mis à écrire en Amérique aux six membres du comité contre lesquels j'avais gardé de la rancune. Je leur fis part de mon expérience et leur dis comment, au pied de la Croix, je n'avais pu penser qu'à mon propre péché. En tête de chaque lettre, j'inscrivis cette strophe de cantique :

« Quand je contemple cette Croix
Où mourut le Prince de gloire,
Mon plus grand bien m'est une perte,
Et je foule aux pieds mon orgueil. »

Ensuite j'écrivis :

« J'ai eu contre vous de la rancune. Je le regrette sincèrement. Voulez-vous me pardonner ?

« Votre bien dévoué,

« FRANK. »

Dans sa quatre-vingt-deuxième année, juste dix-huit mois avant sa mort, Frank Buchman se trouvait avec quelques amis et il reparla de l'expérience de Keswick. Voici quelques passages de ce qu'il dit alors :

« Aujourd'hui, ma mémoire me reportait à Keswick, ce dimanche après-midi où dix-sept personnes se

trouvaient réunies. Je vis le Christ sur la Croix. « Cela vous l'avez fait pour moi. — Et moi, qu'ai-je accompli pour Vous, O Crucifié? »

« Tu es la fontaine de vie,
Permets-moi d'y puiser sans fin,
Jaillis toi-même dans mon cœur
Jusqu'au seuil de l'éternité. »

« Et alors ma vie fut pénétrée du sentiment puissant que j'avais passé par la rédemption. Je quittais cette église ayant conscience d'avoir trouvé ce qui répondait complètement à mes difficultés et effaçait mon péché. J'entendis le souffle du ciel. Il passa au-dessus de moi et à travers moi, et je sortis de cet endroit un homme différent.

« En sortant je rencontrai un jeune homme, un joyeux garçon. Il habitait avec sa famille la maison voisine de la nôtre sur la colline dominant le lac de Derwentwater. Il me demanda : « Feriez-vous une promenade? — D'accord », répondis-je. Et nous avons fait le tour du lac. Je lui racontai mon expérience — ce que j'avais vu au cours de cet office et comment la révélation de la Croix du Christ avait répondu à mon besoin immédiat. Et avant que nous n'ayons terminé notre tour, ce garçon qui venait de commencer ses études à Cambridge passa aussi par une expérience. Il alla en parler à son père et à sa mère qui évidemment étaient débordants de joie. C'était en 1908.

« Il y a cinquante et un ans que j'ai fait cette expérience. Cela a fait toute la différence.

« A la Croix, à la Croix, où me vint la lumière
Et où de mon péché je vis tomber le poids
C'est là que par la foi mes yeux se sont ouverts
Et depuis, tout le jour, le bonheur est à moi. »

« Ceci remit de l'ordre dans ma vie. Beaucoup de gens parlent de la Croix, mais cela n'a aucune signification pour eux. Ce n'est pas une réalité. C'est quelque chose dont ils entendent parler, ou qu'ils lisent quelque part, quelque chose que quelqu'un d'autre possède. Mais une *expérience* de la Croix est vitale, réelle, elle pénètre tout droit dans votre vie.

« Vous vous rappelez l'expérience de Paul, ce qui lui est arrivé sur la route de Damas. Paul entendit une voix, mais ne vit personne, et il fut transformé. C'est cette affinité avec la force céleste qui amène cet alignement de nous-mêmes, tandis que nous écoutons la petite voix silencieuse.

« Quand vous aurez fait l'expérience de la Croix, vous ne reculerez devant rien. J'ai appris à Keswick que j'avais autant de torts que les autres. C'était moi qui avais le plus besoin de changer. C'était à moi de commencer. »

Le deuxième fait qui marqua la vie de Buchman se passa au State College de Pennsylvanie. Le président du Comité national du Parti démocrate demanda à Buchman peu après l'expérience de Keswick d'aller dans cette université. Il faisait partie du Conseil de l'Université et il était inquiet. Les étudiants étaient en grève contre leurs professeurs. L'ivresse était à la mode ; bien que l'institution fût supposée être « sans alcool », il y avait dix-neuf beuveries le soir de l'arrivée de Buchman. « Il y avait tellement d'alcool qu'on aurait pu faire flotter un cuirassé », racontait-il lui-même plus tard.

Buchman se rendit compte que toute la vie de l'université tournait autour de trois hommes : le doyen qui était agnostique, un étudiant très populaire appelé Blair Buck, fils d'un juge à la Cour suprême, qui se

prétendait confucianiste et n'avait en fait pas de foi, et William Gilliland qui le jour s'occupait des chevaux du médecin de l'endroit et la nuit introduisait clandestinement des boissons dans les logements des étudiants. On le surnommait Bill Pickle.

Ces trois hommes changèrent. Grâce à leur changement, tout l'esprit de l'université se transforma. Elle devint un modèle d'éducation chrétienne. Sur les mille six cents élèves qu'elle comptait à ce moment, mille deux cents venaient chaque semaine aux études bibliques. L'aumônier catholique organisa ce qu'il appelait « les messes Frank Buchman » pour les catholiques égarés qui revenaient à l'Église à la suite de cette action. Les gens accouraient de près et de loin pour voir les merveilles que Dieu accomplissait (1).

Bill Pickle travailla avec Buchman pendant les vingt dernières années de sa vie. A l'âge de quatre-vingts ans, il se rendit avec lui à Genève et s'adressa aux dirigeants de la Société des Nations. Blair Buck devint l'un des pionniers de toute l'éducation des Noirs dans les États du Sud. Son influence était telle que l'intégration se fit naturellement et paisiblement en divers endroits où on s'attendait à des troubles. Cinquante-quatre ans après son premier contact avec Buchman, quand ce dernier mourut, Blair Buck et sa femme voyageaient avec une équipe internationale du Réarmement moral au Pérou. Les enfants de Bill Pickle vinrent en 1961 aux funérailles de Buchman ; ils dirent comment la foi que leur père avait trouvée plus d'un demi-siècle auparavant se transmettait maintenant à ses petits-enfants.

Au State College, Frank Buchman apprit le secret

(1) Lire cette histoire dans *Refaire le Monde* par Frank BUCHMAN, 2^e édition, pp. 277-296.

de l'obéissance totale à la voix de Dieu. Voici, dans ses propres termes, quelques-unes des leçons apprises entre 1908 et 1915 qui marquèrent toute sa vie.

« J'étais si occupé avec les gens qui venaient prendre des rendez-vous que j'étais obligé d'avoir deux téléphones dans ma chambre. Et pourtant je n'étais pas heureux des résultats. Alors, j'adoptai un procédé radical : consacrer cette heure de la journée, entre cinq et six chaque matin, où il y a peu de chances que le téléphone sonne, à écouter, pour que la petite Voix silencieuse m'inspire et me dirige. Elle me disait ce que je devais faire et j'écrivais ce que je recevais. Il n'y a rien de magique dans le fait d'écrire, mais ma mémoire me joue des tours, elle est comme une passoire ; tout passe au travers. J'oublie. Alors, je préfère écrire. Si vous avez une mémoire qui retienne les choses d'une manière photographique, tous mes compliments. Mais moi, je ne suis pas brillant. Alors j'ai besoin de les écrire. Les Chinois nous disent que la meilleure mémoire est plus faible que l'encre la plus pâle. »

C'est cette capacité d'écouter qui devait plus tard frapper beaucoup de ceux qui observaient Buchman. Herbert Grevenius écrivait en 1938 dans le *Stockholms Tidningen* : « Son secret ne réside pas dans son sourire lumineux, ses phrases percutantes, la force qui lui permet de tenir une assemblée en main et en même temps de s'effacer parmi les autres... rien de tout cela ne dit ce qu'est le vrai Frank Buchman.

« Regardez ses photographies de près et vous verrez dans son expression quelque chose de presque distrait, comme s'il tendait l'oreille. Observez-le pendant plusieurs jours, étudiez son visage, et vous serez stupéfait de voir combien souvent il semble à bout de ressource, pour ne pas dire perdu. Et il ne s'en cache pas.

« Sa vie fabuleusement active ne repose que sur un

élément — la direction divine, qu'il guette à chaque instant. Il est comme une voile toujours gonflée par le vent ; son cœur est immense et chaleureux, et humble ; c'est un démocrate qui travaille à rendre les hommes libres sous la dictature de Dieu.»

Un autre journaliste écrivait : « Il est impossible de comprendre Frank Buchman si on ne voit pas en lui un homme continuellement en présence de Dieu, cherchant la direction et acceptant la force, ce qui selon lui est la façon normale dont tout être équilibré devrait vivre. »

« J'ai appris une autre chose au State College, dit aussi Buchman. Quand Bill faisait la contrebande de l'alcool, j'ai souvent vu des étudiants portés chez eux à la fin de la soirée. J'ai vu de vrais désastres dans leur vie et, je le dis très sincèrement et très brutalement, c'est un enfer si on n'a pas l'Évangile de Jésus-Christ. En face de cela, il n'y a qu'une solution : c'est quelqu'un qui puisse vous changer, quelqu'un qui vous aime. Si vous avez ce pouvoir, des hommes et des femmes viendront vous voir jour et nuit pour trouver la réponse. Des gens de toutes sortes.

« C'est un art que tout le monde a envie d'apprendre, et malheur à nous si nous n'y parvenons pas ! Nous devons l'apprendre pour l'amour de nos enfants. Vos enfants doivent venir vous parler d'eux-mêmes et vous leur ferez part de votre vie, car vous savez bien qu'à leur âge vous ne valiez pas cher non plus. C'est là le moyen de gagner vos enfants. C'est cela qui attire tous ces jeunes ici, autour de nous. Ils n'iront pas vers celui qui leur fait de beaux discours ou qui se fait passer pour meilleur qu'il n'est, mais vers celui qui les comprend et qui leur fait partager sa vie. »

C'était aussi durant ces lointaines années que Frank Buchman apprit l'importance d'avoir une discipline

dans sa vie s'il voulait aider les autres à sortir de la défaite. Des critères d'honnêteté absolue, de pureté absolue, de désintéressement absolu et d'amour absolu, il disait : « Ce sont les critères du Christ. Sont-ils les vôtres ? » Mais il n'imposait de règle à personne. Le Réarmement moral, disait-il, est comme « un lac où les agneaux peuvent patauger et les éléphants peuvent nager ». Il dit une fois : « Il y a une certaine dose de Réarmement moral en chacun. Notre tâche est de l'augmenter. »

La tragédie de la boisson chez des hommes comme Bill Pickle laissa une marque indélébile dans son cœur. Bill Pickle disait que si Buchman et ses compagnons avaient pris ne serait-ce qu'une goutte d'alcool, il n'aurait jamais été gagné à cette foi en Dieu qui devint le gouvernail et la voile de toute sa vie. Frank Buchman disait à ce propos : « J'ai été élevé dans des circonstances où j'aurais pu avoir de l'alcool toute ma vie, autant que je voulais. Mais il y a une raison pour laquelle je n'en prends jamais une goutte. C'est à cause d'hommes comme Bill Pickle. Vous ne les gagnez pas si vous buvez une seule goutte, juste ce petit verre. Je ne dis à personne de ne pas boire. Chacun peut faire comme il l'entend, chacun a la liberté de l'Esprit, mais, pour ma part, je pense à des hommes comme Bill.

« C'est exactement la même chose pour le tabac. Je ne fume pas. Je ne dis pas que vous ayez tort si vous le faites. Mais moi, je ne pourrais pas fumer, parce que, autrefois, Bill fumait sans interruption. Quand il changea, tout cela disparut. Plus de tabac, plus d'alcool. Pourtant, je ne lui en avais jamais rien dit. C'est étonnant de voir comme dans ces... je ne dirai pas ces vices, dans ces petites « concessions », se trouve parfois la clef de toute la vie d'un homme. »

Pour Buchman, la question était de savoir si vous

cherchez à faire ce qui vous satisfait ou à aider les autres. Il racontait souvent l'histoire d'un ami d'Écosse qui avait mené une vie sans reproche de son point de vue, mais qui n'avait jamais été utilisé par Dieu pour changer quelqu'un d'autre. Grâce à son contact avec Buchman, il devint un homme ayant une foi efficace et il disait : « Autrefois, mes amis ne pouvaient jamais me rendre ivre, mais je ne pouvais jamais les rendre sobres. »

Beaucoup étaient furieux d'entendre Buchman dire : « Si vous ne gagnez pas les gens, vous êtes dans le péché. » Il voulait dire que si les gens autour de vous ne sont pas guéris de leurs peurs, de leurs haines, de leurs impuretés grâce à votre façon de vivre, c'est qu'il y a quelque chose de faux en vous.

Un autre fait qui marqua la vie de Buchman se produisit dans un train en 1912. C'était au Canada. Tout à coup, la conviction s'imposa à lui, avec une clarté plus particulière, que le christianisme repose sur une charpente morale : si tant de chrétiens pleins de bonnes intentions étaient sans pouvoir dans leur pays et même dans leur famille, c'était qu'ils professaient le Christ du bout des lèvres, mais acceptaient des compromis dans leur vie. Il comprenait qu'une expérience de foi authentique allait toujours de pair avec un profond changement moral. Il voyait que ceux qui professent la foi mais vivent dans la boue renient devant les hommes la puissance de Dieu.

Mais l'un des faits qui orienta de façon décisive l'existence de Buchman se passa en 1921. Il avait été invité à Washington par un officier supérieur britannique qui participait à la Conférence du Désarmement. Il comprenait alors ce que peu pressentaient, que le

monde ne se trouvait pas seulement à la fin d'une grande guerre, mais à la veille d'un effondrement de la civilisation. Chaque valeur jusque là acceptée allait se trouver remise en question et rejetée.

C'est cet officier britannique qui lui avait envoyé une carte postale représentant une tête d'homme sous laquelle était écrite cette légende : « Dieu a donné à l'homme deux oreilles et une bouche, pourquoi n'écoute-t-il pas deux fois plus qu'il ne parle ? »

Dans le train de nuit qui l'emmenait à Washington, alors qu'il écoutait la voix qui parlait dans son cœur, Frank Buchman avait une pensée qui revenait sans cesse : « Démissionne, démissionne, démissionne. » Cela voulait dire abandonner la situation sûre, bien payée qu'il avait au Collège de la Nouvelle-Angleterre. Avant d'arriver à Washington, il avait décidé. Il donna sa démission et n'eut jamais jusqu'à sa mort de situation rémunérée. Il se coupa ainsi de toute sécurité humaine et remit sa confiance en Dieu seul.

Il se rendit en Europe. Un soir de clair de lune, il se trouvait dans Petty Cury à Cambridge. Son esprit débordait de l'immensité des besoins du monde : la désintégration morale des peuples, les haines et les peurs multipliées par la guerre, les hommes s'éloignant de leur foi, le doute avec lequel on joue et qui provient de la décadence du foyer, la force montante du communisme mondial. Tout à coup, alors qu'il considérait avec réalisme ce qui avait besoin d'être fait, une pensée s'imprima fortement dans son cœur : « *Tu seras utilisé pour refaire le monde.* »

Il demeura perplexe. Cette pensée le bouleversait tellement que pendant trois jours, il n'en parla à personne. Il se refusait à l'écrire, bien que depuis des années il eût pris l'habitude de mettre par écrit les pensées qui lui venaient quand il était à l'écoute. Mais cette

pensée revenait sans cesse. Il savait qu'il était incapable de s'acquitter de cette tâche, mais il croyait aussi que Dieu peut tout accomplir pour un homme, dans un homme, au travers d'un homme totalement abandonné à Sa volonté.

Alors, il accepta cette direction, comme un défi et une vocation.

Un peu plus tard, il parlait à deux ou trois amis à l'université d'Oxford. « Nous sommes peu, leur dit-il. Mais si nous restons ensemble et ne faisons que ce que nous croyons être la Volonté de Dieu, dans la mesure où Il nous la révèle, nous serons ensemble utilisés pour refaire le monde, pour redresser son mode de vie et rediriger sa façon de penser. »

D'un homme de foi, ces décisions firent un homme générateur de force idéologique. Elles donnèrent à Buchman une compréhension des événements et une vision d'avenir pour les hommes et les pays, qui devaient affecter l'histoire contemporaine.

Un diplomate, qui a dû depuis vingt-cinq ans négocier entre autres avec les Russes dans les grandes conférences internationales, jugeait ainsi Buchman : « Son mérite a été triple. Il a vu ce qu'était le vrai problème, de nombreuses années avant que nous autres ne le comprenions. Il a forgé une solution à la mesure du problème en partant d'hommes qu'il a changés. Enfin, et c'est le plus difficile, il a créé dans chaque continent une force d'hommes qui apportent cette solution au monde. »

CHAPITRE III

NI A GAUCHE, NI A DROITE, MAIS TOUT DROIT

Frank Buchman possédait le génie de la persévérance. Une fois qu'il s'était lié avec quelqu'un, cette amitié se prolongeait jusqu'à la troisième et la quatrième génération. En 1915, alors qu'il faisait le premier de ses neuf voyages en Asie, il fut reçu au Japon par le baron Shibusawa, créateur de l'industrie moderne de son pays. Aujourd'hui, les arrière-arrière-petits-enfants du baron Shibusawa participent à la reconstruction du monde.

Cette même année, le Mahatma Gandhi se lia avec Buchman d'une amitié qui dura toute sa vie. Il déclara que le Réarmement moral était « la meilleure chose qui soit sortie de l'Occident ». Son fils, Devadas Gandhi, propriétaire et directeur du *Hindustan Times*, dit pour sa part : « Si le Réarmement moral échoue, le monde échoue. » Manilal Gandhi, directeur du journal *Indian Opinion* fondé par son père en Afrique du Sud, publia un numéro spécial sur le thème : « Le Réarmement moral crée en Afrique du Sud une unité raciale d'une nouvelle dimension. »

Rajmohan Gandhi, le petit-fils, abandonna sa carrière de journaliste il y a quelques années et il se con-

sacre maintenant totalement à apporter le message du Réarmement moral aux nations du monde.

Il y avait un secret de l'amitié chez Buchman : il allait avec promptitude au cœur, à la racine de la vie des autres. Lord Lytton, qui avait apprécié l'amitié de Buchman et l'avait reçu à plusieurs reprises quand il faisait fonction de vice-roi des Indes, a dit la dernière année de sa vie : « Je dois plus à l'amitié de Buchman qu'à tout autre. » A un moment, où Anglais et Indiens se trouvaient séparés par les plus amères controverses, Buchman avait ses entrées au foyer des dirigeants du Congrès comme à la résidence du vice-roi et bénéficiait, de part et d'autre, d'une confiance dont peu jouissaient.

Un jour, au moment de la conférence de Belgaum, il déjeunait avec le vice-roi d'alors.

« D'où arrivez-vous ? lui demanda ce dernier.

— De Belgaum, répondit Buchman.

— Belgaum ! s'exclama le vice-roi. J'espère que vous n'y avez pas rencontré les frères Ali. Ce sont des gens épouvantables. »

Les frères Ali animaient alors en Inde un mouvement qui aurait abouti à une épreuve de force pour jeter les Anglais dehors.

Frank Buchman répondit : « Vous les trouvez épouvantables ? Ce sont mes amis. » Et il continua son déjeuner.

Le vice-roi était très intéressé. Il expliqua d'abord longuement sa position et puis ajouta : « Que feriez-vous si vous étiez à ma place ? »

Buchman posa sa fourchette et son couteau : « Eh bien ! puisque vous me l'avez demandé... je traiterais les frères Ali comme vous m'avez traité moi-même. Vous avez été très bon : vous m'avez invité ici et vous m'avez assis à votre droite. Je ferais exactement la même chose pour les frères Ali. »

Le vice-roi était stupéfait et embarrassé. Cependant, y repensant, il décida de faire ce qui lui avait été suggéré. Les frères Ali acceptèrent l'invitation et ils s'assirent l'un à la droite, l'autre à la gauche du vice-roi. Plus tard, avec l'appui de ce dernier, ils se rendirent comme délégués à la conférence du palais Saint-James, qui fut une étape sur la longue route qui devait conduire l'Inde à l'indépendance.

Lady Minto, femme d'un autre vice-roi, jouit aussi de la ferme amitié de Buchman, comme du reste sa sœur lady Antrim. Aujourd'hui, la quatrième génération — les arrière-petites-filles de lady Antrim — participe à l'action du Réarmement moral.

Lady Minto et lady Antrim accompagnèrent Frank Buchman en de nombreux pays du monde. En voyage au Moyen Orient, Buchman et elles passèrent une demi-journée à Chypre. Ils prirent un taxi à Larnaca et allèrent à la découverte du pays. Quelque vingt ans plus tard, des soldats britanniques rencontrèrent le chauffeur qui avait été au volant ce jour-là. Celui-ci leur raconta comment cette unique course avec Buchman avait changé le sens de sa vie. Au moment où le sang coulait à Chypre, ce chauffeur de taxi continuait à retrouver des amis britanniques qui s'intéressaient au Réarmement moral et ensemble ils travaillèrent pour apporter un remède à la situation.

A Madras, plus de vingt ans après le passage de Frank Buchman, le gardien de vestiaire d'un hôtel se jetait à terre, embrassait les pieds d'un visiteur qui connaissait Buchman et lui demandait : « Où est le maître? Je pense souvent à lui. Il m'a aidé à trouver quelque chose dans ma vie qui m'a rendu heureux en famille, malgré des années difficiles où il y avait peu à manger et beaucoup de chômage. »

Quarante ans après que Frank Buchman eut fait la connaissance de son grand-père, Rajmohan Gandhi travaillait comme journaliste en Grande-Bretagne. Ce qu'il vit du travail de Buchman l'impressionna tellement qu'il quitta son emploi et décida de faire du Réarmement moral sa vocation. L'un des dirigeants de l'Inde vint lui dire avec insistance que son devoir l'appelait au journalisme. Rajmohan répondit : « Quand mon grand-père revint d'Afrique du Sud, sa famille le supplia de continuer son travail d'avocat. Mais il abandonna néanmoins ses plans personnels pour libérer notre pays. Aujourd'hui, nous avons devant nous une tâche plus grande encore : il s'agit de sauver le monde entier de la dictature, de la corruption et de la guerre. Je vais faire passer le Réarmement moral avant tout. »

Plus d'un an après, ce même dirigeant et Rajmohan Gandhi sortaient ensemble d'un bâtiment et ils appelèrent un taxi. Rajmohan s'effaça pour laisser monter cet homme, de beaucoup son aîné. Mais l'autre insista : « Je veux que vous entriez le premier, dit-il, pour vous montrer que vous aviez raison et que j'avais tort. »

En 1960, Rajmohan et quelques-uns de ses amis étaient reçus à Delhi par le président Prasad. Celui-ci tint à leur dire qu'il considérait leur travail comme de la plus haute importance pour la vie du pays.

Le changement qui s'opérait en Rajmohan affectait sa famille. « Ma mère et mon frère vinrent à Caux, raconte-t-il. Mon frère avait quinze ans. Il était très désireux de changer. Il décida d'examiner sa vie à la lumière des quatre critères moraux absolus. Il dit à sa mère les points où il avait besoin de changer : il avait une fois rapporté de l'école son bulletin de notes et tout le monde l'avait félicité pour son 90 sur 100

en arithmétique. « Évidemment, je n'avais eu que 9, dit-il à sa mère, le zéro était de moi. »

« Puis, continua Rajmohan, mon frère acquit la passion de sauver son pays. « Je vais montrer le film *The Crowning Experience* (Le Couronnement de ma vie) au président de l'Inde », annonça-t-il. Certains pensèrent qu'il en était incapable ; il n'avait alors que quinze ans, cela semblait absurde.

« Mais à son retour en Inde, il n'épargna ni le téléphone ni les lettres et en moins de quinze jours il présentait le film au président. Celui-ci vint non seulement avec sa famille, mais avec des officiers et certains ministres. Mon frère était devenu un homme libre, libre de lutter pour son pays. »

A Calcutta, l'un des hommes les plus riches de l'Inde reçut le choc de sa vie le jour où il rencontra Frank Buchman. Il arriva au moment où Buchman et quelques amis étaient sur le point de se recueillir, à l'écoute de Dieu. Cet Indien, un Marwari, s'assit sans rien dire se demandant ce qui se passait. Buchman interrompit le silence : « La seule pensée que j'ai eue était : arrête de voler. Je ne sais pas ce que cela veut dire. C'est peut-être à propos de ma montre que l'on m'a volée l'autre jour. C'est peut-être de moi qu'il s'agit, bien que depuis quelques années je n'aie rien volé. Vraiment, je ne sais pas ce que cela veut dire. » Là-dessus, le Marwari se leva et sortit précipitamment. Buchman s'enquit : « Qui était cet homme ? Si seulement quelqu'un m'avait présenté à lui, j'aurais été heureux de faire sa connaissance. » Le lendemain, le Marwari réapparut : « Je n'en reviens pas, comment Buchman connaissait-il mon point faible ? Depuis des années j'ai fraudé le fisc. » Il signa ce matin-là à l'ordre du gouvernement un chèque de plusieurs milliers de roupies.

Il invita Frank Buchman et deux cents personnes qui l'accompagnaient à rencontrer les hommes d'affaires de la ville ; il leur dit, la joie au cœur, comment il avait décidé d'être honnête à l'avenir.

C'est en Chine en 1917 que Sun Yat-sen devint l'un des amis de Buchman. Les deux hommes se retrouvaient dans la cave d'une usine de ciment. Cette cave avait trois issues et Sun Yat-sen était en éveil. Il ne voulait aller que dans un endroit d'où il pourrait s'évader en vitesse. Sun Yat-sen disait que ses conversations avec Buchman avaient eu une profonde influence sur sa vie et il ajoutait : « Buchman est le seul homme qui m'ait dit la vérité sur mon compte. »

Un autre ami de cette époque était un riche avocat et diplomate. L'avocat aimait le jeu. Il invita Buchman chez lui ; il lui offrit cocktails et cigarettes. Buchman les refusa. Il remarqua que l'avocat avait les doigts jaunis de nicotine et qu'il tremblait, même quand il était assis en train de boire ses cocktails. Ils firent ensemble une partie de tennis et l'avocat l'invita à rester pour le dîner. Ce repas chinois comportait trente plats et pour l'avocat presque chacun d'entre eux était arrosé d'un vin différent. Quand Frank Buchman racontait cette histoire, il évoquait toujours les œufs vieux de vingt-cinq ans qui avaient un goût de fromage, les limaces de mer, les flocons de poissons crus, la soupe au nid d'hirondelles et finalement les pétales de chrysanthème que l'on trempait dans des jus sucrés de toutes sortes. A la fin du repas, l'avocat était plutôt chancelant et il offrit à Frank Buchman de le faire reconduire dans une chaise portée par six coolies. « C'est extraordinaire comme souvent les gens projettent sur vous les besoins qu'eux-mêmes éprouvent le plus, ajoutait à ce point Buchman quand il racontait

sa soirée chez son ami l'avocat. Je n'avais aucun besoin de rentrer chez moi porté dans une chaise. Lui, par contre, avait besoin de quelqu'un pour le soutenir à la fin du dîner. Mais j'acceptai de bon cœur, car je ne voulais pas l'indisposer ce soir-là. »

Buchman invita l'avocat à venir dîner avec lui le lendemain, et celui-ci accepta. Au dîner, Frank Buchman commença à lui parler de la direction de Dieu. Il raconta comment il circulait un soir dans une rue quand il eut clairement la pensée de parler à l'homme qui marchait devant lui. « Cet homme a grand besoin d'aide », avait-il pensé. Un peu hésitant cependant, Buchman se dit : « Si cet homme s'arrête au prochain lampadaire, je lui parle. » L'homme s'arrêta. Buchman l'accosta : « J'ai senti que je devais vous parler. J'ai pensé que vous aviez peut-être besoin d'aide.

— Certes, j'en ai besoin, répondit l'homme. Dieu a dû vous envoyer. Je viens de sortir prendre l'air. Je suis dans une situation effroyable. Ma mère est là à l'hôpital au bout de la rue. Elle est en train de mourir. Mes sept frères et sœurs sont à l'hôpital et je ne sais pas ce que je vais faire d'eux. » Les deux hommes entrèrent dans l'hôpital. Ils prièrent ensemble. Toute la famille s'intéressa au travail de Buchman et resta en contact avec lui au cours des années.

L'avocat chinois demanda à Frank Buchman :

« Pensez-vous que Dieu puisse parler à un type de mon genre ?

— Certainement », répondit Buchman.

Un violent orage éclata. Buchman invita l'avocat à rester pour la nuit. L'avocat répondit :

« Ma femme m'attend.

— Vous l'avez fait attendre d'autres fois », dit Buchman.

L'avocat sourit et avoua que c'était vrai. Il dit que

les coolies devaient rentrer. Mais Frank Buchman lui rappela que trois coolies avaient été mangés par des tigres dans la vallée avoisinante ; eux, certainement, seraient heureux de rester pour la nuit. Le visiteur accepta finalement.

Frank Buchman demanda à l'avoca : « Voudriez-vous me lire dans la Bible votre chapitre préféré ? » L'avocat était bien embarrassé, mais se lança au hasard. Il eut le malheur de tomber sur une page pleine de noms interminables : « Untel engendra Untel... » Néanmoins, il lut le chapitre du début à la fin. Les deux hommes firent leur prière ensemble et allèrent se coucher. Le lendemain l'avocat prétendit que c'était cette lecture de la Bible qui l'avait fait si bien dormir.

« Peut-être bien, dit Buchman. Est-ce que nous lirons un autre chapitre ? — C'est à votre tour cette fois », s'empressa de répondre l'avocat. Buchman lui lut dans le chapitre VI de la première lettre aux Corinthiens les versets 9 à 11.

L'avocat dit : « Je ne savais pas que cela se trouvait dans la Bible, mais cela s'applique à moi. Je ne voulais pas passer la nuit chez vous parce que je ne peux pas dormir sans drogue. Mon docteur m'ordonne une pilule le soir pour me faire dormir et une autre le matin pour bien me réveiller. Je n'ai encore jamais révélé ce secret à personne. »

L'avocat changea. Il commença par dire à d'autres ce qui lui était arrivé et comment Dieu avait porté remède aux défaites et aux compromis de sa vie. Il avoua à sa femme tout ce qu'il lui avait caché et leur foyer fut transformé. La nouvelle de son changement atteignit les dirigeants de la Chine, et beaucoup comme Sun Yat-sen vinrent frapper à la porte de Buchman, après avoir vu ce qui était arrivé à cet avocat chinois et à bien d'autres.

L'évêque Lewis de Chine affirmait que le travail accompli par Buchman et ses amis à ce moment-là en Extrême-Orient avait eu plus d'influence sur l'élite chinoise que toute autre action dont il avait été le témoin au cours de ses vingt-huit ans en Chine.

C'est à cette époque-là que Frank Buchman commença à comprendre jusqu'où allait la dégradation morale, même chez ceux qui se prétendaient chrétiens. Il se mit à s'attaquer à certaines formes de perversion chez des hommes qui n'hésitaient pas à vivre dans le vice tout en prêchant l'Évangile du Christ. C'est alors que Buchman ressentit pour la première fois l'opposition pernicieuse d'hommes qui, s'adonnant à certains péchés comme l'homosexualité et refusant de changer, se trouvaient importunés par le tranchant de son message.

En Chine également, Buchman rencontra pour la première fois l'opposition des communistes : ceux-ci comprenaient que si l'on remettait Dieu aux commandes du monde, il n'y aurait aucune chance de succès pour une révolution dont Lénine avait déjà dit : « Elle ne réussira que quand le mythe de Dieu aura été rayé de la pensée de l'homme. »

En Inde aussi, dans ces années-là, de vrais miracles se produisirent parmi les amis que se faisait Frank Buchman. Après sa rencontre avec Gandhi à Madras en 1915, Buchman fut invité par le directeur d'un collège renommé à un camp d'écoliers organisé au pied de l'Himalaya. Le directeur se plaignait d'un garçon du nom de Victor. Ce garçon était en rébellion ; il allait arracher les piquets des tentes pour les faire effondrer sur leurs occupants. Jamais il n'apparaissait aux réunions du camp. Les responsables avaient décidé de renvoyer Victor chez lui.

Buchman demanda : « Avez-vous parlé à ce garçon ?

— Non, répondit le directeur. Nous avons parlé de lui. Mais pourriez-vous lui parler vous-même? »

Buchman acquiesça. Le directeur promit qu'il ferait venir le garçon à dix heures et demie pour rencontrer Buchman. Victor ne vint pas. Au déjeuner, le directeur demanda comment s'était passée la conversation.

« Pas de Victor, répondit Buchman.

— Oh! mais il m'avait promis, dit le directeur.

— Beaucoup de gens disent oui quand ils veulent en fait dire non, répondit Buchman. Essayez de me l'envoyer à deux heures et demie. »

Pendant que la plupart des gens faisaient leur sieste, Buchman attendit. Toujours pas de trace de Victor. A l'heure du thé, le directeur s'exclama : « Mais il m'avait promis qu'il irait vous voir. »

Ce soir-là, il y avait un magnifique clair de lune. Victor avait bien promis de venir voir Buchman, mais en fait il se promenait en bateau sur le canal. « Qui pourrait lui en faire grief? » ajouta Buchman.

Le lendemain, à onze heures, le directeur arriva tout essoufflé : « J'ai découvert Victor, venez immédiatement. » Buchman sortit et trouva Victor en train de jouer avec un camarade sur une petite colline. Ils s'amusaient avec des cannes de bambou, les faisant tournoyer en l'air comme des tambours-majors avec leurs bâtons à la tête d'une fanfare.

Buchman s'approcha de Victor : « Tu fais cela de façon remarquable. Je voudrais bien en faire autant! »

Victor, qui d'habitude s'enfuyait à l'approche d'une grande personne, répondit : « Eh bien! essayez. »

Buchman essaya et échoua lamentablement, ce qui enchantait Victor. Alors Buchman s'assit auprès de lui et dit : « Je suis allé une fois en camp. J'avais cela en horreur.

— Vous étiez comme ça ? dit Victor. Moi aussi j'ai ça en horreur. »

Il commença à raconter à Buchman qu'il était en train de se rendre insupportable en arrachant les piquets. « Il y a quelque chose qui va de travers en moi, dit-il. C'est tout ce que je peux dire. »

La conversation se poursuivit. Victor dit : « Je regrette. »

— Jusqu'à quel point regrettes-tu ? demanda Buchman. Sais-tu ce que c'est que le remords ?

— Oui, dit Victor. Cela veut dire regretter et puis refaire exactement la même chose.

— Ça ne vaut pas grand-chose, dit Buchman.

— Non, répondit Victor. Ce qu'il faut, c'est le repentir. Cela veut dire regretter assez pour ne plus recommencer. »

Frank Buchman fut si frappé par la façon dont Victor saisissait la différence entre remords et repentir qu'il utilisa ces définitions pendant toute sa vie.

Alors Buchman dit à Victor : « Tu peux avoir un ami qui te comprendra toujours, qui sera toujours auprès de toi et qui sera si passionnant que tu ne voudras plus jamais le quitter. »

Victor dit : « Je sais de qui vous parlez. Vous voulez dire Jésus-Christ. J'aimerais être Son ami, mais je ne sais pas comment. »

Ce jour-là, sur cette colline de l'Himalaya, Buchman parla à ce garçon du péché : le péché, c'est tout ce qui se glisse entre nous et Dieu, ou entre nous et le voisin. Il lui dit comment il s'était mis à genoux pour remettre tout ce qu'il connaissait de lui-même entre les mains de tout ce qu'il savait de Dieu.

Victor dit : « J'aimerais faire cela. » Il se mit à genoux avec Buchman et pria : « Seigneur, gouvernez-moi parce que je ne sais pas me gouverner moi-même. »

Il dit plus tard à Buchman : « C'était comme si un tas de vieux bagages plus bons à rien avait dégringolé. Il faut que j'aille dire à mes amis ce qui m'est arrivé. »

Buchman lui dit : « Si Jésus est ton meilleur ami, alors c'est très mal élevé de ne pas le faire connaître à tes amis. »

Quand vint le moment de quitter le camp, le directeur dit à Buchman : « Que diable s'est-il passé avec Victor ? Il n'est plus du tout le même. »

— Je crois que vous feriez bien de le demander à Victor », dit Buchman.

Mais Victor n'était pas là. Il avait vu passer un policier emmenant menottes aux mains un homme en prison. Il s'était approché du prisonnier pour lui dire : « Je suis désolé pour vous. J'étais exactement comme vous, il y a quelques heures. J'étais prisonnier de toutes sortes de choses que je n'aurais pas dû faire. Il y avait un homme appelé Paul qui était prisonnier. Bien qu'en prison il était un homme libre et vous pouvez être vous-même un homme libre. Je vous verrai à votre sortie de prison et nous pourrions parler davantage. » Puis Victor était allé porter du riz au curry à ce prisonnier.

Quelques mois plus tard, Frank Buchman rendit visite à Victor à son école et fit la connaissance de beaucoup de ses camarades d'études, musulmans, hindous et britanniques, qui avaient changé à son contact.

Cette histoire fit le tour de l'Inde. Un évêque, rencontrant plus tard Buchman, lui dit immédiatement : « Je n'ai pas besoin que l'on vous présente à moi. J'ai connu Victor. » Cet évêque demanda à Frank Buchman d'aller en Angleterre et de faire la même chose pour un de ses parents alors à l'université de Cambridge. C'est cette suggestion de l'évêque qui conduisit Buchman en Angleterre et le fit commencer son travail à l'université de Cambridge. De là, il alla à l'université

d'Oxford et ce fut le début de l'extension mondiale du Réarmement moral.

Jusqu'à la fin de sa vie, Frank Buchman n'eut pas d'autre secret dans sa façon de s'y prendre avec les gens que celui qui avait touché Victor ou l'avocat chinois.

En 1959, Saburo Chiba, alors président de la Commission de Sécurité de la Diète japonaise, vint passer une journée avec Buchman.

Quelques-unes des personnes qui se trouvaient avec Buchman à ce moment-là dirent : « Chiba a fait un long voyage. Il est venu du Japon, il a traversé toute l'Asie, toute l'Europe et toute l'Amérique et il sera fatigué. Donnons-lui une bonne chambre, qu'il puisse se reposer. » Buchman répondit : « Voilà un homme qui peut décider de la vie de tout un pays. Se reposer ! Utilisons chaque minute de la journée pour qu'il passe par le plus grand changement possible. »

Chiba arriva avec sa femme. Il était agnostique. Il se montra amical mais réservé. Quand Buchman, ses amis et leurs invités s'assirent pour le petit déjeuner, il était huit heures et quart. Ils devaient rester à table jusqu'à midi moins vingt. Des histoires illustrèrent comment le changement de certaines personnes avait mis un terme à des antagonismes raciaux en Afrique du Sud et dans les États du sud des États-Unis. On cita ce qu'avaient dit du côté grec l'archevêque Makarios, du côté turc le Dr Kutchuk, reconnaissant que le Réarmement moral avait largement contribué à mettre un terme à l'effusion de sang à Chypre. On raconta comment des communistes, en Allemagne, en Italie, au Kerala et un peu partout dans le monde, disaient avoir trouvé dans le Réarmement moral une idée supérieure au communisme : pour eux, elle créait

un nouveau type d'homme et répondait aux aspirations les plus profondes du cœur humain.

Après le petit déjeuner, les hommes allèrent se promener dans le jardin pour poursuivre leur conversation. Au déjeuner, on servit un repas japonais, préparé à la perfection. Chiba en fut si frappé qu'il tint à se rendre à l'office pour saluer les cuisinières. Il apprit que l'une d'elles était la fille d'un banquier de Wall Street. Elle s'était consacrée, lui dit-elle, à travailler sans aucun salaire, pour préparer une cuisine parfaite aux invités de la maison.

Chiba dit à Frank Buchman : « Si votre idéologie peut faire une cuisinière de la fille d'un banquier de Wall Street, une cuisinière parfaite, et cela sans qu'elle reçoive un centime, alors c'est vraiment une très grande idéologie ! »

A la fin de l'après-midi, alors que Chiba et sa femme s'apprêtaient à partir, Buchman lui dit :

« Ce matin, de bonne heure, j'ai eu une pensée pour vous.

— Quoi donc ? demanda Chiba.

— Le monde entier entrera dans votre cœur. Vous allez laisser le monde entier entrer dans votre cœur. »

Quand Chiba, l'homme d'État agnostique, prit congé ce soir-là à l'aéroport, il se retourna vers ses amis pour leur dire : « Aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, j'ai trouvé Dieu. Je ne serai plus jamais le même. »

Depuis ce moment-là, toute sa famille a été transformée. Emiko, sa petite-fille, travaille aujourd'hui avec le Réarmement moral. Elle changea et écrivit une lettre à chacun des membres de la famille pour réparer des fautes qu'elle avait faites. Elle aida ainsi sa mère à changer, et son père aussi. La sœur cadette d'Emiko était très brillante, mais il y avait quelque chose de froid en elle. Elle changea et acquit une qualité de cœur qui

lui gagna partout des amis. Le fils de Chiba commença aussi à changer. Il fit les cent pas jusqu'à deux heures du matin devant la porte de la chambre de son père avant d'avoir le courage d'entrer pour lui dire toute la vérité sur son passé.

Chiba déclara : « Mon fils a appris à distinguer le bien du mal ; ma petite-fille a trouvé une direction pour sa vie et moi j'ai acquis le courage de dire n'importe quoi à n'importe qui. »

Une chose qui passionna Chiba fut d'aider à changer les dirigeants du Seinendan, la grande organisation japonaise de jeunesse qui rassemble quatre millions trois cent mille membres. Il vint aux oreilles de Buchman que Moscou avait invité plus de cent membres du Seinendan pour les former en Russie. Buchman leur télégraphia, les invitant à venir plutôt à une assemblée du Réarmement moral. Cela souleva de grandes discussions. Finalement cent deux dirigeants du Seinendan acceptèrent son invitation et sept seulement allèrent à Moscou.

Pendant trois mois, nuit et jour, Frank Buchman et ses amis s'attelèrent à apporter un changement moral et une foi à ces jeunes Japonais. Beaucoup d'entre eux étaient marxistes, braqués contre l'Occident. Il fallut répondre à tous les problèmes : adultères, enfants illégitimes, homosexualité chez les hommes et chez les femmes, masturbation, inceste, stérilisation, drogues, malhonnêteté... Au bout de trois mois, tous ces jeunes, à l'exception de quelques-uns, avaient changé. Ils rentrèrent dans leur pays. Ils se révélèrent si efficaces dans leur façon de diriger leur organisation que, depuis ce moment-là, tous les candidats communistes furent battus aux élections de leur comité et que tous les élus furent des hommes formés par le Réarmement moral.

Un dirigeant communiste disait à l'un des élus : « Vous nous avez battus. » L'homme formé par le Réarmement moral répondit : « Une idée vous a battus. » Le communiste dit : « Les hommes formés par le Réarmement moral sont incorruptibles. »

Nobusuke Kishi, alors premier ministre du Japon, téléphona à Frank Buchman de la résidence de Blair House à Washington, où il était l'invité du président Eisenhower. Il demanda ce que Buchman faisait pour ces dirigeants de la jeunesse du Japon. « Nous leur apprenons à aller ni à gauche ni à droite, mais tout droit », répondit Buchman. A son retour dans son pays, Kishi déclara à la presse qu'il voulait conduire le Japon ni à gauche ni à droite, mais tout droit. Plus tard, il affirma dans une conférence de presse que le Japon serait passé en 1960 de l'autre côté du rideau de bambou s'il n'y avait pas eu dans tous les secteurs de la vie les hommes et les femmes changés et formés par le Réarmement moral.

La crise de 1960, à laquelle faisait allusion M. Kishi, fut déclenchée par les étudiants de Tokyo sous l'impulsion de l'organisation du Zengakuren. Ceux-ci organisèrent des émeutes et contraignirent le président Eisenhower à annuler sa visite au Japon. Un certain nombre des étudiants du Zengakuren furent invités en Europe pour être formés au Réarmement moral. Ils vinrent. Ils changèrent. Quelques-uns avouèrent avoir reçu de l'argent du parti communiste pour fomenter des troubles à Tokyo. Ils écrivirent une pièce intitulée *le Tigre* qui, avec passion et réalisme, montre comment le compromis moral amène des hommes à être utilisés pour corrompre et communiser leur pays. Cette pièce fut présentée en Allemagne, puis en France et aux États-Unis. Là, James Hagerty, qui fut pendant plusieurs années le secrétaire de presse d'Eisenhower,

la vit. C'était Hagerty qui, arrivé à Tokyo pour préparer la visite du président, s'était trouvé bloqué à l'aéroport par les émeutiers, ce qui avait entraîné l'annulation de la visite d'Eisenhower.

A la fin de la pièce, Hagerty fit la connaissance des étudiants du Zengakuren. L'un d'eux lui dit : « J'étais à l'aéroport de Tokyo auprès de votre voiture.

— Je me le rappelle bien, répondit Hagerty. Non seulement vous étiez auprès de ma voiture, mais vous êtes montés sur le toit, tambourinant dessus avec vos poings. » Hagerty reconnut que le meilleur exemple de changement se trouvait dans ce qu'il avait vu sur la scène ; c'était aussi la preuve la plus convaincante qu'il existait une idéologie répondant au matérialisme de l'Est et de l'Ouest. « Vous n'avez pas besoin de vous excuser auprès de moi, dit-il aux étudiants. Ce que j'ai vu ce soir constitue les meilleures excuses qu'un homme ou qu'un pays puisse recevoir. »

Après Hagerty, ils allèrent trouver Eisenhower. Ils furent si convaincants qu'Eisenhower leur dit : « Je suis cent pour cent avec vous. Je veux que vous alliez en Amérique latine pour y apporter votre message. »

Les étudiants du Zengakuren se rendirent au Brésil, au Pérou et dans d'autres pays. En cinq mois, plus d'un million de spectateurs virent leur pièce et entendirent leur message dans des théâtres ou dans des stades. Plus de vingt millions d'autres suivirent leurs représentations à la télévision. Par moment, les nouvelles de leur action atteignaient en un seul jour soixante-dix millions de gens grâce à la radio, aux journaux de la chaîne de Chateaubriand, et aux autres organes de presse.

Quand le président du Brésil apprit ce que ces hommes faisaient, il donna ordre aux Armées de Terre et de l'Air, et à la Marine de se mettre à leur disposition

pour les transporter. Ainsi, deux cents personnes couvrirent quelque vingt-cinq mille kilomètres à travers d'immenses régions du pays. En certains des endroits où ils prirent la parole, régnaient une telle pauvreté et une telle amertume que la foule en émeute avait deux ou trois semaines auparavant débordé les tanks mobilisés contre elle.

Quand le président du Brésil donna sa démission, il y eut dans le pays la menace d'une révolte armée. Eudocio Ravines, l'homme que Moscou avait chargé de former le parti communiste au Pérou et dans d'autres pays d'Amérique latine, déclara alors : « La force que constituent ces hommes avec la pièce *le Tigre* a sauvé tout le Brésil de la guerre civile. »

CHAPITRE IV

UN FEU DESCENDU DU CIEL

Quand, en 1931, Frank Buchman se rendit pour la première fois en Amérique latine, il y fut l'invité de son vieil ami l'avocat chinois, devenu ministre de Chine au Chili.

Le ministre organisa un dîner officiel en l'honneur de Buchman. Il y prit la parole devant des diplomates et des dirigeants chiliens et raconta comment il avait changé. On l'avait nommé gouverneur de sa ville natale en Chine, dit-il. Un agent soviétique arriva dans la ville avec la mission de propager le communisme dans toute la province. Le communiste dit au gouverneur qu'il ferait bien de renoncer au message qu'il apportait à la population, sinon des émeutes seraient organisées, on lui couperait la tête et celle-ci serait portée à travers les rues de sa ville natale au bout d'une perche. Le gouverneur dit au communiste qu'il pouvait lui couper la tête, mais qu'il ne réussirait pas à lui faire rogner ses convictions. « Jésus-Christ est mon meilleur ami, dit-il au communiste, et je ne le trahirai jamais. »

Buchman alla au Pérou. Sir Charles Bentinck s'y trouvait comme ambassadeur de Grande-Bretagne. Il s'était lié avec Buchman depuis le changement qui s'était opéré dans la famille de ses parents hollandais,

les van Heeckerens de Rhederoord. Les van Heeckerens sont encore aujourd'hui au cœur de l'action du Réarmement moral.

C'est à Lima que sir Charles fit connaître à Frank Buchman un chauffeur de taxi péruvien. Celui-ci se prit d'amitié pour Buchman et devint son chauffeur personnel pendant tout son séjour à Lima. Frank Buchman allait rendre visite de temps en temps au chauffeur chez lui. Il fit la connaissance de la famille. Le chauffeur dit que c'était la première fois qu'un des passagers de sa voiture se fût dérangé pour venir chez lui. La famille changea.

Au Pérou, les gens sont passionnés, beaucoup sont pauvres. Une révolution éclata. A ce moment-là, le prince de Galles se trouvait en visite à Lima. Ceux qui avaient la responsabilité de sa sécurité avaient peur et lui demandaient de ne pas sortir de son hôtel. Les rues étaient barricadées. On entendait des coups de feu dans toute la ville. Il y avait des morts.

Bela Kun, le Hongrois, se trouvait là aussi, habitant le même hôtel que le prince de Galles et que Frank Buchman. Il était là pour organiser la révolution communiste au Pérou et dans tout le continent.

Au plus fort du soulèvement, le chauffeur arriva avec sa voiture à l'hôtel. Il dit à Frank Buchman : « Vous ne le savez peut-être pas, mais ceux qui mènent cette révolution sont mes amis. Je connais leurs plans. Je sais ce qu'ils vont faire. Je peux aller où je veux dans la ville. Alors si vous voulez circuler aujourd'hui, ne vous laissez pas arrêter par les barricades et les coups de feu. »

Buchman accepta immédiatement cette offre. Pendant toute la révolution, il put, tout comme ceux qui étaient avec lui, se déplacer librement en utilisant la voiture du chauffeur.

Ces événements, et les leçons apprises en Amérique latine dans cette situation révolutionnaire, laissèrent une marque indélébile dans la pensée de Buchman. S'adressant un peu plus tard aux étudiants de l'université d'Aberdeen, il leur parla des événements qu'il avait vécus dans ces pays : « Alors que je regardais les flammes d'une ville incendiée rougir le noir de la nuit, une pensée me vint comme écrite en lettres de feu : « Il nous faut une élite avec de la hardiesse pour faire face à la présente crise mondiale. »

Puis Frank Buchman raconta à ces étudiants d'Aberdeen comment, dans le pays d'Amérique latine d'où il venait, deux jeunes agents communistes étaient placés auprès de chaque membre du gouvernement pour s'assurer qu'il suive la ligne communiste. C'était à une époque de l'histoire contemporaine où l'homme de la rue comme l'homme d'État faisait peu de cas du communisme. On considérait les communistes comme d'étranges individus barbus brandissant des bombes. On ne les aimait pas trop, mais on ne les prenait pas au sérieux.

Buchman, lui, les prenait très au sérieux. Il les avait vus à l'œuvre en Chine, en Amérique latine et ailleurs. Il savait que le monde avait à faire face à l'intelligente et impitoyable détermination d'hommes parmi les plus habiles de leur temps, visant sans relâche à bouleverser le fondement même de la civilisation et à imposer à chaque continent une idéologie athée. Aux étudiants d'Aberdeen, il lançait ce défi : « Lesquels d'entre vous consacreront leur vie à s'attacher aux gouvernements de demain pour leur apporter le remède de la même façon que ces communistes se sont attachés aux dirigeants actuels de l'Amérique latine ? »

Par la suite, un des étudiants vint se proposer à Buchman. Buchman lui fit comprendre clairement que s'il

voulait accomplir cette mission, il fallait d'abord que sa vie soit propre et droite. L'étudiant dit à Buchman : « Je veux être un des hommes qui apporteront la solution au monde. Je veux consacrer toute ma vie au travail que vous faites. » Tout cela se passait sur le quai d'une gare écossaise, quelques minutes avant le départ du train de nuit pour Londres. Buchman fit monter le jeune homme dans le train et lui dit : « Prenons ensemble un moment de recueillement. » Il vint à Buchman la direction suivante à propos de ce jeune homme : « Tu es ambitieux. Tu veux faire cela pour toi-même et non pour le Christ. « Et toi, tu réclames pour toi des choses extraordinaires ! Ne les recherche pas. » Recherche le Christ ! »

Ce jeune Écossais accepta la leçon. Il a travaillé pendant trente ans aux côtés de Buchman dans de nombreux pays. Buchman, jusqu'à la fin de sa vie, a lutté pour l'aider à atteindre sa pleine stature d'homme de Dieu. Mais il avait son humour dans la façon de le faire. Une fois cet homme, après avoir conduit pendant toute la nuit pour amener quelques amis de Buchman du sud de l'Angleterre jusqu'en Écosse, s'apprêtait à continuer sa route pour gagner l'autre côté du pays. Il était trop fatigué pour le faire sans risque, mais trop entêté pour s'arrêter. Buchman insista pour qu'il reste et prenne un peu de sommeil. L'Écossais n'en démordait pas. Finalement Buchman l'entraîna le long du corridor jusqu'à la chambre préparée pour lui et, lui montrant la carte sur laquelle on avait déjà inscrit son nom, il lui dit en riant : « Tu ne vas pas laisser se gaspiller toute cette encre ? » L'Écossais rit et resta. Il reconnaît aujourd'hui que grâce à son amitié avec Buchman il s'est libéré de l'orgueil d'acier qui le gouvernait.

En 1961, cet homme, avec d'autres, a aidé à recevoir et à entraîner les centaines de Brésiliens et de Sud-Amé-

ricains qui vinrent en Europe sous la conduite du général Bethlem, pour connaître le Réarmement moral. Voici comment Frank Buchman raconte cet épisode dans le discours intitulé *Roc solide ou sable mouvant* qui fut diffusé par la presse et la radio à des millions de gens dans le monde, trois mois seulement avant sa mort :

« Il y a un mois, j'ai adressé au monde un message de Pâques intitulé *Toutes les barrières morales sont tombées*. Il trouva un écho immédiat. Dans un pays après l'autre les hommes d'État et les simples citoyens ont fait dire : « C'est là le problème. Aidez-nous à reconstruire ces barrières morales dans nos pays et dans le monde. »

« C'est exactement cela que le général Bethlem du Brésil est en train de faire. A Miami, en Floride, il est tombé sur un groupe de personnalités des deux Amériques. Il y avait là le commandant en chef de l'armée péruvienne. Il y avait le président du Parlement de l'Uruguay. Il y avait le représentant du ministre de la Guerre d'Argentine, la femme du ministre de la Reconstruction du Chili ; des dockers et des industriels du Brésil. Il y avait le fondateur du parti communiste du Pérou, qui fut aussi l'instigateur du premier gouvernement de Front populaire au Chili.

« Là aussi, le général Bethlem rencontra le général Inoué, du Japon, et le groupe des jeunes Japonais qui l'accompagnaient avec leur pièce *le Tigre* qui montre la solution aux émeutes de Tokyo. Il rencontra le chef Bison Errant, du Canada, avec ses valeureux compagnons et ses conseillers. Il rencontra des hommes d'affaires suisses, des personnalités socialistes françaises et allemandes. Il rencontra Philip Vundla, représentant élu de six cent mille Africains, qu'en un temps la police considérait comme l'homme le plus

dangereux d'Afrique du Sud, et Vaitheswaran, de l'Inde du Sud qui fut pendant six ans communiste convaincu et dont le changement a contribué à donner au Kerala le roc solide d'une solution au communisme. Il rencontra William Pawley, fils de l'ancien ambassadeur américain au Pérou et au Brésil. D'Angleterre, il rencontra l'écrivain Peter Howard et l'amiral sir Edward Cochrane, arrière-petit-fils du fameux lord Cochrane qui aida à libérer le Chili et le Brésil. Il rencontra une personnalité jamaïcaine qui déclara : « Vous avez ici le seul espoir pour les Caraïbes. Il nous faut maintenant nous mobiliser pour apporter ce remède, autrement nous allons rapidement prendre le chemin qu'a suivi Cuba.

« Le général Bethlem avait occupé deux postes diplomatiques comme ambassadeur du Brésil en Bolivie et au Pakistan. Mais à ce moment-là, il se trouvait en route avec sa femme pour passer des vacances à New York. En écoutant parler ces hommes, il fut saisi par leur unité qui était comme d'un roc parce que Dieu était aux commandes. C'était là la solution pour les Amériques. En l'espace d'une semaine, il avait rebroussé chemin, emmenant au Brésil une avant-garde formée de ces hommes-là. Il devait être suivi, quelques jours plus tard par un plein avion amenant cent vingt-neuf personnes de vingt-cinq pays. Ils allaient lancer, selon les termes du journal *El Pais* de Montevideo, « la plus grande offensive idéologique jamais entreprise dans le continent sud-américain. » Le général rentra au Brésil pour lui donner le fondement solide qui lui permette de jouer le rôle mondial qu'il avait tant désiré lui voir jouer. Dans son avant-garde il emmena Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma Gandhi, l'amiral Cochrane, Vaitheswaran et Takasumi Mitsui, de la grande famille d'industriels japonais. Ces hommes frayèrent la voie.

« Quand le gros des forces internationales arriva, la radio, la presse et la télévision étaient là. En fait, un cameraman de la télévision, enthousiaste, se précipita dans l'avion avant que les visiteurs pussent en sortir. C'était un événement national.

« Dès leur arrivée, ils prirent la parole à un déjeuner devant quatre cents industriels et hommes d'affaires parmi lesquels se trouvaient les représentants de Ford, de la General Electric, de Goodyear Rubber et de Swifts. Le général Bethlem déclara : « L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud traversent toutes deux les moments les plus critiques de leur histoire. Face aux événements de Cuba, du Venezuela et de Bolivie — où j'ai été ambassadeur — face à la nouvelle offensive que les Russes lancent à Mexico le 1^{er} mai, le choix apparaît inéluctable pour l'Amérique latine : Réarmement moral ou communisme.

« Je connais les hommes d'affaires que vous êtes, parce que j'ai été comme vous. Nous demandons à nos femmes de vivre la pureté, mais nous ne sommes pas purs. Nous demandons à nos ouvriers d'être honnêtes, mais nous sommes malhonnêtes. J'ai changé et engagé toute ma vie dans ce combat. »

« A la surprise et à l'étonnement du général Bethlem, ces hommes d'affaires interrompirent trois fois son intervention pour se lever et applaudir. Certains diront que c'était un accueil incroyable, mais c'est un fait. Aussitôt, le général Bethlem et son équipe furent invités à parler à une réunion de six cents dirigeants de la vie industrielle et commerciale du Brésil et à donner un programme d'une heure et demie à la télévision.

« Quand le chef Bison Errant, des Indiens Stoney, arriva avec son groupe à ce déjeuner, ils firent sensation au point que des centaines d'écoliers se préci-

pitèrent dans le hall d'entrée pour les rencontrer.

« Il leur parla du jour où, il y a vingt-huit ans, il me fit frère de sang, me donnant le nom de *A-Wo-Zan-Zan-Tonga* (Grande Lumière dans les ténèbres).

« Pendant que le chef parlait, un message vint du bâtiment d'en face, de la plus fameuse école religieuse de São Paulo, où sont élevés sept cents enfants des plus grandes familles : la Mère supérieure demandait au chef de venir avec ses amis parler devant l'école rassemblée à la hâte. Les réactions furent électriques « Ce jour restera marqué dans les annales du collège », dit la Mère supérieure. Une autre sœur ajouta : « C'est le travail de l'Esprit-Saint. »

« C'est là ce qui peut être la vie normale de ces pays que certains disent être dans une situation sans grand espoir. Autrement, ces hommes d'affaires et leurs familles, avec tout leur argent et la grande vie qu'ils mènent, entraîneront leurs pays à l'effondrement des barrières morales de la démocratie, et en fin de compte au communisme.

« Le 1^{er} mai, les Japonais ont lancé en Amérique latine leur arme idéologique *le Tigre*. Les foules étaient si grandes devant le théâtre municipal de São Paulo que la circulation en fut bloquée. Le général Bethlem présenta de la scène un groupe de cent cinquante personnes de vingt-cinq pays ; il donna lecture de télégrammes parvenus de dirigeants socialistes italiens et français, de dix-sept mineurs anglais, de dockers hollandais, indiens, américains et brésiliens et d'acteurs de Hollywood. L'ancien premier ministre Kishi, du Japon, avait télégraphié : « Des millions de Japonais sont avec vous ce soir, participant à cette bataille pour déraciner le communisme, l'exploitation et l'esclavage dans le monde entier. »

En quelques mois, le général Bethlem a commencé

à agir sur l'histoire de son pays et du continent. Ce fut pour lui la conséquence de simples décisions morales. Il avait vu une pièce de théâtre, *l'Échelle*. « Ce soir-là, dit-il plus tard, je vis sur scène une image de moi-même, toujours prêt à profiter d'une situation, d'une amitié, pour grimper un échelon dans la vie. Je décidai de donner ma vie pour apporter une solution aux problèmes du monde. »

Quand sa femme et lui renoncèrent à leur voyage à New York, où ils voulaient passer des vacances et faire des emplettes, ils décidèrent de donner l'argent destiné à leurs achats pour les frais du Réarmement moral.

Ils rentrèrent au Brésil. Le général ferma son bureau et cessa toutes ses activités professionnelles. Il était décidé à écarter toute tâche secondaire et être totalement disponible pour répondre à la division et à la corruption qui sapent les masses et l'élite du pays.

En juin 1961, le général Bethlem amena à Caux par avion spécial cent quinze de ses compatriotes et autres représentants d'Amérique latine pour rencontrer Frank Buchman. Il y avait le maréchal Juarez Tavora, héros national du Brésil, qui participa à chacune des révolutions de son pays au cours des quarante dernières années. « Le Réarmement moral, dit ce dernier, est la révolution finale qui va mettre bon ordre à tout ce qui ne va pas dans le monde entier. »

Quand le moment arriva pour ces hommes de retourner en Amérique du Sud, ils vinrent prendre congé de Frank Buchman. Avec toute la force dont il était capable, celui-ci leur dit : « Des millions, des millions, des millions d'hommes verront en vous l'espoir d'un nouvel ordre mondial. » Puis il ajouta : « Dieu vous affermira, si vous Le laissez agir. »

Tavora et Bethlem conduisirent une force d'hommes

appartenant à vingt-huit pays, à travers le nord-est du Brésil dans les centres d'agitation dominés par les communistes. Par dizaines de milliers, les gens affluaient dans les stades pour voir *le Tigre*. L'archevêque de Natal, l'un des huit archevêques qui reçurent ces hommes, déclara : « Le Réarmement moral est un feu descendu du ciel pour purifier la terre. C'est une puissante mobilisation du cœur, de l'intelligence et de la volonté. Il arme et prépare le monde de demain. »

A Manaos, à plus de mille kilomètres de l'embouchure de l'Amazone, quatre-vingt-dix mille personnes envahirent le stade de football pour assister à une pièce du Réarmement moral, le jour de la fête nationale de Cuba. Simultanément, se tenait sur une place publique une manifestation en l'honneur de Castro à laquelle ne vinrent que quarante personnes.

De Manaos, l'armée de l'Air brésilienne, qui avait transporté toute cette force à travers le pays avec l'aide de la Marine et de l'armée de Terre, organisa une navette au-dessus de la jungle amazonienne pour la porter mille cinq cents kilomètres plus à l'ouest, à Iquitos, au Pérou. Elle y était invitée par le président Prado qui lui demandait de faire dans son pays ce qu'elle avait fait au Brésil.

A Lima, quand arriva la nouvelle que Frank Buchman était décédé à Freudensadt, soixante mille Péruviens observèrent une minute de silence dans le stade national pour rendre hommage à sa mémoire.

CHAPITRE V

UNE SOLUTION A L'ŒUVRE EN AFRIQUE

Quelques semaines avant le décès de Frank Buchman, deux de ses amis parlaient côte à côte en public. L'un était noir, l'autre blanc. Le premier s'appelait Philip Vundla, porte-parole élu de six cent mille Africains dans la région de Johannesburg; il avait milité pendant de nombreuses années pour la cause de la communauté africaine de son pays.

L'autre s'appelait John Trengove; magistrat, il avait siégé comme procureur au cours de procès en haute trahison qui se prolongèrent pendant plus de trois ans en Afrique du Sud et semèrent tant de haines et de ressentiments tout autour du globe.

Ce jour-là, Trengove raconta à son auditoire comment, quelques années auparavant, le gouvernement avait fait dissimuler un magnétophone dans une salle où Vundla tenait un meeting. Les enregistrements des divers discours prononcés à cette réunion auraient constitué l'une des pièces les plus accablantes entre les mains du gouvernement, si le juge n'avait décidé de mettre un terme à ces procès et d'acquitter les prévenus.

Ces deux hommes exprimaient l'un et l'autre comment, par le changement, ils avaient trouvé une unité inébranlable. Un journaliste ayant une bonne expé-

rience des affaires internationales affirma par la suite : « Bien que j'aie vu de mes propres yeux ces deux hommes prendre la parole ensemble, j'ai encore de la peine à le croire. Si j'en parle dans mon journal, pas un homme sur mille en Afrique du Sud ne croira que c'est possible. »

Trengove déclara : « J'ai rencontré M. Vundla et nous avons parlé ensemble. Il a trouvé un feu qui répond à la haine et aux ressentiments. Je comprends maintenant comment ma façon de vivre, la façon de vivre des Blancs, a engendré l'amertume et la haine dans le cœur de tous les Vundla de mon pays. Notre esprit de supériorité, notre égoïsme, notre laisser-aller ont provoqué la violence, les boycotts, le vandalisme et les tragédies comme celle de Sharpeville.

« Grâce à l'amitié que m'ont donnée Frank Buchman, Philip Vundla et d'autres, j'en suis venu à accepter la Croix, à abandonner le faux pour le vrai, à m'avouer mes mobiles profonds. Je voulais toujours faire comprendre la situation de notre pays au lieu d'accepter les conséquences coûteuses de mes péchés et des péchés de la nation. Nous ne trouverons jamais de paix durable, à moins que d'un bout de l'Afrique à l'autre, nous n'apprenions à vivre ensemble comme des enfants de Dieu. »

Vundla le révolutionnaire africain déclara : « Pour l'amour de Dieu, soyons des hommes et luttons ensemble pour ce qui est juste. Beaucoup de dirigeants africains disent : utilisons le communisme pour traverser la rivière et quand nous serons sur l'autre rive, nous l'abandonnerons. Mais l'expérience montre qu'avant d'atteindre l'autre rive, nous devenons les prisonniers des forces que vous voulions utiliser. Je me rangerai aux côtés de tout homme, quelle que soit sa couleur, qui, méprisant réputation et position, s'engagera totalement

pou' apporter le Réarmement moral à l'Afrique et au monde.

« On utilise l'exemple de l'Afrique du Sud pour diviser le monde à propos des relations entre Blancs et Noirs. Je connais moi-même des dirigeants africains formés à Pékin et à Moscou. La situation de mon pays est si explosive qu'elle peut aboutir à un bain de sang. »

Vundla décrivit comment six hommes firent un jour irruption chez lui, le poignardèrent dans le dos et le laissèrent pour mort, parce que son défi de changement s'adressait aux Noirs autant qu'aux Blancs. Aucune violence ne l'arrêterait désormais, ajouta-t-il, ni n'arrêterait d'innombrables Africains qui grâce au changement des Trengove de leur pays voient pour la première fois depuis des générations se lever une espérance, celle d'une Afrique libérée de la haine, de la peur, de l'envie, peuplée d'hommes et de femmes libres.

C'est en 1928, que Frank Buchman commença son travail en Afrique du Sud. Il se trouvait à Florence. La reine Sophie de Grèce apprit qu'il s'apprêtait à se rendre en Afrique du Sud. Elle lui remit des lettres pour le comte d'Athlone, grand-oncle de l'actuelle reine d'Angleterre, qui y était gouverneur général.

En Afrique du Sud, Buchman alla remettre ses lettres. Il eut une heure de conversation avec le gouverneur général. Puis Athlone le reconduisit à la voiture qui attendait. La portière de la voiture était déjà ouverte quand Athlone dit : « Nous n'avons pas parlé de ce qui m'intéresse le plus. Ce que je voulais vraiment savoir, c'est comment vous accrochez un George Daneel et comment vous le changez. Vous ne m'avez rien dit là-dessus. Retournons nous asseoir. » Les deux hommes firent demi-tour et rentrèrent.

George Daneel était un Springbok, c'est-à-dire un

international de rugby. Les Springboks sont des héros nationaux en Afrique du Sud.

Daneel sortait du milieu le plus afrikander qui soit. Ses origines, sa rectitude en font un homme écouté des ministres de son pays. Il vint un matin prendre le thé avec Frank Buchman.

« Les gens semblent changer, autour de vous, lui dit-il.

— Évidemment, répondit Frank Buchman, ne changent-ils pas autour de vous? »

Daneel dut admettre que non. « Pourquoi? » demanda Frank Buchman.

Daneel décida de rester pour le déjeuner et de continuer la conversation. Puis il resta pour le thé, puis pour le dîner, puis pour la vie.

Ce jour-là, il fut débarrassé d'habitudes impures qui l'avaient privé du pouvoir de changer les gens.

Le Dr William Nkomo, fondateur et premier président de la Ligue de la Jeunesse du Congrès national africain, est un des hommes qui furent transformés au contact de Daneel. Cette ligue était l'un des mouvements africains les plus révolutionnaires. Nkomo en définissait assez bien les buts en disant : « Je croyais que le seul espoir pour les Africains était un bain de sang au cours duquel tous les Blancs seraient ou égorgés ou rejetés à la mer. »

En 1953, Nkomo entendit Daneel parler au cours d'une réunion à Lusaka, en Rhodésie du Nord. Nkomo déclara alors : « J'ai vu des Blancs changer et des Noirs changer et j'ai changé moi-même. »

Nkomo passait pour un communiste aux yeux des Afrikanders. Lui les considérait comme des fascistes. Aujourd'hui il déclare : « J'ai toujours été un révolutionnaire. J'ai vu dans le Réarmement moral une force qui dépassait le nationalisme. J'ai vu une idéologie

supérieure à toutes les autres parce qu'elle s'adressait à chacun partout. Voilà la route la meilleure pour mon peuple et pour l'Afrique du Sud. »

Le 10 septembre 1961, Nkomo prenait la parole en public aux côtés de Trengove à Newclare, ce district de Johannesburg où, semaine après semaine, ont éclaté des rixes entre gangs rivaux. C'est là qu'habitent des communistes connus. Pour entendre ces deux hommes prendre la parole côte à côte, les gens vinrent de Sharpeville, scène des tragiques fusillades de 1960, à plus de cinquante kilomètres de là.

Jusqu'à la fin de sa vie, le comte d'Athlone resta lié d'amitié avec Daneel, et maintint son intérêt pour le travail accompli par lui et ses compagnons. Il recevait chez lui au palais de Kensington ces Sud-Africains Blancs et Noirs, et il invitait des ministres britanniques à entendre ce que ces hommes avaient à dire. Il partageait les convictions que Jan Hofmeyr, alors vice-président du gouvernement sud-africain, avait exprimées dans un télégramme à la Chambre des Communes britannique : « La visite de Frank Buchman en Afrique du Sud en 1929 a été d'une importance nationale. Elle a provoqué dans tout le pays une amélioration durable des rapports entre Noirs et Blancs, Hollandais et Britanniques. L'avenir des institutions démocratiques sud-africaines pourrait bien être déterminé dans une large mesure par l'œuvre de Frank Buchman et de ses amis. »

Pendant la guerre, le comte d'Athlone s'adressa par radio à tout le Commonwealth : « L'appel au Réarmement moral, dit-il, a fait le tour du monde et a rendu l'espoir à des millions de personnes. Il nous convie à faire de la volonté de Dieu la force directrice, tant chez les individus que dans les foyers et les nations. »

Il ne fallait pas toujours longtemps à Buchman pour traiter un problème chez quelqu'un, mais il le faisait d'une façon si précise et si pénétrante que l'effet était presque toujours durable. Alors que le Congo s'apprêtait à acquérir son indépendance, des Congolais et des Belges vinrent s'entretenir avec Buchman. Ils venaient d'assister à une pièce intitulée *l'Ouragan*. L'action, qui se déroule en Afrique, montre comment la haine et la peur asservissent les hommes les uns aux autres et comment ces hommes peuvent changer, s'unir et lutter ensemble pour créer un monde nouveau.

Un Belge dit à Buchman : « Nous pouvons nous féliciter qu'il n'y ait pas vraiment de haine au Congo. »

Il y eut un silence. « Vous vous trompez : il y a de la haine », répliqua un des Congolais présents.

Le Belge sourit. « Je connais assez bien le pays, dit-il, et vous pouvez me croire. Bien que nous ne nous entendions pas toujours ici ou là, votre peuple et le mien ne se haïssent pas. »

Le Congolais reprit : « Il existe une liste noire des Belges que mes amis et moi avons l'intention de liquider quand nous aurons notre indépendance. Je le sais parce que j'ai aidé à la dresser. Si je n'avais pas rencontré Frank Buchman et ses amis, j'aurais participé aux exécutions. Si vous n'appellez pas ça de la haine, alors qu'est-ce que c'est ? »

A ce moment, un autre Belge intervint courageusement : « Ce que vous dites est vrai. Il y a de la haine, et des hommes comme moi en sont responsables. Pendant plus de vingt ans j'ai été gouverneur au Congo. Nous avons profité du pays et nous vous avons traités comme des inférieurs. J'ai compris ici l'erreur de tout cela. C'est mon égoïsme qui menace de détruire la liberté et la dignité dans le monde. Je le regrette profondément et j'espère que vous pourrez me pardonner. »

Buchman suggéra que chacun se taise et écoute la voix de Dieu au fond de son cœur. Ces hommes quittèrent la pièce différents et réconciliés. Ils rentrèrent ensemble au Congo. La liste des Belges à égorger fut détruite. En dépit des événements terribles qui se déroulèrent dans cette partie de l'Afrique il y a aujourd'hui sur cette terre des hommes qui seraient dans la tombe sans cette rencontre autour de Frank Buchman.

En septembre 1961, Mme Joseph Kasavubu, femme du président du Congo, vint à l'assemblée du Réarmement moral à Caux à la tête d'une délégation. Elle parlait au nom de tous les Congolais venus au cours des mois précédents pour être formés au Réarmement moral quand elle déclara : « Nous mettons notre confiance en vous. Vous allez aider le Congo à résoudre ses problèmes. L'œuvre que Frank Buchman a créée continuera à se développer. »

Adolphe Kasavubu, fils aîné du président ajouta :

C'est ici qu'on peut trouver l'unité. Si beaucoup de Congolais viennent à Caux et apprennent les vérités du Réarmement moral, le Congo sortira de ses difficultés. »

Kasavubu raconta comment les dirigeants des tribus Baluba et Lulua s'étaient publiquement réconciliés à Léopoldville au cours d'une réunion rassemblant cinq mille personnes, et en présence de son père et de membre du gouvernement. Le grand chef Kalamba des Lulus avait déclaré à cette occasion : « J'ai promis à Frank Buchman que je ferais cela et j'ai tenu ma promesse. » Deux mois auparavant, fit remarquer Kasavubu, il aurait été impensable que ces deux tribus qui s'étaient sauvagement combattues depuis des générations puissent faire la paix. « Nous sommes au milieu d'une bataille, dit-il. Cette réconciliation est un premier pas. Nous allons continuer la lutte. Le Congo est au

centre de l'Afrique. S'il devient communiste, toute l'Afrique suivra. Il n'est pas suffisant de donner de l'argent aux pays sous-développés. Il faut gagner les âmes et les cœurs. Pour cela il faut une idéologie. Sans cela les dollars ne serviront à rien. Cette idéologie est le Réarmement moral.»

M. Cyrille Nzao, chef de Cabinet du président Kasavubu, après avoir parlé des quatre cent quatre-vingt-trois émissions que le Réarmement moral a diffusées en douze mois de la station de Léopoldville, ajouta : « J'ai le plus profond désir de voir le Réarmement moral atteindre le monde entier. Il répond au communisme et à l'impérialisme dont l'Afrique est en train de se débarrasser. Nous sommes déterminés à appuyer le Réarmement moral et à le vivre, de façon que toutes les nations deviennent libres et restent libres.»

Ce fut le président Robert Schuman qui envoya Frank Buchman en Afrique du Nord. L'ancien président du Conseil français était venu à Caux. Un matin, à la fin d'une réunion, il demanda à prendre la parole. « J'assiste à de nombreuses conférences, dit-il. Elles n'apportent d'habitude que désillusions. Ici, je n'ai rien trouvé d'autre qu'un grand espoir.»

Puis, traversant la salle, il alla vers Buchman, et, d'une façon bien française, lui donna une double accolade. Au déjeuner, les deux amis parlèrent de l'Afrique du Nord. Le Maroc était en effervescence. Schuman dit : « Vous devez y aller.»

Buchman répondit : « Le Maroc ? Ça n'est pas un endroit pour moi. Je ne parle pas un mot d'arabe. Et bien que dans ma jeunesse je sois allé à Grenoble pour apprendre le français, les seuls mots dont je me souviens sont *mauvais garçon* ! »

Schuman rit. « *Mauvais garçon* est tout juste ce qu'il vous faut pour aller dans n'importe quel pays, y compris le Maroc ou la France. »

Buchman se rendit au Maroc. Il emmena quelques amis avec lui. Des colons français changèrent. D'abord les nationalistes marocains crurent qu'il s'agissait d'un piège des impérialistes. Mais l'un d'entre eux entendit parler d'un Français qui avait réuni ses ouvriers pour leur dire : « J'ai une cave à vins. Pour moi, elle représente une petite concession. Pour vous, musulmans, elle est un affront. Il est temps que les Français cessent de s'accorder les concessions qui sont une offense à votre égard. Voulez-vous m'aider à détruire ma cave ? »

Les ouvriers marocains sortirent les bouteilles et les brisèrent devant la maison, laissant l'alcool imprégner le sol durci par le soleil. Ils étaient à la fête. Quand le nationaliste entendit raconter cette histoire, il dit : « Ça, de la part d'un Français, ce n'est pas du bluff, c'est du concret ! »

Le dirigeant nationaliste était déterminé à rencontrer Buchman. Il vint à Caux et changea. Quelqu'un lui dit : « Vous êtes aussi près de Dieu que de la personne dont vous vous sentez le plus éloigné. » Son plus farouche ennemi se trouvait être le Glaoui, pacha de Marrakech, qui avait été l'un des artisans de l'exil du Sultan. Le nationaliste demanda pardon au Glaoui pour sa haine. Le pacha en fut touché aux larmes. En moins d'une semaine, l'impossible se passa. Le Glaoui se prosterna devant le sultan et demanda son pardon. Le *Times* écrivit : « La rencontre d'aujourd'hui semble achever la réconciliation entre les deux adversaires. Même en s'humiliant, le Glaoui a fait preuve de noblesse et de grandeur. »

Peu après, le sultan put rentrer dans son pays et devint le roi Mohamed V. Le Maroc devint indé-

pendant et la plus sanglante des guerres fut épargnée au pays.

Sa Majesté Chérifienne envoya à Buchman ce message : « Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour le Maroc, les Marocains et moi-même au cours des années d'épreuves. Le Réarmement moral doit devenir un stimulant pour nous, Musulmans, tout autant qu'il l'est pour vous Chrétiens et pour tous les pays. Le Réarmement matériel a montré sa faillite, ajoutait le monarque, seul le Réarmement moral demeure l'essentiel. Mon désir est que votre message, fondé sur les valeurs morales nécessaires et la volonté de Dieu, atteigne les masses de ce pays. Nous avons pleine confiance dans le travail que vous faites. »

La vague de changement qui s'était déclenchée au Maroc avec la visite de Buchman gagna la Tunisie. Mohammed Masmoudi, alors ministre d'État, parlant à Washington en juin 1955, déclara : « Sans le Réarmement moral nous serions engagés aujourd'hui en Tunisie dans une guerre inexpiable contre la France. En comblant le fossé entre la France et la Tunisie, le Réarmement moral a comblé le fossé entre l'Europe et l'Afrique. L'Afrique s'éveille et veut prendre part aux affaires du monde dans l'esprit du Réarmement moral. Sans le Réarmement moral, la Tunisie serait une autre Indochine. »

Le président Bourguiba déclara plus tard : « Il faut dire au monde ce que le Réarmement moral a fait dans mon pays. » Robert Schuman affirma : « Il ne fait pas de doute que l'histoire de la Tunisie et du Maroc aurait été bien différente s'il n'y avait pas eu le Réarmement moral. »

D'un bout à l'autre de l'Afrique des hommes dont la vie a été transformée au contact de Buchman répandent ce secret du changement auprès d'autres hommes.

A un moment où l'Afrique insiste pour que le Blanc

s'en aille, des dirigeants de dix-sept pays africains supplient Frank Buchman de venir et d'amener avec lui des hommes et des femmes du Réarmement moral.

Un Africain résumait l'œuvre de Buchman en ces mots : « Le Réarmement moral fait pour l'Afrique ce qu'Abraham Lincoln a fait pour l'Amérique. Il panse les blessures de la nation et donne au peuple sa liberté. »

CHAPITRE VI

QUI CHANGE LA HAINE CHANGE L'HISTOIRE

Un soir de 1960, le téléphone sonna dans la maison de Frank Buchman en Amérique. Il était très tard. C'était un journaliste de l'agence United Press International demandant ce que Buchman avait à dire à propos d'une déclaration faite cet après-midi-là au cours d'une conférence de presse à Atlanta en Géorgie. Un diplomate allemand, alors en visite aux États-Unis, s'était vu poser par un journaliste la question suivante : « Quel est depuis la deuxième guerre mondiale l'événement qui a eu en Europe le plus de portée politique ? » Il avait répondu : « La nouvelle entente qui s'est établie entre l'Allemagne et la France et qui, je pense, sera permanente. Le travail du Réarmement moral y a largement contribué. »

Un ou deux ans auparavant, le chancelier Adenauer avait lui-même déclaré à la presse que le Réarmement moral avait « joué un rôle invisible, mais efficace, au moment d'importants accords internationaux. »

Cette moisson de réconciliation et d'unité germait à la suite du travail que Frank Buchman avait fait homme par homme, pays après pays.

Nous en trouvons un exemple dans l'histoire

de Max Bladeck. Celui-ci travaillait comme mineur dans la Ruhr. Il se trouvait à la tête du comité d'entreprise de l'un des plus importants charbonnages. Il avait vingt-cinq ans d'inscription au parti communiste. Il était un athée militant.

Immédiatement après la guerre, les amis de Buchman tinrent des centaines de réunions dans les usines, dans les sections syndicales de la Ruhr et dans les parlements provinciaux d'Allemagne occidentale. Certains d'entre eux vécurent pendant des mois dans les foyers des mineurs. Bladeck fit de son mieux pour détruire leur action. Finalement il vint avec d'autres amis communistes à Caux. Là, sa conviction révolutionnaire fut mise à l'épreuve quand on lui proposa d'appliquer à sa propre vie les critères absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour. Il commença à changer. Quand Bladeck et les autres communistes rentrèrent dans la Ruhr, ils furent convoqués devant l'exécutif du parti. Ils déclarèrent : « Nous avons trouvé dans le Réarmement moral une idéologie plus grande que le communisme. »

Le parti communiste d'Allemagne occidentale se trouva en difficulté : pendant des années, la stratégie léniniste avait consisté à s'infiltrer dans les diverses structures de la société afin de les changer, et cette fois on se trouvait en face de militants parmi les plus solides du parti qui, après s'être rendus à Caux, avaient eux-mêmes commencé à changer. Le parti communiste allemand dut finalement limoger quarante responsables régionaux accusés d'avoir eu « affaire avec une idéologie contraire ».

Le parti justifia ainsi ces décisions : « Le Réarmement moral vise à rééduquer l'homme, et à réconcilier les classes ; par suite, il sème la confusion parmi les combattants de la lutte des classes. »

On commença dans la Ruhr à considérer Bladeck comme un homme du Réarmement moral. Les communistes firent tous les efforts possibles pour essayer de le regagner. Ils savaient que Bladeck avait un point faible, la boisson. Ils arrivèrent à le faire boire et le mirent en contact avec une femme. Bladeck qui avait pris quelques verres de trop céda à la tentation. Immédiatement, dans toute la Ruhr, les communistes commencèrent à monter cela en épingle : « Voilà comment vivent les gens de Caux. Voilà leur hypocrisie ! » Bladeck, démonté et honteux, écrivit à Frank Buchman, lui demandant de ne plus le considérer comme un ami, ni comme un allié du Réarmement moral ; il ne voulait plus non plus que les amis de Buchman viennent chez lui et il disait avoir trahi la cause en laquelle il avait cru.

Buchman se trouvait en Amérique quand il reçut la lettre de Bladeck. Il envoya en retour le télégramme suivant :

« Il est humain de céder au péché,
Diabolique d'y demeurer,
Du Christ d'en ressusciter. »

« Le sang de Jésus-Christ nous lave de tout péché. Le plus grand pécheur peut devenir le plus grand saint. J'ai foi dans le nouveau Max. Cordialement, FRANK. »

Bladeck avait jusqu'alors fait l'expérience d'une transformation morale, mais il n'y avait pas en lui de foi en Dieu. Ce télégramme démolit en lui un fond d'athéisme et de cynisme. La foi était née. Dans les années qui suivirent des centaines de marxistes et de communistes changèrent. Beaucoup trouvèrent la foi.

Alors que Bladeck se trouvait en Inde, la nouvelle

arriva que son père et sa mère venaient de mourir à quelques jours d'intervalle. Après en avoir parlé à son ami Buchman, Bladeck emmena à la cathédrale plus de deux cents personnes de tous les coins du monde pour assister à une messe à la mémoire de ses parents, voulant ainsi honorer la foi qu'il avait retrouvée.

Voici ce qu'il raconte lui-même :

« Quand j'ai décidé de donner ma vie au communisme, je croyais qu'il créerait dans le monde un ordre social juste. Le moyen utilisé était la lutte de classe. Aujourd'hui je me rends compte que nous avons divisé l'humanité en deux camps qui se haïssent et se combattent. A l'époque atomique, une idéologie de classe comme le communisme est trop petite ; elle est dépassée. Je lutte maintenant avec le Réarmement moral parce qu'il n'est ni contre le communisme ni contre le capitalisme. Il remonte à la racine du mal et change l'homme qui est après tout la cause de l'échec de tout système.

« J'ai vu l'énorme différence qu'il y a entre la théorie et la pratique. Lors des grands meetings, je parlais d'égalité, de paix et de liberté, mais le reste du temps, il n'y avait pas d'égalité avec ma femme à la maison, pas de paix avec mes voisins — et en moi-même pas de liberté, car j'étais esclave du tabac et de l'alcool. J'allais à de nombreuses réunions, mais ma femme ne savait pas que certaines de ces réunions étaient plus privées qu'elle ne le supposait ! Je criais partout : « Pro-létaires de tous les pays, unissez-vous ! » Mais pendant ce temps je divisais le monde ouvrier en cherchant à satisfaire mon goût du pouvoir.

« J'ai compris que si je voulais contribuer à créer un nouvel ordre mondial, je devais commencer par moi-même. Cela a représenté une transformation révolutionnaire de ma façon de penser et de vivre. J'ai eu bien des choses à réparer dans ma famille, à la mine

et auprès de tous ceux qui avaient eu à souffrir de mes mauvaises raisons d'agir. Cette expérience m'a très rapidement montré que cette idéologie avait des fondements solides, car si le changement est possible pour moi, il l'est pour tout le monde. »

Bladeck, comme d'autres Allemands, apprit à travailler au coude à coude avec des Français. Il fit ainsi la connaissance d'Irène Laure. Pendant de nombreuses années elle avait été l'une des grandes figures du parti socialiste français ; député de la région de Marseille, elle se trouvait à la tête des femmes socialistes de son pays. Elle était infirmière de profession. Pendant la guerre, elle avait joué un rôle important dans la résistance dans le Midi de la France. La Gestapo s'était emparé de son fils et l'avait torturé. La guerre lui laissa une profonde haine de l'Allemagne : « Je n'avais qu'un désir, disait-elle, c'était de tous les détruire. »

Elle fut invitée à Caux ; elle s'y rendit avec ses enfants espérant y passer d'agréables vacances. Dès le jour de son arrivée, elle entendit des Allemands parler à l'une des séances. Elle fila tout droit dans sa chambre et commença à refaire ses bagages. Elle ne pouvait pas, disait-elle, rester sous le même toit que des Allemands.

Sortant de sa chambre, elle rencontra Buchman qui lui dit : « Vous avez beaucoup combattu pour les ouvriers. Vous parlez d'unir l'Europe. Quelle sorte d'unité voulez-vous si telle est votre attitude à l'égard des Allemands ? »

Irène Laure raconta que, les jours suivants, elle passa par un grand conflit intérieur : « Je voulais trouver des poux dans la paille, dit-elle. Mais tout à coup, je compris que ma haine ne pourrait jamais créer l'unité et que la lutte de classes était la négation de la fraternité.

« Il n'y avait qu'un miracle qui pouvait me chasser

la haine du cœur. Je ne croyais guère en Dieu, mais Il a fait ce miracle en moi. Je me suis trouvée libre de mener la lutte dans le monde entier, avec un grand désir de réparer le passé. J'ai demandé pardon aux Allemands pour avoir souhaité la destruction totale de leur pays.

« Mon mari, mon fils et moi, nous sommes allés en Allemagne. Nous avons pris la parole devant dix des onze parlements d'Allemagne occidentale. Nous sommes allés à Berlin par le pont aérien. Nous avons parlé à la radio, à des conférences de presse et à des centaines de réunions. Nous avons dit partout que nous regrettons la haine qui nous avait aveuglés. Nous avons montré comment la haine pouvait être guérie et comment, grâce au changement des gens, on pouvait construire un monde sans haine.

« A notre époque, le marxisme est périmé. Mon mari a été pendant quarante-six ans marxiste et fut l'élève du vétéran communiste Marcel Cachin. Pour lui et pour moi, ça n'était pas facile d'admettre que nous avions tort. Mais nous avons compris qu'en gardant de la haine, de la jalousie, un esprit de revanche et en rejetant une classe ou un pays, nous ne pourrions jamais créer un monde nouveau, un monde uni.

« Aujourd'hui, la France et l'Allemagne se retrouvent. Une idéologie commune a fait pour nos deux pays ce que la sentimentalité n'a jamais réussi à faire entre les deux guerres. »

Les Laure allèrent d'un bout de l'Allemagne à l'autre. « Est-ce que vous vous représentez ce que ça voulait dire pour moi ? demande Irène Laure. Dans mon cœur, j'avais désiré ces ruines de la guerre. Je suis mère et grand-mère. Je suis socialiste et toute ma vie j'ai parlé de fraternité et cependant j'avais souhaité qu'un pays entier soit détruit. J'ai dû demander pardon à cinquante mille femmes que j'ai vues, blêmes de

fatigue, trier des briques dans les décombres de Berlin. Je n'oublie pas les ruines que les Allemands ont causées dans mon pays et dans d'autres, certainement pas. Mais moi, je devais reconnaître ma haine, reconnaître qu'elle avait contribué à diviser l'Europe, et demander pardon. Mon changement a amené beaucoup d'Allemands à changer. »

Et Mme Laure ajoute : « Une idée qui est assez puissante pour répondre à la haine en moi est assez puissante pour changer le cours de l'histoire. »

Le chancelier Adenauer affirma que Victor et Irène Laure avaient au cours des quinze dernières années fait plus que n'importe qui pour construire l'unité entre la France et l'Allemagne. En 1960, il disait du travail de Buchman : « Si cette action n'est pas poursuivie, la paix mondiale ne peut être maintenue. Une nation sans idéologie est satisfaite d'elle-même, elle est morte. Nous sommes dans une bataille idéologique et c'est dans ce domaine que se trouve la tâche décisive. Il y faudra peut-être des décennies mais cette bataille sera gagnée. Le moment est venu de travailler plus intensément que jamais à l'unité par le Réarmement moral. Le seul espoir de paix entre les nations réside dans le changement du cœur humain. »

Quand Adenauer retrouva Buchman à Los Angeles en mars 1960, il lui confia : « Il faut que je vous dise à quel point je vous apprécie, vous et votre travail de Réarmement moral. Celui-ci est absolument essentiel à la paix du monde. »

Don Luigi Sturzo, le prêtre et patriote italien qui fut le père spirituel des partis démocrates-chrétiens en Italie, en France et en Allemagne, voyait dans le travail de Buchman « un feu descendu du ciel ». Il connaissait les véritables miracles survenus dans certaines familles, comme chez les Biotello par exemple. L'his-

toire de cette famille est celle de beaucoup d'ouvriers en Europe ; elle peut se résumer en quatre mots : misère, chômage, guerre et haine.

Le père avait perdu les deux pieds dans un accident de tramway à Milan. Il n'avait plus jamais trouvé d'emploi. La mère avait dû travailler en usine pour faire vivre son mari et les cinq enfants. Elle le fit pendant trente ans. Elle trouva dans le communisme son seul espoir de détruire un système dont elle avait tant souffert. Toute la famille fut entraînée dans le parti communiste. Remo, le fils, haïssait l'Église. En 1954, la fille Rolanda, qui était chef de cellule communiste, fit la connaissance de Buchman. Toute sa vie en fut transformée. Elle décida de lutter pour le Réarmement moral de l'Italie. Son frère Remo se tourna violemment contre elle, l'accusant de trahir la classe ouvrière. Mais il ne pouvait pas nier que quelque chose s'était passé dans la vie de sa sœur : elle s'était libérée de son amertume et avait acquis l'art de créer l'unité là où régnait la division.

Deux ans plus tard, Rolanda réussit à persuader Remo de venir voir une pièce intitulée *l'Île qui disparaît* présentée à Sesto San Giovanni. Sesto, appelé la « petite Stalingrad » de l'Italie constitue la forteresse du communisme dans le nord du pays. Selon les estimations de la police, l'auditoire était ce soir-là à quatre-vingts pour cent communiste. En une semaine, vingt-trois mille personnes virent la pièce. Il fallut barricader les portes pour contenir la foule. Quelque chose toucha le cœur de Remo. Il déclara à sa sœur Rolanda : « Tu as raison, j'ai eu tort. J'ai essayé de construire un monde débarrassé de la haine avec un cœur plein de haine. Il faut que je change. Je vois qu'il est réactionnaire de vouloir un monde différent en refusant moi-même de devenir différent. »

Rolanda lui demanda par où il pensait devoir commencer ; Remo répondit : « Moi, qui ai tant parlé de paix, je dois faire la paix dans la famille. » Il s'excusa auprès de son frère et de sa belle-sœur et ce geste rétablit l'unité dans ce ménage qui était sur le point de se rompre.

Remo Biotello tomba malade. On l'emmena à l'hôpital des employés des Tramways, car il était secrétaire-trésorier du Syndicat des traminots de Milan. L'un des plus militants d'Europe, ce syndicat rassemblait 12 000 travailleurs et Remo Biotello était l'un de ses meneurs. A l'hôpital on décela une tumeur aux poumons que l'on déclara inopérable. Remo souffrait sans cesse, mais il lutta avec courage et constance pour apporter un changement chez les docteurs comme chez les malades. Puis l'hôpital ne pouvant plus rien faire pour lui, on le renvoya chez lui. Il s'affaiblit au point de ne plus pouvoir écrire. Mais, ayant retrouvé la foi, il avait appris le secret d'écouter Dieu, et il dictait à sa sœur Rolanda les pensées qui lui venaient.

Un jour, il dit à Marisa sa femme : « Je dois retourner à l'Église. Je veux que l'Église bénisse notre mariage. Il faut nous marier devant un prêtre. » Remo demanda à la mère adoptive de Marisa, que l'on appelait la *zia* (la tante), d'aller à l'église chercher le prêtre. La *zia* était communiste depuis quinze ans ; Rolanda et elle avaient participé à une campagne communiste qui avait rassemblé plus d'un million de signatures. D'abord elle refusa d'aller chercher le prêtre. Mais l'insistance et la faiblesse de Remo eurent raison de sa répugnance. Le prêtre fut stupéfait de la trouver dans l'église. « Est-ce que le diable vient chercher de l'eau bénite ? » dit-il. La *zia* furieuse quitta l'église sans mot dire. Remo, apprenant ce qui s'était passé, l'envoya à nouveau. Finalement le prêtre vint chez Remo. Le

mariage de Remo et Marisa fut béni au chevet du lit, car il était trop faible pour se déplacer.

Remo apprit alors que Buchman, rentrant d'Asie, devait passer par Milan en route vers Caux. Une pensée lui vint avec clarté. « Lève-toi : Va voir Frank Buchman. Parle-lui de ta conviction, de ton désir de lutter pour changer le monde. » Sa famille pensa que ce serait une folie, mais il insista : « Dieu m'a dit de le faire, je le ferai. »

Buchman ne s'arrêtait que onze minutes à la gare de Milan. Comme il mettait le pied sur le quai, il demanda à Rolanda qui se trouvait là pour le saluer : « Comment va Remo ? J'ai appris qu'il était malade. » Rolanda répondit : « Il est ici pour vous accueillir. »

Il jaillit immédiatement entre ces deux hommes cette mutuelle compréhension qui naît d'un même engagement, d'un même désir de ramener le monde entier à Dieu. Ce fut leur première et dernière rencontre. Remo dit à Buchman : « Je vais vivre pour le Réarmement moral et pour l'avenir de mes enfants. » Alors que le train partait, il dit à ses amis : « Rentrons, mon cœur est en paix. Je suis en paix avec Dieu. J'ai répondu à Son appel et Il m'a montré mon devoir dans le monde. »

Il ne lui restait plus que deux semaines à vivre. Pendant ces journées beaucoup de gens vinrent le voir. Beaucoup changèrent. C'est ce qui arriva à Raffaele d'Angelo, un des camarades du parti qui avait lutté avec Remo dans les rangs des partisans pendant la dernière guerre. D'Angelo avait été garde du corps de Togliatti, le grand dirigeant du parti communiste italien, quand celui-ci venait à Milan. La *zia* changea elle aussi. Quand Remo mourut, elle était à son chevet. Remo était trop faible pour parler, il ne pouvait que la regarder. Elle devait dire plus tard : « Je savais que par

ce regard, il me disait de changer. Je pris ma décision alors que j'étais là, à ses côtés.» Depuis, la zia est retournée à sa foi catholique. A l'enterrement de Remo, des centaines de camarades communistes, qui avaient abandonné toute foi depuis longtemps, marchèrent en procession, la bannière du syndicat en tête, pour entrer dans l'église et participer à la cérémonie.

Raffaele D'Angelo et sa femme ont à leur tour changé d'autres hommes, notamment d'anciens communistes. « Remo Biotello m'a donné un nouvel espoir, affirme D'Angelo. C'est par sa foi qu'il m'a amené dans cette bataille et je sais que lui-même l'aurait poursuivie au coude à coude avec nous s'il avait vécu. C'est une bataille qui ne laisse ni vainqueurs ni vaincus, ni haine ni amertume, mais dont on tire la profonde satisfaction de travailler ensemble à construire un monde nouveau.»

Buchman croyait que le monde communiste et le monde non-communiste avaient échoué sur le même point : ni l'un ni l'autre n'avaient réussi à faire naître l'homme nouveau, libéré de l'égoïsme, qui soit à même de conduire l'humanité au travers des immenses dangers et des immenses possibilités de l'ère atomique.

Hans Bjerkholt partage cette façon de voir. Il a été l'un de ceux qui fondèrent le parti communiste norvégien en 1923 et a fait partie pendant trente ans du comité directeur du parti. « J'ai siégé maintes fois au Kremlin, dit-il, et j'ai remarqué qu'il reste toujours un problème non résolu : comment créer le nouveau type d'homme ? Nous pensions que cet homme nouveau naîtrait d'une transformation des conditions économiques. Si le changement économique, le changement social, le changement politique sont nécessaires, aucun d'entre eux ne peut par lui-même libérer l'homme de l'égoïsme, de la haine et de l'envie. »

Bjerkholt fit la connaissance de Buchman. Il ne tarda pas à être convaincu qu'il avait affaire à un révolutionnaire plus engagé que lui-même. Quelques jours plus tard il disait : « Y a-t-il moyen de s'en sortir ? Oui. J'ai vu que des individus peuvent changer. Nous pouvons trouver une idéologie qui unisse toutes les classes et toutes les races. Lénine disait qu'il n'y avait pas d'idéologie au-dessus des classes. Mais il se trompait. Si je peux changer, n'importe qui, communiste ou non-communiste, peut changer. Nous avons devant nous une lourde tâche, mais aucune difficulté ne m'empêchera désormais d'accomplir ce que je sais être juste. »

En 1961, Bjerkholt passa plusieurs mois en Amérique latine. Aux millions d'ouvriers et de paysans du Pérou et du nord-est du Brésil, il apporta ce nouveau mode de pensée et de vie qu'il avait découvert grâce à Frank Buchman.

Beaucoup d'hommes comme Bjerkholt ont répondu à cette amitié que Buchman donnait si généreusement à chacun quelle que fût son origine. Buchman traitait chaque personne comme une âme royale et en même temps il voyait en chacun la grandeur qu'il pouvait atteindre par le changement.

Hans Böckler, qui fut après la guerre président de la Confédération des Syndicats d'Allemagne occidentale, apprit que les amis de Buchman devaient parler à une assemblée de cent cinquante industriels allemands. Il s'y rendit bien que non invité. Il devait déclarer après : « Quand je les ai tous vus là, cela m'a rendu malade et j'ai dû sortir pour boire une bonne bière. Tout le patronat était là. » Mais quand il revint après sa bière, il entendit les amis de Buchman donner à ces employeurs exactement le même message qu'il leur avait entendu donner aux ouvriers dans les mines, les usines et les campagnes. Böckler vint ensuite voir Buchman

et lui dit : « J'ai été convaincu par la dimension du défi que vous avez lancé à ces patrons. »

Buchman n'écartait pas davantage un homme de sang royal qu'il ne flattait un ouvrier. Pour lui, tous étaient des hommes. Quand il tomba soudainement malade et fut sur le point de mourir, le prince Richard de Hesse fit plusieurs heures de voiture pour être à son chevet. Frank Buchman s'était lié d'amitié avec sa famille cinquante et un ans plus tôt et lui était resté fidèle dans les jours gris comme dans les jours heureux, dans les mauvais moments comme dans les bons. Dans les premières années les séjours qu'il faisait auprès de la famille de Hesse au château de Kronberg avaient été baptisés « la saison Buchman ».

Le prince Richard s'assit près du lit de son vieil ami. On lut les psaumes favoris, le psaume 23, le psaume 121, et d'autres. Puis le prince Richard dit : « C'est Richard, Frank. C'est moi, je suis ici. » Buchman ne pouvait plus parler, mais il comprit. Alors le prince Richard dit : « Je suis ici et je vais y rester. » Buchman comprit également l'engagement que ces mots contenaient.

C'était là une part du secret de Buchman : parmi les gens qu'il avait touchés, très nombreux furent ceux qui restèrent solides dans la foi qu'ils avaient apprise à ses côtés.

CHAPITRE VII

L'AMÉRIQUE A BESOIN D'UNE IDÉOLOGIE

Il y a aujourd'hui aux États-Unis de nombreux officiers qui sont rompus à l'art de donner une idéologie à leur pays. L'un d'eux, ayant rang d'amiral, était venu à plusieurs reprises voir Frank Buchman et recevoir la formation du Réarmement moral. Une fois, à son retour à Washington après l'une de ces visites, on lui demanda de parler devant un auditoire qui réunissait les responsables de la puissance militaire de l'Amérique.

A la mention du mot *idéologie*, quelqu'un l'interrompit et lui demanda : « Amiral, qu'est-ce qu'une idéologie ? »

L'amiral répondit : « Quand je suis allé à Mackinac, j'avais emporté une bouteille de whisky. J'étais aussi muni de plusieurs romans. Mais je fus si captivé que, de tout le week-end, je n'ai jamais eu le temps d'ouvrir ni les livres ni la bouteille. » Puis il ajouta : « Messieurs, l'idéologie commence lorsque vous renoncez à faire certaines choses que vous avez l'habitude de faire et que vous vous mettez à faire ce que vous auriez toujours dû faire, et cela vingt-quatre heures par jour, sept jours par semaine, pour le reste de votre vie. »

Il y a deux ans, un général américain disait à Frank Buchman : « Notre pays ressemble à un chevalier mort

dans son armure. Nous avons les armes, mais nous avons besoin de l'esprit de lutte et de la volonté de gagner.»

Buchman aimait son pays natal comme il était, mais il a lutté sans répit et sans peur pour qu'il devienne ce qu'il est appelé à être. Il était convaincu que nantie d'une idéologie l'Amérique peut apporter au monde entier la vraie liberté.

Buchman transmet le secret de cette idéologie à de nombreux Américains qui par la suite ont influencé la destinée de leur pays. John Riffe, qui fut vice-président de la grande organisation syndicale américaine C.I.O., était de ce nombre. A un sénateur venu le voir, Riffe disait : « Sénateur, dites à l'Amérique que quand Frank Buchman a changé John Riffe, il a fait économiser cinq cents millions de dollars à l'industrie américaine. » Riffe évaluait à cette somme ce que les ouvriers auraient perdu en salaires et le pays en production si lui-même avait continué à organiser des grèves pour renforcer son prestige et son pouvoir plutôt que dans l'intérêt réel des ouvriers.

John Riffe avait une fille, Joanna. Elle raconte elle-même comment Frank Buchman l'amena à changer ; elle avait alors moins de vingt ans.

« Nous étions quatre gosses à la maison. Mon père avait la responsabilité de cinq millions et demi d'ouvriers, mais il trouvait bien plus dur de tenir en mains ses quatre enfants que tout son syndicat. Il buvait deux litres de whisky par jour. Il disait souvent que ma mère et lui « juraient comme des charretiers, se battaient comme des chats et buvaient comme des trous ». Ils étaient en train de divorcer. Ma mère était mannequin et chaque matin elle passait une heure entière à se peindre la figure. Mais quand elle changea, elle commença à se lever plus tôt pour préparer le petit déjeuner.

« Papa reconnaissait qu'il était buveur, coureur et joueur. Il se rendit compte que ce n'était pas en arrivant aux réunions avec le cerveau engourdi qu'il trouverait ce qui était juste pour les ouvriers et pour les patrons. Il savait que, dans l'esprit de Frank Buchman, les ouvriers dirigés par Dieu pourraient diriger le monde et que telle était leur vraie destinée. Maman et papa ont accepté le défi proposé par Frank Buchman, c'est-à-dire de vivre avec un but plus grand qu'eux-mêmes. Ils mirent fin aux démarches en vue du divorce.

« Il y a quatre ans, je suis allée à une assemblée du Réarmement moral dans l'île de Mackinac. J'étais contre Dieu parce que j'étais contre les principes moraux absolus. Il fallait que la vie m'entraîne de plus en plus vite pour qu'elle reste passionnante. On m'avait donné une voiture, mais deux semaines plus tard, il n'en restait plus qu'un tas de ferraille : excès de vitesse ! Je me rendais compte que le Réarmement moral voudrait dire un changement fondamental. Je décidai donc de quitter Mackinac et de rentrer à Washington.

« Frank Buchman demanda à me voir. A peine arrivée, avant même que j'aie eu le temps de m'asseoir, il commença à parler. Pendant vingt minutes il m'attrapa dans les règles, alignant toute une série de faits sur mon compte.

« Puis il dit : « Ce que je dis est-il vrai ? » J'étais percée à jour mais j'étais têtue et répondis : « Non ! » Alors, littéralement secoué par l'intensité de ce qu'il ressentait, il me dit : « Les détails sont peut-être inexacts, mais la jeune fille que j'ai devant moi est la bonne. J'ai le bon diagnostic et le bon remède. Le diagnostic est que vous avez la folie du sexe et le remède est Jésus-Christ. Jésus nous convient très exactement à nous pécheurs ; Il nous sauve ; Il nous satisfait. » Puis il répéta : « Jésus nous convient très exactement à nous,

pêcheurs ; Il nous sauve ; Il nous satisfait. » Je savais que c'était une réalité dans sa vie : il était un homme en paix, une paix qui me faisait envie.

« Il me regarda et dit : « Voudriez-vous avoir un moment de recueillement ? » Je répondis : non. Il y eut un long silence. Puis il dit : « Eh bien ! pendant ce moment de recueillement, j'ai eu la direction que vous resteriez, que vous changeriez et que vous seriez magnifiquement utilisée. »

« Alors il dit : « Voudriez-vous prier ? — Non, répondis-je, je ne veux pas prier. » Il commença : « Notre Père qui êtes aux cieux... » et alla jusqu'à la fin de la prière. Quand il arriva au bout, je savais que ma vie ne serait plus jamais la même. Il m'avait assez aimée pour me dire la vérité en face, comme personne ne l'avait jamais fait. Ce fut le tournant de ma vie. C'est perdre son temps que de dire à un rebelle de bien se conduire ; il faut une passion pour guérir une passion. Frank Buchman incarnait une qualité de vie qui apportait la guérison.

« A la maison, nous avons commencé à être honnêtes les uns avec les autres sur tout ce que nous avions fait de mal. Cela apporta du neuf dans la famille. Nous n'avons plus eu peur de papa. Nous avons compris que l'Amérique avait besoin de la même chose que nous : être honnête et vivre droit. »

Quand Riffe fit la connaissance de Buchman, il était secrétaire pour la côte occidentale du syndicat des ouvriers de l'Acier. Deux de ses collaborateurs, Jack Flannery et Bob Shippey, lui-même et leurs femmes, étaient venus de San Francisco pour passer un week-end avec Buchman à Brookdale Lodge dans les montagnes de Santa Cruz. Ils soupèrent ensemble dans la salle à manger de l'hôtellerie, le long du ruisseau qui la traverse.

Après le souper, les amis de Buchman, parmi lesquels se trouvaient aussi des industriels, cherchèrent ensemble ce qu'ils pouvaient faire pour unir la nation. Quelqu'un parla de se mettre à l'écoute de Dieu et de noter les directions que l'on reçoit ainsi dans le silence.

Cependant ni Buchman ni Flannery n'étaient là. Flannery avait mis le cap sur le bar de l'autre côté de la rue ; c'était chez lui une vieille habitude. Mais cette fois c'était différent : Buchman était à côté de lui, un pied sur la barre, buvant une limonade au gingembre. La sollicitude de Buchman pour Flannery conquit John Riffe. Cela marqua un tournant dans sa vie, devait-il dire plus tard.

Le lendemain, une heure avant le petit déjeuner, Buchman frappait à la porte des Riffe apportant un plateau : « J'ai pensé que vous aimeriez peut-être avoir une tasse de café pendant votre moment de silence », dit Buchman. « C'était exactement comme si toute notre vie nous avions fait un moment de silence le matin ! » disait Riffe quand il racontait cette histoire.

Au petit déjeuner, Jack Flannery demanda à Buchman : « Pensez-vous que Dieu sait qui je suis ? » Buchman répondit : « Jack, Dieu a votre nom écrit là-haut dans son livre. Il me l'a dit lui-même. » Flannery n'oublia jamais cela.

Quelques semaines plus tard, ils se retrouvèrent à nouveau au lac Tahoe. Buchman confia John Riffe à un jeune garçon appartenant à l'une des grandes familles du monde des affaires de la côte occidentale. Ce garçon, Bill, avait mené joyeuse vie. John et lui ne discutèrent ni salaire ni rendement mais allèrent ensemble à la pêche. Ils se levèrent à cinq heures et Bill prépara pour Riffe des œufs au bacon. Et là, dans ces heures matinales, sur les eaux du lac Tahoe, Riffe eut l'occasion de réfléchir. Bill lui raconta comment il avait

changé. Riffe accrocha un ou deux petits poissons. Mais Bill commença à accrocher Riffe.

Ce soir-là au dîner John remarqua deux jeunes filles qui faisaient le service. « Qui sont-elles ? demanda John. — Ce sont les sœurs de Bill », dit Buchman. John fut stupéfait. « Ces filles faisant le service pour moi ! s'écria-t-il. Et nous qui nous apprêtons à mettre en grève l'affaire de leur père ! »

Le week-end suivant il revint avec d'autres de ses collaborateurs et apporta tout un chargement de fruits et de légumes qui était sa contribution.

Le troisième week-end, il ramenait la nouvelle qu'à Alameda à la Bethlehem Steel, un conflit des plus aigus s'était trouvé résolu. C'était, disait-il, la meilleure convention qui eût jamais été signée dans l'industrie de l'acier sur la côte occidentale. La stratégie qui avait permis d'aboutir à cet accord lui était venue dans un moment de recueillement matinal. « Dieu m'a appris à chercher ce qui était juste au lieu de chercher qui avait raison », déclara Riffe.

Dans un télégramme qu'il adressait en 1953 à un journaliste d'Allentown, la ville de Pennsylvanie où habitait la famille de Frank Buchman, John Riffe disait : « Pendant des années Frank Buchman a été à la pointe du combat, luttant pour des critères moraux et pour la justice sociale dans la vie des peuples. Je connais Frank Buchman depuis 1940 et son influence a plus que n'importe quoi d'autre stimulé en moi une saine pensée syndicale. » Ce télégramme était adressé au président de l'Association syndicale (C.I.O.) des journalistes de la Lehigh Valley à Allentown.

Riffe et les siens prenaient chaque matin le temps nécessaire pour se mettre ensemble à l'écoute de la direction de Dieu. Ils écrivaient leurs pensées comme Frank Buchman le leur avait appris lors de leur pre-

mière rencontre. Cette pratique devint la pierre angulaire de leur vie familiale et de l'autorité de John au sein des syndicats.

Les pensées que John Riffe notait un matin peu avant sa mort résument assez bien ce que fut son expérience : « L'homme a conduit ce vieux monde dans un pétrin tel que notre cerveau humain est incapable de résoudre nos problèmes. J'en sais quelque chose. Nous devons tous écouter une Autorité plus élevée que celle de l'homme, pour apprendre à nous changer d'abord, à changer les autres ensuite et nous trouverons ainsi ce qui va nous sortir de ce pétrin. Je crois du fond du cœur que seule la Voix de Dieu peut nous conduire sur le bon chemin. »

Parmi les amis de Buchman, aux côtés des dirigeants syndicaux se trouvaient de grands pionniers de l'industrie américaine. Firestone, Edison et Ford avaient tous bien connu Buchman et son influence se fit profondément sentir sur eux.

Henry Ford n'a jamais donné ni laissé un centime à Buchman. Mais il offrait, à lui et à ses amis, une généreuse hospitalité. « Nous avons ce genre d'amitié où il ne peut être question d'attendre ni de donner de l'argent », disait Buchman de ses rapports avec les Ford.

Pendant la guerre, alors que se déroulait une bataille idéologique vitale pour la production, Ford venait participer à l'action du Réarmement moral. Il était là le soir aux manifestations et aux pièces de théâtre organisées pour les ouvriers et les industriels, aidant les gens à trouver leur place. Souvent il invitait ses amis industriels à son théâtre de Greenfield Village pour faire la connaissance de Buchman. Il disait : « Mettez ce Buchman dans une forêt, il changera les arbres. »

Il fut lui-même contaminé par cet esprit : « Depuis que vous êtes venu ici l'année dernière, dit-il un jour à Buchman, dix-neuf de mes directeurs ont été sauvés du divorce. C'est le résultat de ce que j'ai appris de vous. J'ai été chez eux et je sais ce qu'il en est. » En 1942, les Ford suggérèrent à Buchman d'ouvrir un centre de formation sur l'île de Mackinac d'où cette nouvelle façon de penser se répandrait à travers l'Amérique.

Ceux qui ont connu Henry Ford se rappellent à quel point il avait horreur du téléphone. Cependant, un dimanche après-midi, il appela Buchman et lui offrit deux loges pour un concert. Buchman accepta et passa pour prendre les billets chez le concierge de la propriété de Dearborn. Celui-ci ne les avait pas et téléphona pour s'informer. On lui répondit de prier le Dr Buchman de bien vouloir monter jusqu'à la maison.

Quand il entra, Henry Ford le conduisit dans un petit salon tranquille et alluma du feu. Son docteur lui avait recommandé une opération et il voulait savoir ce que Frank Buchman en pensait. Ils parlèrent une heure et demie ; il apparut que c'était là la chose à faire. Puis ils passèrent dans une pièce voisine et Henry Ford alluma un autre feu. Il expliqua à Frank Buchman qu'il n'avait pas encore fait de testament et voulait en rédiger un. Il passa en revue toutes les choses qu'il avait en tête, arrêta les dispositions qu'il voulait prendre et fit son testament.

Ce même soir, Henry Ford dit à Buchman qu'il n'avait personne pour s'occuper de Mme Ford pendant qu'il serait à l'hôpital. Buchman accepta de prendre soin d'elle. Il quitta tard ce soir-là la maison de son ami.

Le lendemain, Henry Ford consacra la matinée à ses affaires et entra à l'hôpital l'après-midi. De son côté, Frank Buchman rendit visite à Mme Ford et l'emmena à Greenfield Village : ils s'y firent prendre

en photo sur le vieil appareil à plaques d'étain.

Plus tard, quand Frank Buchman à son tour tomba malade à Saratoga, Henry Ford téléphonait souvent pour prendre des nouvelles de son ami et s'assurer qu'il était parfaitement soigné.

Quand Ford mourut, Buchman se trouvait en Europe. Il demanda à deux de ses amis d'aller déposer un message à l'intention de Mme Ford. Les deux visiteurs se présentèrent, le soir qui suivit le décès, au portail de *Fairlane*, la demeure des Ford. Ils allaient laisser le message quand le gardien téléphona à la maison et bien qu'elle ne reçût personne, Mme Ford leur demanda de monter immédiatement. « Comment va Frank Buchman ? » leur demanda-t-elle d'abord. Elle voulait savoir tout ce qu'il faisait et avoir les dernières nouvelles des progrès du Réarmement moral dans le monde.

Henry Ford voyait dans le Réarmement moral une force capable de traduire les convictions morales d'individus en actes politiques. Dans une déclaration à la presse il affirma : « Le Réarmement moral me donne espoir pour l'avenir de notre pays et du monde, à cause des résultats qu'il obtient. »

Buchman avait un autre vrai ami en Joseph Scott de Los Angeles. Celui-ci, célèbre avocat, avait été désigné comme « le laïque catholique le plus éminent d'Amérique » pour l'année 1936. Il fut décoré par trois papes. Entre 1926 et 1938 il prit la parole à cinq Congrès eucharistiques internationaux. Il fut le fondateur en Californie des « Chevaliers de Colomb ». C'est lui qui fut choisi pour proposer la candidature de Herbert Hoover à la présidence des États-Unis. Des millions d'hommes l'appelaient familièrement « Monsieur Los Angeles ».

Joe Scott avait une foi simple et profonde. Encore

jeune homme, il quitta son Irlande natale et s'embarqua pour le nouveau monde. « Je me vois encore, racontait-il souvent, m'agenouillant sur le pont du bateau comme nous passions devant la statue de la Liberté et remerciant Dieu d'être arrivé dans ce pays. Ma petite mère m'avait laissé partir : elle restera à jamais dans ma mémoire. Je la retrouverai au ciel, aussi sûr que de vous voir là devant moi. »

L'un des fils de Scott était prêtre. Il mourut subitement. Buchman l'apprit par le journal et se rendit immédiatement chez Joe Scott. Celui-ci ouvrit la porte. Buchman prit simplement la main du vieil Irlandais et dit : « Joe, Dieu sait ce qu'Il fait. » Ce fut tout. Des larmes coulèrent sur le visage de Scott. Ainsi fut scellée une camaraderie qui dura jusqu'à la mort de Scott en 1958 ; il avait quatre-vingt-dix ans.

Pendant les trois dernières années de sa vie, Joe Scott couvrit plus de cinquante mille kilomètres à travers l'Asie, l'Amérique et l'Europe pour faire progresser l'action du Réarmement moral. Joe disait à un auditoire international en Europe : « Le monde est plein d'hommes amers qui sont en train de créer un monde sans Dieu. Dans le conflit idéologique actuel, Frank Buchman attaque les problèmes bille en tête. Nous sommes à un carrefour, il n'y a qu'une seule solution et Frank Buchman la détient. »

Joe Scott se trouvait un matin de bonne heure en 1956 à la gare de Pasadena pour accueillir Buchman en Californie. « Frank, dit-il avant même que Buchman ait eu le temps de descendre du train, je suis heureux que vous soyez venu. Nous avons besoin de vous. Vous arrivez au pays de Sodome et Gomorrhe. »

Joe Scott partageait la pensée de ce cardinal français auquel Frank Buchman l'avait un jour présenté au cours d'un thé et qui avait dit : « Le Réarmement

moral est un coup de fouet pour les chrétiens qui ont oublié leur mission et il offre une autre voie aux marxistes sincères.»

Scott disait souvent à ses amis : « Frank Buchman est une figure indiscutable. Il est comme saint François d'Assise. »

En 1955, Joe Scott vint de Los Angeles à Washington pour une assemblée du Réarmement moral qui réunit des personnalités de la capitale et de tous les continents. Joe y prit la parole.

« Les perspectives sont plus sombres dans le monde qu'elles n'ont jamais été durant mes longues années. Nous savons comment construire une bombe atomique mais jamais je n'ai vu autant de scepticisme, autant de cynisme, autant de haine et autant de désarroi, et en même temps si peu de préparation pour l'avenir. La seule solution satisfaisante face à la haine répandue dans le monde est la philosophie de Frank Buchman, celle du Réarmement moral. »

La même année, sur l'initiative de Buchman, Joe Scott conduisit aux Philippines une force de deux cents personnes appartenant à vingt-huit pays. Joe présenta au président Magsaysay des personnalités du gouvernement japonais ; ce fut l'amorce d'une réconciliation historique. Un journal de Manille écrivit : « Joseph Scott, un homme de quatre-vingt-sept ans, fort de la foi de ses pères — le catholicisme — a montré dans un message saisissant comment le Réarmement moral agit sur des hommes de toutes religions, et comment le Réarmement moral a approfondi et fortifié en lui-même sa foi catholique. »

Quand Frank Buchman mourut, un autre fils de Joe Scott, Mgr George Scott, responsable de milliers d'ouvriers des ports à Los Angeles et ailleurs, télégraphia : « Je partage votre très grande peine de la mort de Frank Buchman. Que Dieu accorde la paix éternelle

à sa noble âme. De vieux amis comme mon très cher père Joe Scott l'accueilleront à bras ouverts. »

L'esprit et le cœur de Frank Buchman étaient perpétuellement au travail pour trouver de nouvelles manières de formuler des vérités séculaires afin qu'elles atteignent ses contemporains par millions. Le théâtre, le cinéma et la télévision le frappèrent par les possibilités illimitées qu'ils offraient pour changer le cours de l'histoire. De grands artistes furent conquis par sa foi. Ainsi, la célèbre cantatrice noire Muriel Smith, créatrice du rôle de Carmen Jones à Broadway, premier rôle dans *Carmen* à l'Opéra royal de Covent Garden, à Londres, résilia ses contrats pour consacrer son talent et son temps à réaliser des films comme *le Couronnement de ma vie*.

Muriel Smith raconte son expérience en des termes qui sont devenus une charte pour ses semblables :

« Aux prises avec la question raciale en Amérique dès mon enfance, dit-elle, je me suis efforcée par ma vie et ma carrière de résoudre ce problème. Mais ces efforts sont restés impuissants et ont même frôlé le désastre. C'est alors que j'ai connu le Réarmement moral et découvert que la guérison de cette grande blessure dont souffre notre pays pouvait commencer dans mon cœur et dans ma vie. Il me fallut examiner honnêtement mon passé, mettre au clair mes vraies raisons d'agir et puis me lancer, sans aucune recherche personnelle de profit et d'ambition, avec cet amour pour le monde qui nous vient lorsque nous abandonnons notre volonté propre afin d'être entièrement consacrés à Dieu.

« Que faire, me suis-je demandé, pour apporter la réponse aux Noirs Américains? au peuple américain? Comment puis-je aider à donner un sens positif à ce

qui est devenu l'un des aspects les moins reluisants de la démocratie? La leçon de l'esclavage peut-elle servir l'humanité? Du fond de cette souffrance, nous avons donné à notre pays et au monde la musique de nos *spirituals*. Y a-t-il autre chose que nous puissions donner?

« Le passé de mon peuple, la lente libération des liens de l'esclavage sont, dans les annales de l'histoire, un des grands miracles de notre époque. Nous connaissons le sens véritable de la victoire remportée au prix de la persécution.

« En cette heure si grave pour le monde libre, je vous supplie d'accepter cette idéologie du Réarmement moral et de vous en servir pour guérir notre pays de sa maladie. La désunion ne fera que reproduire les mêmes conditions d'esclavage, mais cette fois il s'agirait d'un esclavage généralisé. Avant d'être libres de parler au monde, il faut que les Américains soient libres de parler à leur prochain.

« Pourquoi, à cause des blessures toujours sensibles du passé, permettre qu'on se serve de nous pour plonger l'humanité dans le même malheur alors qu'il existe une réponse? Ce n'est pas une question de couleur, mais de caractère. L'alternative est : communisme ou Réarmement moral.

« Mon peuple a combattu pour sa pleine participation aux affaires du pays. Il est temps de passer à l'offensive avec l'idéologie du Réarmement moral qui seule peut atteindre ce but. Nous avons été préparés par l'histoire pour jouer ce rôle suprême dans la mission de notre pays : donner la liberté au monde entier. »

Muriel Smith raconte que Buchman ayant remarqué son regard en quête de l'attention des hommes lui dit un jour : « Muriel, attention à ces yeux. » Ces cinq mots, prononcés sans agressivité, mais avec force, à

une cantatrice au comble du succès ne restèrent pas sans effet.

De nombreux artistes décidèrent ainsi de se joindre à Frank Buchman et d'utiliser tous leurs talents dans la lutte pour refaire les hommes et les nations. Ann Buckles, originaire du Tennessee, avait joué dans *Pajama Game* et *Mrs. McThing* à Broadway. Cinq jours avant un important engagement à la télévision, elle vint passer un week-end au centre de Mackinac, sans trop savoir ce qu'elle y trouverait.

Elle arriva si maquillée et si arrangée, dit-elle, qu'un coup de vent aurait emporté une partie de sa figure et de son édifice capillaire. Voici en ses propres termes comment Buchman l'aida à devenir entièrement différente :

« J'étais sur le point de me séparer de mon mari, mais je n'en avais rien dit à personne. Frank Buchman, quand je le rencontrai, me regarda longuement, tranquillement, et dit : « Divorcer ! C'est passé de mode. » J'en étais tout interdite. Ce fut la clef de toute ma vie.

« Je prétendais être très à la page et je me découvrais solitaire et pleine de peurs.

« Dès le début, Frank Buchman eut une vision extraordinaire pour ma vie ; il avait la foi que je pouvais être utilisée par Dieu pour sauver mon pays, alors que la plupart des gens ne voyaient en moi qu'une actrice trop blonde, à la poursuite d'elle-même. Il s'attendait à ce que l'on prenne la responsabilité du monde et ça vous donnait envie de le faire.

« La première fois que je pris le thé avec Frank, il me consacra quarante-cinq minutes et je parlai tout le temps. J'étais si pleine de moi ! J'essayai de mener le jeu avec lui comme je le faisais avec tout le monde. Après mes quarante-cinq minutes de bouffonnerie et

de mauvais théâtre, Frank dit : « Si j'ai quelque direction à votre sujet, je vous le ferai savoir. Si je n'en ai pas, je ne me ferai pas de souci. » Et il partit. A ce moment-là, je compris que, pour la première fois, j'avais rencontré un homme qui ne se laissait mener par personne d'autre que par Dieu. J'avais été remise en place exactement comme j'en avais besoin.

« Frank était très généreux. C'est quand je méritais le moins qu'il donnait le plus. Une fois, j'avais explosé, déballant tout ce que je sentais, non pas pour aider quelqu'un à changer, mais pour me mettre en avant et défendre mes droits. Après coup, je m'en sentais terriblement honteuse. Quand je rentrai dans ma chambre, j'y trouvai un magnifique bouquet de fleurs, avec une carte de Frank disant : « En hommage à votre superbe lutte pour l'unité. — FRANK. » Il avait un grand sens de l'humour et du pardon.

« Frank discernait le pire en vous, mais il attendait le meilleur et luttait pour que vous le réalisiez. Souvent, il m'a dit des vérités sur moi-même et sur les gens proches de moi. Il me parla carrément des faux liens d'amitié que j'avais établis avec quelqu'un. Je compris la vérité de ce qu'il disait et je l'acceptai : « Oui, Frank, dis-je, ce que vous dites de cette personne est vrai et je suis exactement pareille puisque c'est le genre de personne avec qui je me lie. » Puis il ajouta avec beaucoup de force : « Mais c'est fini une fois pour toutes ! » Alors je compris la réalité du changement : je pouvais changer si je choisisais d'accepter le pardon, de rompre avec les mauvaises choses et de me mettre aux bonnes.

« A un moment où je me sentais complètement découragée, j'écrivis à Frank Buchman pour lui dire mon échec. Il me répondit : « Dieu va vous utiliser bien au delà de vos rêves les plus insensés. Ce n'est pas ce que vous faites pour Lui qui compte, mais ce que vous

Le laissez faire en vous et au travers de vous. Si nous cessons de limiter Dieu par nos réticences, par l'idée que nous nous faisons de nos possibilités, alors Il nous rendra aussi différents de nous-mêmes que Paul de Saul.»

« Frank Buchman fut très direct avec moi sur les questions d'argent. L'argent avait beaucoup trop d'importance pour moi. Une fois, il nous lut une lettre rapportant les véritables miracles qui se passaient tout autour du monde, montrant Dieu à l'œuvre. « Cette lettre est remplie d'or, ajouta-t-il. Ann, avez-vous vos poches remplies de cet or-là ? » Vivre par la foi et la prière, tel était le défi qu'il me proposait, à moi comme à tous ceux qui travaillaient avec lui.

« J'eus la direction de donner l'argent que je possédais pour l'avance de son action. Il m'écrivit : « Ce don de vous-même vous ouvre un tout nouvel avenir et Dieu aura l'occasion de vous utiliser chaque heure de chaque jour. C'est aujourd'hui la seule chose qui permette de répondre aux besoins des nations. »

« Il voyait ce que le théâtre pourrait faire pour le monde. Un soir que nous allions donner une représentation, il nous dit : « Une soirée de vrai théâtre. Rien pour vous-mêmes ; vous donnerez tout. Ce soir, ce sera la fin de tout amateurisme. Des pièces de ce genre ouvrent les cœurs et font se lever des hommes droits. Le théâtre a sa place et une place d'importance. Nous allons ensemble créer la musique, les films et le théâtre qui remettront le monde sur le bon chemin. Soyez des créateurs de liberté et vous serez libres d'être des créateurs. »

Buchman s'est lié avec des gens de Hollywood et il a travaillé pendant des années avec eux, parce qu'il voyait ce qu'ils pouvaient être et ce qu'ils pouvaient faire pour le monde. En 1939, il prenait la

parole devant trente mille personnes entassées dans le Hollywood Bowl, alors que quinze mille autres avaient dû renoncer à entrer. A ces personnalités de Los Angeles, ces dirigeants de l'industrie cinématographique, il déclara : « Ce soir, nous participons à l'avant-première d'un monde neuf. Hollywood peut faire retentir la voix du Réarmement moral auprès des peuples. »

Hollywood comprit. Le grand Louis B. Mayer déclara ce jour-là au Hollywood Bowl : « Les films sont appelés à être des ambassadeurs sur pellicule. » Vingt et un ans plus tard, Jeannette Mac Donald parlait de ce meeting et d'un déjeuner que Louis B. Mayer avait donné en l'honneur de Frank Buchman et auquel avaient assisté deux cent cinquante personnalités de Hollywood. Elle rappela ce que Buchman avait dit à ce déjeuner. Elle rappela aussi comment Mayer s'était levé et s'était adressé à elle, lui demandant pardon à propos d'une vieille querelle qui les avait séparés.

Frank Buchman ne se bornait pas à faire connaissance ; il se faisait des amis.

Joel McCrea et sa femme, Frances Dee, Jeannette Mac Donald et son mari Gene Raymond sont parmi les nombreuses vedettes de cinéma qui ont été les amis de Buchman au long des années.

Jesse Lasky en était un autre. Après la « première » de *Liberté*, le film du Réarmement moral tourné au Nigeria, Lasky resta une heure dans le foyer du cinéma à causer avec Buchman en présence du fils de Joel McCrea, Jody. « Je sais ce que c'est que de faire un film, dit Jesse Lasky. Dans celui-ci, vous avez réalisé l'impossible. Ici à Hollywood, nous n'aurions jamais pu le faire. »

Charles P. Skouras, qui est à la tête de la *20th Century Fox*, fut aussi un fidèle ami de Frank Buchman. Un jour qu'il était attendu au centre du Réarmement

moral à Los Angeles, Buchman demanda à un chœur international de préparer des chants spécialement pour lui. Au moment où Skouras pénétra dans le grand salon, des voix de plus de vingt pays entonnèrent l'hymne national grec. Skouras resta immobile et pleura.

Ce soir-là, en dégustant un bon canard, il dit à Frank Buchman : « Ce dîner va me coûter cinq mille dollars. Je vois cela d'ici. Il faut que vous présentiez vos pièces au théâtre Carthay Circle. Je fournirai la salle, l'éclairage, les projecteurs et tout le reste. » Et il le fit, non pas une fois, mais à de nombreuses reprises pendant les années qui suivirent.

Quand en 1951, au moment de la signature du traité de paix japonais, on avait besoin d'un théâtre à San Francisco, Charles Skouras offrit le sien. Après un dîner que Buchman donna en leur honneur, cinq des six plénipotentiaires japonais vinrent au théâtre pour voir un des spectacles du Réarmement moral. Toute leur attitude en fut changée. C'est alors que Robert Schuman dit à Buchman : « Vous avez fait la paix avec le Japon deux ans avant que nous, hommes politiques, n'ayons le courage de la signer. »

Par son action auprès d'hommes d'État et d'acteurs, de dirigeants syndicaux et d'industriels, de jeunes et de vieux, Frank Buchman a lutté pour aider l'Amérique et le monde à atteindre leur pleine destinée selon le dessein de Dieu. Voici comment il résuma un jour ses convictions :

« Ce que je souhaite du fond du cœur, c'est que chaque Américain devienne libre sous la direction de Dieu, afin de pouvoir lutter pour l'Amérique ; que par cette lutte l'Amérique connaisse à son tour une vraie liberté, soit affranchie de la tyrannie du péché et soumise à cette puissance invisible mais toujours présente qu'est la direction de Dieu. Je fais ce même vœu avec

non moins de force pour chacun, dans chaque pays. Je ne veux pas voir nos fils, surtout ceux qui sont au combat, aller sans une solution. Car alors, ils sont tout simplement en esclavage. C'est inacceptable, cela les conduira à adopter la même philosophie qui anime nos adversaires. Jamais nous ne créerons une démocratie inspirée de cette façon-là. Les hommes doivent apprendre à avoir une foi qui suscitera la vraie révolution. Si nous parvenons à propager cette révolution assez vite, nous sauverons l'Amérique et le monde. Si nous n'avons pas cette révolution-là, nous connaissons celle du chaos.»

CHAPITRE VIII

LE RÉSULTAT EST UN MIRACLE

L'art de changer les hommes est de tous les temps. Buchman avait quatre-vingt-trois ans quand il mourut. Chaque jour de sa vie, il allait jusqu'au cœur, jusqu'à la racine de la vie de gens de tous âges. Quelques mois avant qu'il ne tombe malade, il dit à un ami : « Trente-quatre personnes sont venues me voir hier. » Il ne le disait pas pour se vanter. C'était sa vie. A chaque visiteur, la chance était offerte de devenir un homme nouveau, d'entreprendre des tâches auxquelles il n'aurait jamais osé s'attaquer.

Un de ses amis, un jeune de vingt et un ans, raconte :

« La première fois que j'ai rencontré Frank Buchman, il regarda mes souliers. J'avais alors seize ans. Je n'avais pas ciré mes souliers ce matin-là et ils étaient sales. Si l'on pouvait rougir des pieds, mes pieds auraient rougi. Frank Buchman regarda dans le lointain et dit : « Tu as devant toi une grande tâche pour toute ta vie. » Je n'ai jamais oublié cette phrase ni la leçon des chaussures. Frank Buchman voulait voir des jeunes comme moi propres de la semelle de leurs chaussures au sommet de la tête, au dedans comme au dehors.

« Un type de mon genre se trouve assailli de tentations. Frank Buchman employait toujours un langage

simple avec moi. Il me parlait des différentes étapes de ses tentations de jeune homme — d'abord le regard, puis la pensée, puis la fascination, puis la chute. C'est entre le regard et la pensée qu'il faut se tourner vers Jésus pour demander Son aide, m'enseignait-il. Il m'apprit aussi à éviter ce qui me tentait, comme les mauvais livres et les mauvaises illustrations. « Garde des marges assez larges, disait-il. Si tu as tendance à tomber du haut des précipices, ne passe pas ton temps à te promener le long de la falaise. »

« Un soir, je priais à haute voix dans sa chambre. Je faisais une prière compliquée dans l'espoir de l'impressionner. Puis vint son tour de prier. Sa prière fut très directe : « Seigneur, aide ce garçon à mettre un terme à ses habitudes malpropres. Aide-nous à être honnêtes, aide-nous à être purs — vraiment purs. Aide-nous à être désintéressés. Oui, aide-nous à nous aimer les uns les autres de façon que nous puissions avoir un bon moment comme celui-ci à toute heure du jour ou de la nuit. » Cette prière me pénétra de part en part. En quittant sa chambre, je n'étais plus le même. »

Buchman était très terre à terre et très direct dans sa façon de s'y prendre avec les hommes. Un colonel britannique vint un jour le voir. C'était un homme très brillant qui occupait une position importante au ministère de la Guerre. Il était bien connu de nombreux cercles chrétiens en Angleterre. Le colonel dit : « Mon fils est un problème. Je n'ai que peu de temps, vous aussi : accompagnez-moi en taxi à mon prochain rendez-vous et nous pourrons parler de ce garçon en cours de route. » Ils partirent ensemble.

Le colonel avait fait, disait-il, tout ce qu'il pouvait pour son fils. Il avait prié pour lui. Il lui avait lu la Bible. Il l'avait fait aller à l'église. Le garçon restait silencieux, boudeur, irritable et haineux.

« Avez-vous été franc avec votre fils sur ce que vous avez fait dans votre vie? demanda Buchman. Lui avez-vous dit ce que vous étiez à son âge, et ce que vous êtes réellement aujourd'hui? »

— Ça n'arrangerait rien, répondit le colonel. Le gosse en serait gêné. Et cela ne se fait pas chez nous en Angleterre. »

Buchman laissa entendre que le père serait peut-être plus gêné que le fils et qu'il préférerait sauver son orgueil plutôt que de faire ce qui aiderait le plus le garçon.

Le taxi s'était arrêté. Le compteur continuait à tourner. Mais le colonel refusait de laisser Buchman partir. « Ça ne marchera pas, dit-il enfin, mais j'ai essayé tous les autres moyens. Je suis prêt à essayer le vôtre. »

Quelques jours plus tard, le colonel revint. Il était tout souriant. Il dit : « C'est un miracle. J'ai été franc avec mon fils, il l'a été avec moi. Tout est différent. Il a trouvé la foi. Nous sommes devenus des amis. » Le colonel se mit aussi à amener le changement chez les autres, au lieu d'être le type de chrétien que les gens sont prompts à admirer... et à éviter.

Certains croient que l'art de Buchman est trop simple. En effet, il trouvait souvent que le vrai problème dans la vie d'une personne était beaucoup plus simple que celle-ci n'était prête à l'admettre. Lors de sa première visite à Oxford, ses interlocuteurs voulaient discuter des heures durant de leurs doutes intellectuels. « Vos problèmes, disait-il souvent, ne sont pas intellectuels, ils sont moraux. » A combien de reprises cela se révélait vrai. « Ce dont les gens ont besoin, disait-il, n'est pas d'un petit coup de plumeau, mais d'une bonne balayeuse municipale, et encore avec un bon désinfectant. »

C'est avec l'art délicat et complexe d'un adroit chirurgien qu'il opérait dans l'esprit des hommes, prodiguant son attention pendant toute l'existence de ceux qui devenaient ses amis. La façon persévérante dont il s'y prit avec l'un d'eux en est une illustration.

Cet homme avait atteint le sommet de sa profession. Mais il n'avait pas de foi. Des amis lui disaient : « C'est d'une expérience du Christ que vous avez besoin. » Ses amis ne furent pas payés de retour en dépit de leur sincérité. Bientôt, il demanda à sa secrétaire de les éconduire. Il avait un foyer heureux et voyait ses ambitions sur le point de se réaliser.

Par hasard, il rencontra Buchman et ceux qui travaillaient avec lui. Ceux-ci ne lui parlèrent pas d'abord de Dieu ou du Christ. Ils lui parlèrent de son métier et de ce qu'il faisait. Lui s'intéressa aux résultats de ce qu'il les voyait faire et finalement les interrogea sur leur travail.

Ils parlèrent de critères moraux absolus. Leur interlocuteur, avec sa bonne formation universitaire en philosophie, les interrompit : « Des critères absolus ? Ça n'existe pas !

— Si un critère n'est pas absolu, répondirent-ils, alors ce n'est pas un critère. »

Bien qu'il refusât de l'admettre, il savait que c'était vrai. Ils lui suggérèrent d'essayer honnêtement d'écouter la voix de Dieu.

« Je ne crois pas en Dieu, dit-il.

— En ce cas, il n'y a pas de risque pour vous à écouter ce qu'Il aurait à dire. Vous n'avez pas à avoir peur du résultat. »

Il fit cette expérience. Il resta en silence, demandant à Dieu de l'éclairer. Il eut quelques pensées, dont la première était de dire toute la vérité à sa femme. Il y avait aussi une question d'argent, une jalousie qui

l'avait séparé d'un membre de sa famille et le profond égoïsme de sa vie : il se croyait idéaliste, meilleur que beaucoup d'autres, mais en réalité il vivait seulement pour lui-même, pour son propre succès, pour ses satisfactions, pour sa sécurité.

Il n'écrivit rien de tout cela et, quand on lui demanda s'il avait reçu quelque direction de Dieu, il répondit : « Pas un brin, cela ne marche pas avec moi. »

Les amis de Buchman n'insistèrent pas. Ils se contentèrent de dire : « Ceux qui disent n'avoir eu aucune direction la première fois qu'ils se mettent à l'écoute, ont souvent eu des pensées qu'ils ne sont pas prêts à accepter. On peut s'imaginer qu'il s'agit de pensées tout ordinaires, mais ce qui importe, c'est de les admettre honnêtement. »

Le couteau avait passé si près de l'os que l'homme était plutôt mal à l'aise en rentrant chez lui. Il se décida finalement à obéir aux pensées qu'il avait reçues. Il dit à sa femme honnêtement tout ce qu'elle ne savait pas de lui. Un changement moral commença à s'opérer dans sa vie.

Il n'avait pas encore de foi. Mais, en se mettant à l'écoute jour après jour, il recevait de Dieu une compréhension plus pénétrante de sa propre nature : mauvaises humeurs, habitudes, réactions invétérées dont il n'était plus maître. Les amis de Buchman lui dirent : « Si tu remets en ordre ce que tu peux, Dieu remettra en ordre le reste. » Comme il se butait à certains travers de sa nature qu'il se sentait incapable de vaincre par ses propres forces, ses nouveaux amis lui parlèrent du Christ : le Christ intervient quand l'homme est à bout de ressource et Il lui donne Sa force.

« Abandonnant tout, je L'accepte », cette notion de la foi lui fut d'un grand soutien en ces heures. A mesure que cette force extérieure à lui-même réalisait en lui

ce qu'il ne pouvait faire, la foi commença à naître. Il en vint aussi à avoir dans ces heures matinales des pensées à propos d'autres gens. En y obéissant, il vit que d'autres commençaient à changer. La conviction s'établit en lui qu'il y avait une Intelligence extérieure à lui-même, qu'elle connaissait chez les autres ce qu'il ne savait pas et qu'elle pouvait l'utiliser, lui, pour les aider, s'il était prêt à écouter et à obéir.

Buchman aida cet homme à observer une simple discipline quotidienne et à prendre de coûteuses décisions personnelles. Il lui apprit à consacrer chaque matin du temps à prier Dieu et à écouter. « Ce que Dieu nous dit est au moins aussi important que ce que nous Lui disons. » Il demandait à cet homme de lui lire la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament. Certains passages devinrent familiers, tels les versets 9 à 11 du chapitre VI de la première épître aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que les injustes n'héritent point du Royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas ! Ni impudiques, ni idolâtres, ni adultères, ni efféminés, ni gens de mœurs infâmes, ni voleurs, ni cupides, pas plus qu'ivrognes, insulteurs ou rapaces, n'hériteront du Royaume de Dieu. Et cela, vous l'étiez bien, quelques-uns. Mais vous, vous êtes lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés par le nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu. »

Ils priaient ensemble, le soir et le matin, ouvrant tout naturellement leur cœur à Dieu sur leurs propres besoins, sur les besoins du travail du Réarmement moral, sur les besoins du monde, tels qu'ils leur apparaissaient.

Buchman aida aussi cet homme à être complètement honnête sur chaque détail de sa vie avec au moins une autre personne, en laquelle il eût confiance. Il ne s'agissait pas de se décharger d'un poids sur quelqu'un d'autre, mais davantage de ressentir ses propres besoins

dans leur détail et ainsi d'éprouver plus profondément le besoin de Dieu. « Un petit sentiment de péché veut dire un petit sens du Christ. »

Cet homme commença à n'avoir pas de meilleures armes pour changer les gens que de leur faire part des points où lui-même s'était égaré et où Dieu avait remis bon ordre. Frank Buchman lui avait dit une fois : « Tu ne sais pas que faire de tes péchés. J'utilise les miens. Je les mène comme un attelage de chevaux. C'est mon entrée dans le cœur des autres. Les gens ne sont jamais très impressionnés si je leur dis que je suis un homme parfait, faisant les choses parfaitement. Mais en leur disant honnêtement où j'ai failli, je les aide souvent à être honnête à propos d'eux-mêmes. »

Puis il ajouta : « Cela ne veut pas dire raconter toute ta vie à tout le monde tout le temps, en privé ou en public. Cela serait une faute, une grave faute. Mais tu dois apprendre à vivre libre de cet orgueil qui te retiendrait de dire n'importe quoi sur toi-même à n'importe qui si, au fond de ton cœur, tu sentais que tu pouvais ainsi aider cette personne. Mais ne dis jamais rien qui compromettrait un tiers. »

Frank Buchman s'entretenait un jour avec plusieurs Australiens en présence de cet homme. Les Australiens parlaient de leurs difficultés morales. Buchman dit : « Vraiment, je me demande comment vous en arrivez à ces choses-là. Je n'ai pas de temps pour des pensées malpropres et pour des actes malpropres. Il y a trop de choses intéressantes auxquelles penser. »

Les Australiens lui en voulaient, pensant que Buchman se faisait passer pour meilleur qu'eux-mêmes. Alors Buchman dit : « Je ne dis pas que je vis sans tentation. Nul ne peut empêcher les corneilles de voler au-dessus de sa tête. Mais chacun peut les empêcher de faire leur nid dans ses cheveux. Je dis que, si je suis

tenté, je suis prêt à en parler à la première personne que je vois si cela peut l'aider. »

Quand cet homme demanda à Buchman comment s'attaquer au péché, celui-ci répondit : « Déteste-le, abandonne-le, sois honnête avec quelqu'un, répare ce que tu peux réparer. Et puis va de l'avant. »

Cet homme s'aperçut que dans le monde présent, on a affaire à beaucoup de gens portés à l'homosexualité. Par honte, de tels hommes ou bien se refusent à l'admettre, ou bien prétendent qu'il n'y a rien de mal dans cette perversion. Ils dissimulent souvent leur solitude et leur amertume derrière la méchanceté, le badinage ou la bravade. La cruauté va quelquefois de pair avec ce vice. Pour Buchman, l'homosexualité était un péché qu'il fallait traiter de la même façon que les autres. « Le péché est la maladie, disait-il, le Christ est la guérison. Le résultat est un miracle. »

Buchman avait une patience et une compréhension infinie à l'égard de ceux qui voulaient trouver remède à de tels travers dans leur nature. Mais il avait peu de considération pour ces chrétiens au rabais qui, n'ayant jamais su guérir ces problèmes chez d'autres, prétendent n'y voir aucun péché, mais une maladie ou une fatalité engendrée chez un individu par les manquements de ses proches. « C'est nier la puissance du Christ, disait-il. Ces gens devraient lire le premier chapitre de l'épître aux Romains. »

Un matin, l'homme que Frank Buchman était en train de former eut deux claires pensées : « Accepte la pureté absolue à cause de Moi. Le foyer de cette révolution sera ton unique demeure, pour le reste de ta vie. » Cela voulait dire rompre avec toute sécurité humaine, comme Buchman avait dû le faire quand il abandonna sa situation. Cela pouvait signifier ne jamais

retourner chez soi, ni dans son propre pays. Cela voulait dire être prêt à faire tout ce que Dieu demanderait. A cela, cet homme n'était pas prêt.

Il garda pour lui ces deux pensées. Il continua sa vie comme auparavant, mais avec la résolution secrète de ne pas aller jusqu'au bout.

Simultanément, sans doute pour compenser le sentiment de culpabilité que son compromis créait en lui, il se mit à traiter Buchman avec beaucoup d'égards, à le flatter et à l'encenser.

La trahison d'un Judas se manifeste aussi bien en donnant un baiser qu'en démolissant la personne envers laquelle on a mal agi ou dont on refuse d'accepter le défi.

Buchman sentit instantanément le compromis qui existait chez cet homme. Il se rendit compte que celui-ci avait refusé d'obéir et de s'en remettre à Dieu sur un point déterminé et que, par suite, il chercherait de plus en plus auprès d'autres correction, direction et réconfort. D'un jour à l'autre, Buchman mura portes et fenêtres entre lui et cet homme. Rien de ce que ce dernier faisait n'était bien. Il se trouvait toujours sous le feu de réprimandes, publiques ou privées. Buchman était décidé à l'amener à se tourner vers Dieu seul, sans chercher à fonder sa vie sur une autorité humaine.

Un jour, à un repas auquel participaient beaucoup d'hôtes importants, on avait prié cet homme de s'asseoir à la table de Buchman. Quand Buchman arriva et le vit présent, il dit immédiatement à haute voix : « Retirez-le de la table. Je ne m'assiérai pas avec lui. Je ne le veux pas avec ces gens. »

Cet incident caractérise les relations qui existaient entre eux à ce moment, et il en fut ainsi pendant près de quatre ans. Quand, à une ou deux reprises, ils eurent ensemble un moment de recueillement, la conviction

que Buchman avait sur cet homme s'exprimait toujours par les mêmes paroles, celles d'un vieil hymne :

« J'arrive devant Toi les mains vides,
Simplement je m'accroche à Ta Croix.
Je suis nu, d'un manteau, couvre-moi,
Accablé, je cherche en Toi la grâce,
Et souillé, je cours à Ta fontaine,
O Seigneur, lave-moi ou je meurs. »

Un jour, cet homme demanda : « Pendant combien de temps vais-je continuer dans cet état de ténèbres et de désespoir ? » Buchman répondit : « Je ne sais pas. C'est à toi de décider, pas à moi. » L'autre persista dans son refus d'être honnête.

Finalement il se décida. Même si cela voulait dire passer le reste de sa vie à faire la vaisselle ou les parquets, il allait néanmoins faire ce que Dieu lui demandait : il accepterait totalement la pureté et demeurerait pour toujours au centre même de la bataille qui se mène pour reconstruire le monde.

Il avoua à ses amis les pensées qu'il avait eues et auxquelles il avait refusé d'obéir quatre ans auparavant. A genoux avec eux, il accepta devant Dieu dans toute sa dimension la vocation à laquelle il avait été appelé.

Cette décision fut immédiatement mise à l'épreuve. Il se trouvait à ce moment-là avec quatorze amis et un télégramme arriva de Buchman, invitant chacun d'eux, sauf lui-même, à venir en Suisse à une assemblée.

Il rentra chez lui, dans son pays. Il commença à amener d'une façon efficace des gens à changer. Dieu utilisait les nouvelles décisions qu'il avait prises. Deux mois plus tard, il reçut une invitation de Buchman à le rejoindre. Il accepta. Buchman fut poli, mais sans plus :

les barrières étaient encore dressées ; il voulait se rendre compte si cet homme était vraiment résolu à vivre selon ses décisions ou s'il dépendait encore de la faveur de quiconque.

Après quelques semaines, alors qu'il marchait le long d'un corridor, cet homme sentit une main sur son bras et entendit la voix de Buchman auprès de lui : « Exactement comme autrefois n'est-ce pas ? » Ce fut tout.

Dès ce moment-là, et pendant de nombreuses années, Buchman et lui travaillèrent ensemble comme les deux doigts de la main. Mais Dieu était au cœur de leur relation et non pas une fausse allégeance humaine. Buchman tenait fermement à ce que chacun sache une chose : si les liens qui nous attachent à une personne sont plus forts que ceux qui nous unissent à Dieu — ou qui unissent l'autre à Dieu — cette relation a quelque chose de faux. Il combattait comme un lion, maniait la foudre quand il s'agissait de s'attaquer aux penchants qui conduisaient les autres à s'appuyer à tort sur lui ou sur qui que ce fût.

Quelque temps après ces événements, l'homme dit à Buchman : « J'aime beaucoup ma femme et mes enfants. Mais je vois que c'est dans mes relations avec eux que s'est le plus manifesté ce penchant à jouir de l'affection et de l'estime des hommes, et cette peur panique de reproche. Je vois que c'est de l'impureté. C'est là le principal ressort de mon ambition. Pendant des années, j'ai voulu le succès parce que je recherchais les louanges humaines qu'il apporte. J'ai désiré avoir un coin dans le monde où, même si tout allait de travers, je serais certain de trouver le réconfort d'une affection humaine. Et c'est ce que j'ai fait de mon foyer. Ainsi, ma femme, mes enfants et moi, nous passions avant Dieu dans la vie les uns des autres. Nous n'avions pas l'exigence la

plus haute les uns pour les autres lorsque cela risquait de faire mal. Nous nous sommes épargné la Croix. Maintenant nous avons parlé ensemble de tout cela. Nous avons décidé d'être aussi directs les uns avec les autres que vous l'avez été avec nous. Voilà comment nous allons vivre dès aujourd'hui.»

Pendant une minute, Frank Buchman resta en silence. Puis il dit : « Tu sais, j'ai dû être prêt à risquer chacune de mes relations avec qui que ce soit, jour après jour, semaine après semaine, pendant les quarante dernières années. Sinon, notre travail ne serait pas où il en est aujourd'hui. »

Pour lui, l'amour absolu l'affranchissait de toute peur dans ses contacts avec les gens. Il sentait que tout ce qui, dans la vie d'un homme, passe avant sa relation avec Dieu est péché. C'est ce que voulait dire le Christ quand il parlait de gens qui font passer femme, mère ou enfants avant Lui-même.

Un matin, Buchman demandait s'il avait eu raison ou tort d'entreprendre une certaine action. Après que cet homme eut donné son opinion, Buchman dit : « Tu me donneras toujours la correction dont j'ai besoin, n'est-ce pas ? Je suis comme tout le monde. J'ai besoin d'être corrigé chaque jour, mais il y a trop peu de gens qui aient assez d'amour et de bon sens pour le faire. »

Quelques mois plus tard, alors que cet homme disait combien les décisions prises par sa femme et lui avaient approfondi, agrandi et renforcé leur amour et leur unité, Buchman lui demanda ce qu'il ressentait à propos de deux personnes qui avaient fait du tort à sa famille : « Leur en veux-tu ?

— Leur en vouloir, pourquoi ? Ils sont parmi mes meilleurs amis. Bien sûr, je ne leur en veux pas.

— Eh bien ! penses-y », dit Buchman.

L'homme y réfléchit. Le lendemain matin, il lui

vint une direction très claire : « C'est comme si tu avais reçu un coup de pied d'un cheval. Tu penses que tu n'en veux pas au cheval. Mais tu fais très attention de ne plus passer derrière lui. La peur, la peur. Tu as peur que ces personnes disent ou fassent quelque chose qui ferait à nouveau du mal à ta femme ou à ta famille. La peur est la voisine de la haine. Remets cela en ordre avec ces gens. » Il leur écrivit et ces lettres amenèrent un profond changement chez eux.

Plus tard encore, au cours d'une conversation, cet homme répétait à Buchman ce verset qui avait toujours été pour lui d'une grande inspiration : « Le sang de Jésus-Christ nous lave de tout péché. » « Qu'est-ce que cela veut dire pour toi ? » demanda Buchman. L'homme répondit : « Je crois que le Christ est mort pour moi, comme Il est mort pour chacun et que si nous nous tournons vers Lui, Il nous lave de la tache de notre péché, nous pardonne et nous purifie. » « C'est vrai, dit Buchman, mais ta connaissance est encore limitée. »

Et il aida cet homme à voir que le Christ peut non seulement purifier quelqu'un de l'opprobre du péché, mais aussi le libérer de façon permanente de son emprise. Cet homme avait considéré sa propre nature comme un vilain rocher que les mouettes avaient utilisé comme perchoir et sur lequel elles avaient laissé leur marque. Il espérait qu'avec les années le rocher prendrait une meilleure forme et deviendrait moins sale. Bien qu'il y eût quelque chose de vrai dans cette image de la croissance en Dieu, il se révéla à lui une vérité plus profonde : par nature, il était et demeurerait toujours ce même rocher informe et dégoûtant et toute sa vie il aurait à s'en accommoder, et toute sa vie, heure par heure, perpétuellement, le Christ serait là prêt avec amour à changer ses mobiles, à le conduire

par Ses propres chemins, à l'utiliser, à le fortifier, à le bénir.

Il dit à Buchman qu'à ses yeux il s'agissait d'un flot continu coulant sur un seuil malpropre. Buchman lui fit répéter cette strophe :

« Avec Toi, la grâce abonde,
Rachetant tout mon péché.
Guéris-moi, flot débordant,
Rends-moi et garde-moi pur. »

Buchman dit : « Pour moi, ces six derniers mots (*Make and keep me pure within*) sont les plus beaux de la langue anglaise. »

Buchman croyait que Dieu peut en un instant changer l'ameublement du cœur, de l'esprit, et de la volonté d'un homme. Il croyait aussi qu'une amitié normale consistait pour chacun à aider l'autre à approfondir année après année sa connaissance de Dieu. Ceux qui pensent que Buchman avait tendance à trop simplifier les problèmes des hommes et des pays méconnaissent les années de pensée, d'attention et de présence qu'il donnait aux hommes les plus simples comme à ceux qui conduisent les multitudes. L'homme trop simplificateur est celui qui ne connaît pas l'art de changer les hommes.

On ne pouvait pas établir d'amitié avec Buchman en essayant de faire ce qui paraissait devoir lui plaire. Avec une force, avec une férocité presque déraisonnable, mais efficace, il menait la lutte contre les faiblesses de ceux qui cherchaient humainement à mettre leur confiance en lui. Mais si l'on se donnait totalement dans la bataille pour reconstruire le monde, on se trouvait tout naturellement à ses côtés dans une camaraderie aiguillonnée d'une saine correction. Buchman croyait que c'était là le lien normal entre tous les hommes aimant

Dieu. On ne pouvait pas gagner son amitié. Il la donnait librement aux âmes combattantes qui se trouvaient autour de lui. Qu'il eût tort ou raison, il disait ce qu'il sentait et comptait sur chacun pour faire de même.

« Salé avec le feu de la discipline » était une expression qui lui était chère et qu'il répétait. Il citait ces mots de William Penn qui ont résonné au travers des générations : « Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu ou ils se condamnent à être dominés par des tyrans. » Il savait que cela était vrai, non seulement pour un pays luttant pour maintenir sa liberté, mais aussi pour tous ceux qui veulent être libres de la dictature au foyer ou de la tyrannie d'un vice ou d'une habitude.

Il voulait que tous les hommes apprennent à vivre comme des enfants de Dieu et il donna généreusement sa vie pour réaliser cette glorieuse liberté.

CHAPITRE IX

LES GOUVERNANTS DOIVENT APPRENDRE CET ART

A l'époque où il y avait des troubles en Irlande, un prêtre disait : « L'homme est pour moitié une bête. » Et un diplomate répondait : « Oui, et la moitié que je préfère est la bête. » Il voulait dire que peu de bêtes se comportent aussi mal que l'homme quand celui-ci décide de s'y mettre. Si l'on regarde la folie et la cruauté du monde d'aujourd'hui, il est difficile de ne pas être d'accord avec le diplomate et avec le prêtre. Mais la nature humaine peut changer. Chacun peut changer la personne la plus difficile qu'il connaît si c'est là vraiment ce qu'il veut par-dessus tout. Notre monde contemporain a perdu l'art de changer les gens ; voilà pourquoi il ne sait plus où il va.

Il y a trois façons de considérer la nature humaine. On peut la prendre telle qu'elle est, comme une matière première immuable, et faire pour le mieux. C'est l'attitude de la plupart des gens dans le monde libre. Dans ces conditions, on s'attend au pire et on se trouve rarement désappointé. La foi devient ainsi un élément superflu de la vie quotidienne de tant de gens chargés de responsabilités parce qu'ils n'ont pas foi dans le changement des individus.

Une deuxième attitude en face de la nature humaine consiste à l'exploiter. C'est ce que font les matérialistes de droite et de gauche. Par exemple, d'un bout à l'autre du monde, les communistes utilisent la vanité, la peur, l'ambition, les appétits, l'envie, pour tenir en mains les hommes qui détiennent les rênes du pays. Si leur moyen de contrôle vient à faire défaut, ils n'hésitent pas à utiliser la force ou l'assassinat. La fin, disent-ils, justifie les moyens et les hommes n'ont de valeur que dans la mesure où ils servent au triomphe du communisme mondial. Si on ne peut pas les amener par la force ou par l'argent à contribuer à cette avance, il faut les liquider.

La troisième attitude en face de la nature humaine, celle de Buchman, c'est de la changer. C'est plus rapide que la méthode matérialiste et plus durable. Dans la vie d'un homme, tout l'ameublement intérieur peut être changé en un instant. C'est aussi plus réaliste : nul n'est plus rempli d'illusions que celui qui s'attend à voir un monde différent sans s'attaquer à changer la nature humaine. Buchman exprimait une grande vérité quand il disait : « Tant que nous ne nous attaquerons pas à la nature humaine, totalement, radicalement, à une échelle colossale, les peuples continueront fatalement à suivre la route historique qui mène à la violence et à la destruction. » Il disait aussi que pour bien gouverner les gouvernants doivent apprendre l'art de changer les gens. Et l'enchaînement des événements contemporains montre clairement à tout le monde — sauf aux plus égoïstes et aux plus sots — que l'on aboutira inévitablement au communisme ou à la guerre atomique à moins que les hommes libres ne démontrent à une échelle colossale que les mobiles humains peuvent être changés.

Deux choses sont claires. *Primo*, nous ne pouvons

demander aux autres ce que nous n'exigeons pas de nous-mêmes. Le monde est plein de réactionnaires qui espèrent voir les situations ou les nations différentes, mais refusent d'être différents eux-mêmes. Buchman ramenait sans cesse les gens à cette simple vérité : si nous écoutons Dieu, Il nous montrera par où commencer dans notre vie. Une fois ce premier pas accompli, Dieu nous montrera où le changement est nécessaire chez une autre personne et aussi comment l'aider. *Secundo*, si nous voulons vraiment voir quelqu'un devenir différent, il nous faut faire passer le changement de cette personne en priorité. Nous devons apprendre à lire les hommes comme les pages d'un livre. Cela prend du temps. Les communistes étudient les hommes. Il existe aujourd'hui au Kremlin, sur chacun des hommes influents des nations libres, une fiche portant les détails de son caractère, ses points forts et ses faiblesses. Ils étudient les hommes parce qu'ils veulent avoir barre sur eux. Il y a de nombreuses années, Henry Drummond soulignait que beaucoup étudient les hommes pour des mobiles personnels : « L'avocat le fait pour le gain, l'artiste pour la gloire, l'acteur pour les applaudissements, le romancier pour sa profession. S'il y a des hommes qui étudient la nature humaine pour leur propre intérêt, pour quelque bas appétit d'argent, n'y en aura-t-il point qui le feront pour le service de l'homme et le service de Dieu ? »

Buchman considérait que toute personne qui veut changer les hommes pour eux-mêmes, pour l'avenir du monde et pour Dieu doit s'imposer de consacrer assez de temps chaque matin à étudier les hommes sous la direction de Dieu. Presque chaque matin, il se réveillait à quatre heures. Il croyait que la prière peut toucher la Main qui commande le monde.

C'est dans les heures consacrées avec discipline et sacrifice à la prière que vient cette étincelle qui arrête l'attention, cette pensée inattendue qui apporte la lumière ; si on y obéit sans tergiverser, elle sera peut-être la clef du changement chez quelqu'un. Dieu fait le travail, mais l'homme aussi doit travailler. Et nous voyons de vrais miracles se produire dans la vie des autres quand nous-mêmes nous en payons le prix par la discipline et la passion de notre vie.

Il y a de nombreuses années, Buchman demanda à Dieu de le rendre hypersensible aux besoins des autres. Il a dit plus tard : « Quelquefois j'aurais aimé ne jamais avoir demandé cela à Dieu. Si l'on veut être utilisé pour changer les autres, il faut avoir une attention si intense, si sensible, que lorsqu'autrui a un trou dans son soulier, on ait soi-même froid au pied. »

Il n'y a pas de règles à suivre pour changer les hommes. Mais au cours d'années d'expérience, certaines leçons se sont dégagées qui sont valables pour tous.

Ne pas être un « raseur ». Certains essaient d'ébranler la volonté d'un homme avant d'avoir gagné son intérêt ou son amitié. Ils sont beaucoup plus intéressés par ce qu'ils vont dire à l'autre que par ce que l'autre va leur dire. Cela n'était jamais le cas avec Buchman. Il disait : « Vous devez apprendre à vous taire en sept langues. Les gens parlent trop. Ce n'est pas la façon de gagner les gens. Souvent il vaut mieux ne rien dire. Peut-être savez-vous déjà de quoi il s'agit mais surtout ne dites pas un mot jusqu'à ce que les autres vous en parlent eux-mêmes les premiers. On en est au paragraphe 1, chapitre 1 du changement quand une personne vous dit sur elle-même quelque chose qu'elle n'a encore jamais dit à personne. »

Si on allait voir Frank Buchman après une conver-

sation avec quelqu'un, il demandait toujours : « Que vous a-t-il dit ? » et jamais : « Que lui avez-vous dit ? » En même temps, il ne voulait jamais entendre quoi que ce soit à propos de l'autre personne qui ressemble à une confidence. Il a enseigné à ceux qui étaient autour de lui à ne jamais trahir une confidence.

Mais il s'impatiait en présence de ces raseurs qui pensent qu'il suffit d'administrer des vérités. Il aimait cette histoire du colonel qui, voyant un soldat tirer ses coups sur une cible éloignée, lui demanda : « Aïors, est-ce que vous les mettez dans le mille ? » Le soldat se retourna et répondit avec un large sourire : « Je n'en sais rien, mon colonel, mais en tout cas elles partent d'ici avec un pétard de tous les tonnerres. » Il disait aussi : « A quoi bon jeter d'un cinquième étage des gouttes pour les yeux sur une foule en espérant qu'elles feront de l'effet ? » Il croyait qu'il faut avoir une intense préoccupation pour les besoins de l'individu. Il a appris aux autres à passer assez de temps à penser et à prier afin qu'au bon moment, de la bonne façon, les mots appropriés soient dits qui pourraient aider quelqu'un à changer la direction de sa vie.

Ne pas être superficiel. Beaucoup passent des heures à discuter de doutes ou de difficultés intellectuelles. Rien ne se passe. On reste en dehors des besoins véritables. Et évidemment, ceux qui ont décidé de vivre en vaincus sont souvent fiers d'étaler leurs doutes et leurs problèmes : ils les ont créés eux-mêmes de façon à se sentir à l'aise tout en continuant à faire ce qu'ils savent être défendu. Drummond commença une fois une conférence à Édimbourg par ces mots : « Messieurs, je dois demander à ceux qui sont en proie à des difficultés intellectuelles de m'excuser si je m'adresse ce soir à ceux qui sont dans la déchéance morale. D'après le paquet de lettres que m'ont adressées des hommes

assis dans cette salle, il m'apparaît qu'il y en a un grand nombre qui se trouvent le dos au mur. Ils sont battus à plate couture et c'est de leur cas que je vais d'abord vous parler.»

Il y a tant de gens qui traitent les questions en surface, mais sont dépourvus de la perception et du courage qui leur permettraient d'atteindre la racine du mal. Une fois Frank Buchman parlait avec quelqu'un de ses difficultés. Ils parlèrent assez longtemps. L'homme dit : « Ma difficulté est que je veux trop en faire à ma tête.

— Est-ce bien tout ? demanda Buchman.

— Oui », dit l'autre.

Alors Frank Buchman, qui avait beaucoup pensé et prié, lui dit tout naturellement : « Est-ce que votre difficulté n'est pas que vous... ? » Et, en termes clairs, il nomma le problème moral de l'homme. L'orgueil céda. L'homme reconnut la vérité et changea. Alors qu'ils faisaient quelques pas ensemble ce soir-là jusqu'à la station de métro après leur conversation, cet homme dit à Buchman : « Je vous aurais maudit ce soir si vous n'étiez pas allé jusqu'à mes vrais besoins. »

L'honnêteté est la clef. Un homme qui est honnête sur lui-même peut être honnête avec autrui. Les gens qui veulent en changer d'autres doivent être prêts à les sonder moralement et à s'attaquer à leurs points faibles et à leurs défaites. Tout homme qui a mené la lutte pour vaincre la volonté de quelqu'un sait par expérience que 90 % du cynisme, de l'athéisme et de l'égoïsme ont leur racine dans les plus élémentaires défaites de la chair. L'impureté est pour une bonne part responsable de la confusion et du chaos du monde moderne. Les gens refusent de le croire parce qu'ils ne veulent pas s'y attaquer en eux-mêmes ou chez les autres.

Buchman, lui, se rendait compte des coûteuses consé-

quences de ces compromis. Il disait peu avant sa mort, avec toute la chaleur de sa conviction, à certains représentants d'un pays : « Ce qui ne va pas chez vous, c'est que vous refusez de voir les conséquences coûteuses de vos compromis. » A propos de la pureté, il disait : « Vous allez me dire que c'est une affaire strictement personnelle. Mais qu'est-ce que le pays devient ? On rapporte que dans certaines usines l'impureté est si commune qu'elle y est même organisée parmi les ouvriers, et notamment parmi les éléments subversifs qui s'en servent comme d'une arme. Ils savent bien qu'une vie morale trouble entraîne une pensée trouble. Trop peu de gens essaient d'apporter à la nation un grand souffle purificateur. Que va-t-il advenir d'un peuple dont plus personne ne tente de guérir le mal ? Des foyers détruits, des enfants instables, la décadence de la culture, un terrain prêt pour la révolution. » Et il ajoutait : « Lorsqu'il se trouve des hommes prêts à vivre ces absolus et à les défendre, vous avez dans la communauté une force, un élément créateur que rien ne pourra contrecarrer. Il vous faut cette insistance sur les principes moraux, et il vous faut, en plus, la puissance salvatrice de Jésus-Christ. Vous faites alors l'expérience d'une puissance presque oubliée : celle du Saint-Esprit, qui vous éclaire et vous montre exactement ce qu'il faut faire, comme un clair appel de Dieu. »

Ne pas être scandalisé ou berné. Beaucoup d'enfants trouvent impossible de dire à leurs parents la vérité sur ce qu'ils font. Ils savent que leurs parents se scandaliseraient. Ce que peu comprennent, c'est que des parents qui se scandalisent de la vérité sur leurs enfants n'ont jamais vraiment dit honnêtement ce qu'ils sont eux-mêmes. Si on veut changer les autres, il faut être prêt à écouter avec un esprit compréhensif ce que l'autre a à vous dire. Buchman disait : « Les gens iront à

l'homme qui les comprend et non à celui qui parle trop bien ou se montre trop sage. Il faut un homme qui soit sincère sur ce qui se passe en lui. Un tel homme ne se scandalise jamais de rien parce qu'il sait le vaurien qu'il est lui-même. Parlez dans les limites de votre expérience et non pas au-delà. Ne parlez pas à quelqu'un de choses qui n'ont pas de réalité dans votre vie.»

Beaucoup sont bernés par les réactions de ceux qu'ils essaient de changer. Ils oublient que quand on a accroché un poisson, il saute, s'agite, s'enfuit. Quand la conscience de quelqu'un se réveille après un long sommeil, elle trouve cela pénible. Alors, on commence souvent à attaquer et critiquer l'homme qui, pense-t-on, a provoqué ce pénible réveil. C'est à ce moment qu'on cherche des échappatoires. Quelquefois on lance des critiques sur la propre personnalité de Frank Buchman. On pose des questions sur sa façon de travailler et sur la nature du Réarmement moral. De telles questions sont souvent là avec le but délibéré de masquer des déficiences profondes. Il faut certes répondre aux questions, mais en le faisant on ne répond pas toujours aux déficiences.

Personne ne change à moins que l'on ne s'attaque au péché ; tant de gens sont dupes des pécheurs qui prétendent d'abord qu'il n'y a pas de péché, puis que ça n'a pas d'importance, et finalement qu'il est bien de faire ce qu'ils font. Prenons l'exemple de l'homosexualité. Il y a trente ou quarante ans, les homosexuels dissimulaient leur vice. Puis, avec persévérance, adresse et succès, ils avancèrent la théorie que leur perversion n'était qu'une forme de maladie et qu'elle ne troublait pas la vie familiale et nationale. Puis, pour finir, ils affirmèrent carrément que les homosexuels sont plus capables, plus intéressants et plus naturels que les autres. Les foules se sont laissées ainsi abuser et aujourd'hui il est difficile d'avoir une bonne

place dans certaines professions si on ne passe pas pour un homme regardant l'homosexualité avec bienveillance. Les invertis d'hier sont aujourd'hui acceptés comme normaux. Et si cela continue, ceux qui étaient hier regardés comme normaux seront demain considérés comme invertis.

Pour contribuer à jeter la confusion dans la nation, des comités, des commissions font des rapports et des statistiques sur différentes formes de péché. Mais ceux qui rassemblent les faits pour de tels comités ne révèlent pas en général ce que sont leurs propres faiblesses. C'est comme si on demandait à un ivrogne d'exposer les dangers de l'alcool pour les chauffeurs ; il rapporterait que le danger est exagéré, qu'en fait un peu d'alcool éclaire l'esprit, apaise les nerfs et aide souvent à mieux conduire. Chacun s'en sent plus à l'aise et le nombre des accidents mortels continue à monter.

Ne pas être sceptique sur ce qui pourrait se passer. Beaucoup de gens s'imaginent que rien ne peut bouleverser la vie des autres parce que rien n'a jamais bouleversé la leur. « Qu'il te soit fait selon ta foi », est-il écrit. On dit aussi :

« Que vos requêtes soient d'importance.
D'un roi vous êtes en la présence. »

Ceux qui s'en prennent de façon catégorique au péché et qui s'attendent à un miracle voient le miracle se produire.

Buchman ne prenait personne pour argent comptant. Il ne pensait pas qu'un évêque soit nécessairement plus exempt de péché qu'un tenancier de bar. Pour lui, le péché était péché, que ce soit chez un roi ou un mineur de fond. Une fois, il se trouvait en conversation avec le premier ministre d'un grand pays et le mot *péché* fut mentionné. La femme du premier ministre intervint :

« Oh ! docteur Buchman, n'employez pas ce mot, il me déplaît tellement.

— Excusez-moi, Madame, dit Buchman. Appelez-le comme vous le voulez, *rhumatisme* par exemple.

— Non, docteur Buchman, ne l'appellez pas de ce nom ! Je suis bourrée de rhumatismes. »

Buchman disait que le péché vous lie, vous aveugle, vous éteint et se multiplie.

Le péché vous lie. On commence par dire que l'on est libre de faire ce que l'on veut ; ensuite on se met à faire ce que l'on veut ; puis on utilise toutes les ressources de la raison pour tuer sa conscience ; enfin on découvre que l'on est prisonnier d'une habitude que de prime-abord on pensait pouvoir commander, mais qui en fait commande l'homme. « Semez une pensée, vous récoltez un acte. Semez un acte, vous récoltez une habitude. Semez une habitude, vous récoltez un caractère. Semez un caractère, vous récoltez une vie gâchée. »

Le péché vous aveugle. Les hommes et les peuples ne voient plus la différence entre le bien et le mal. Il n'y a plus ni blanc ni noir, mais seulement un gris triste et sale. Le général Ho Ying-tchin, qui était premier ministre en Chine juste avant la prise de pouvoir par les communistes, a reconnu : « Nous ne nous sommes jamais rendu compte de ce qui se passait. Nous aimions beaucoup notre pays, mais nous aimions davantage encore nos maîtresses. Nous n'avons compris que trop tard qu'elles étaient communistes. » Un proverbe populaire dit : « L'amour est aveugle, mais les voisins ne le sont pas. » On pourrait aujourd'hui l'appliquer à la démocratie. La force de la démocratie se mesure à la force de caractère de ceux qui parlent en son nom. Les citoyens des pays libres ne semblent pas conscients que leur mode de vie est plus éloquent que tous les beaux discours de leurs représentants autour des tapis verts.

Le péché vous éteint. Un homme qui vit assez longtemps centré sur lui-même, ne réagit plus à rien ni à qui que ce soit, excepté à ce grand *moi* qui est aux commandes. Il faudra lui fournir des femmes, de l'alcool, des somnifères le soir, des stimulants le matin, des doses supplémentaires de nicotine ou d'autres excitants pour le faire avancer. En fait, ce n'est plus qu'un cadavre ambulante qui n'a pas conscience de l'être. Il devient aussi assassin ; en effet, quand il y a assez d'hommes comme lui dans la société, l'homme fort prend le pouvoir et la tyrannie commence. Ce sont des hommes ainsi spirituellement morts qui acquiescent quand on les enferme dans la fausse alternative : communisme ou guerre atomique.

Le péché se multiplie. Le péché n'est jamais affaire privée. Il se transmet comme une maladie d'un homme à l'autre, d'un peuple à l'autre. Les films, la radio, la télévision, la presse, les livres portent la défaite du cœur d'un homme à des millions d'autres. On peint les problèmes sous de belles couleurs. Les peuples voient s'installer la décadence et on appelle cela progrès.

Mais on peut faire face au péché. La confusion vient du compromis, la clarté vient du changement. « La maladie, c'est le péché ; Jésus-Christ est le remède et le résultat est un miracle, disait Buchman. Il est nécessaire de parler du péché, mais juste assez pour en donner une image rapide et ensuite aller de l'avant. On devrait être suffisamment sensible pour réagir immédiatement et changer. Veillez bien à ne pas minimiser l'importance du péché. Insistez-y au maximum. Mais ensuite opérez vite les retouches qui s'imposent. Changer, s'unir, combattre : voilà la suite naturelle des choses. »

Il est une chose à laquelle Frank Buchman croyait : celui qui veut être un reconstruteur d'hommes et de

nations doit consacrer les premiers moments de chaque journée à sortir de lui-même pour entrer dans le Christ et dans la vie des autres, et doit y rester tout au long du jour.

Ne pas abandonner quand quelque chose a commencé à se produire. Buchman était convaincu que le plan que Dieu a conçu pour la vie de chacun surpasse de beaucoup notre propre conception. Il était à ses yeux sans intérêt en soi d'aider les gens à devenir meilleurs, mais il s'agissait de les aider à être dirigés par Dieu et à contribuer ainsi au maximum à révolutionner le monde. Il brûlait d'impatience devant la conception que certains ont du changement : ils mettent les freins, arrêtent le moteur et dégonflent les pneus. Il pensait en effet qu'une fois nettoyé l'homme dirigé par Dieu, devait aller plus vite et plus loin qu'auparavant, mais cette fois dans la bonne direction. Il n'avait que faire de ces mines éteintes et de ces tons doucereux qui sont aux yeux de certains les attributs du chrétien. A un homme d'État d'Asie qui partait de Caux pour son pays, il disait : « Si vous voulez sauver votre pays, oubliez-vous vous-même et allez-y jusqu'au bout. » S'il s'intéressait à ce que Dieu vous demandait d'arrêter de faire, il s'intéressait bien davantage à ce que Dieu vous demandait d'entreprendre.

Il concevait la destinée la plus haute pour les hommes et les peuples. A un premier ministre du Japon, il dit que son pays était appelé à devenir un phare pour l'Asie. Quelques jours plus tard, ce premier ministre annonçait à son pays que tel était le but de son gouvernement. A l'archevêque Makarios, il dit que Chypre devait être un pont entre la Grèce et la Turquie, l'Europe et l'Afrique. L'archevêque utilisa ce thème dans son premier discours public comme président du pays. Le jour de l'indépendance, lui-même et le vice-président envoyè-

rent le premier drapeau cyprïote à Frank Buchman à Caux, en signe de reconnaissance pour ce que son travail avait accompli dans leur pays.

Chacun est appelé à vivre de telle façon que l'influence de sa vie se fasse sentir sur les affaires nationales. C'est ce que Buchman attendait de chacun.

Huit Japonais vinrent une fois le voir. Ils appartenaient aux plus grandes familles du pays. Dès qu'ils furent assis autour de la table du déjeuner, Buchman demanda : « Quel est votre plan pour le Japon ? » Il y eut un silence.

Alors Buchman demanda : « Êtes-vous unis ? » Il y eut un nouveau silence.

Buchman reprit : « Je sais que vous avez fait du bon travail au Japon, mais regardez où en est votre pays ! Il dégringole rapidement la pente. »

Alors Buchman leur demanda quel était le vrai problème du Japon. « Le communisme », répondirent-ils.

« C'est la corruption et les gens qui ont des maîtresses, dit Buchman. Allez-vous vous attaquer à ces questions chez vos dirigeants et dans votre nation ? J'aime le Japon, mais je suis préoccupé de ce qui s'y passe. »

Les Japonais quittèrent la pièce. Ils eurent ensemble un moment de vraie honnêteté : il y avait eu parmi eux de la jalousie, de l'impureté, de l'amertume. Ils redevinrent unis, regardèrent courageusement la situation du pays et demandèrent à Dieu comment apporter promptement une solution. En trois jours, ils écrivirent une pièce de théâtre qu'ils appelèrent *le Jet de lumière*. Son message était si direct qu'ils craignirent des représailles sur eux-mêmes et sur leurs enfants s'ils la présentaient en public. Ils en firent la lecture à Buchman. Celui-ci leur dit : « Allez là où la route est caillouteuse. Les gens auront peut-être envie de vous

descendre, mais vous sauverez votre pays. Et les générations à venir vous en seront reconnaissantes. »

Un mois plus tard, la pièce était présentée à Tokyo, à quatre cents mètres du Parlement. Le Japon en fut choqué et ébranlé. Un des hauts fonctionnaires de la police ayant vu l'action se dérouler avec tout ce qu'elle dépeignait — corruption dans les plus hauts cercles, maîtresses communistes attachées aux ministres, etc — intervint : « C'est exagéré. Vous ne pouvez pas continuer vos représentations. C'est trop dangereux. » Quelques jours plus tard, il était là à nouveau : « J'avais tort, dit-il, j'ai fait des recherches et tout ce qui est dans cette pièce est vrai. La situation est des plus sérieuses. Vous apportez la solution. » Des ministres, de grands industriels, des dirigeants syndicaux vinrent voir la pièce. La télévision la présenta à toute la nation.

Le premier ministre convoqua les hommes qui avaient vu Buchman. Ils lui dirent la vérité sur le Japon et sur son gouvernement ; ils le mirent au défi de procéder à un nettoyage. Il leur dit : « Vous êtes les seules personnes qui aimez assez notre pays pour me dire la vérité. Continuez. Ma porte vous est toujours ouverte. » Quand, en 1960, les communistes tentèrent de prendre la situation en mains en provoquant des émeutes d'étudiants, des hommes changés grâce au *Jet de lumière* ont contribué de façon décisive à assurer la résistance du pays.

Pour Buchman, cette façon directe de reprendre les gens faisait partie du travail quotidien. Il comptait que chacun devait avoir ce même comportement direct et clair dans son contact avec les autres. C'était pour lui la vie normale du révolutionnaire. Il pensait que n'importe quel homme ordinaire peut accomplir des choses extraordinaires s'il est guidé par Dieu. Un jour qu'il se tenait avec ses amis au milieu des collines

ondoyantes de Pennsylvanie auprès de la tombe de sa famille — cette tombe même où il repose aujourd'hui — les seules paroles qu'il prononça après un long silence furent : « J'ai été merveilleusement conduit. » Par foi et par expérience il savait que Dieu réserve à tous ceux qui désirent être gouvernés par Lui des trésors plus beaux que ceux de leurs rêves les plus fantastiques.

CHAPITRE X

CHEFS DE DEMAIN

Il y a vingt-cinq ans, Frank Buchman a dit : « Si je n'apprends pas à beaucoup d'autres à faire mieux que moi ce que j'ai fait, ma vie sera un échec. » Pendant de nombreuses années, il a tout fait pour ne pas être indispensable. C'est en cela qu'il diffère de tant d'autres « grands hommes ».

Il déclara une fois : « Je vais vous faire une promesse : jamais je ne reculerai. Quels que soient ceux qui lâchent pied, et quoi qu'il doive m'en coûter, jamais je ne reculerai. Je ne veux pas que vous vous engagiez dans cette voie à cause de moi. Là n'est pas la question. Ce serait une bien pauvre révolution, une bien pauvre fraternité. Arrêtons-nous un instant sur l'image de la Croix du Christ, et laissez-moi vous dire que si vous vous joignez à cette grande croisade, c'est sur le chemin de la Croix que vous vous engagez. Je ne veux pas faire miroiter devant vous l'espoir d'un succès matériel, ni vous séduire en vous promettant que vous serez des héros... Il s'agit pour chacun de connaître la Croix. Il n'est pas question de moi ; il est question du Christ. Ce n'est pas moi qu'il faut suivre, c'est le Christ qui est le chef. »

A cela Buchman croyait fermement et c'est ainsi qu'il

a vécu. Il a appris aux autres à travailler ensemble et à chercher auprès de Dieu ce qu'ils devaient faire. Rien ne le rendait plus furieux que de sentir d'autres venir chercher l'autorité auprès de lui ou compter sur lui pour leur dire que faire. C'est pourquoi il est parfaitement vain de se perdre en conjectures sur la succession de Buchman ou sur les chefs à venir du Réarmement moral. Le travail se poursuivra comme pendant tant d'années, grâce à des hommes qui ont appris à vivre sans jalousie et sans ambition, et à se donner entièrement, tous ensemble pour la justice, telle que Dieu leur donne de la connaître. Pourquoi faudrait-il choisir un homme ou un groupe d'hommes pour assumer le rôle de direction que Buchman s'est toujours refusé à jouer ?

Dans les mois qui suivirent la mort de Buchman, gouvernants et gouvernés de tous pays affluèrent à Caux, plus encore que de son vivant.

Parmi les gouvernants se trouvait U Nu, premier ministre de Birmanie. Il exprima avec force combien il était nécessaire que le Réarmement moral croisse rapidement. Il était convaincu que l'homme se détruirait lui-même s'il ne tirait pas profit du secret de Frank Buchman pour répondre aux problèmes de notre époque.

La façon dont le premier ministre répondait aux besoins des hommes les plus simples, montrait qu'il avait lui-même commencé à apprendre le secret de la vie de Buchman.

« Il faut que vous appreniez à lire les hommes comme on lit un livre », avait dit Buchman à U Nu lors de leur dernière rencontre.

A Caux, en septembre 1961, cinq semaines après la mort de Buchman, U Nu se trouva assis à un repas à côté d'un docker brésilien. Le docker lui raconta comment il avait commencé à changer et perdu sa violence

de tempérament et comment il s'était attaqué avec toute son énergie à reconstruire le monde. « J'étais un ivrogne, dit-il, et j'ai ainsi presque détruit notre foyer. »

« Moi aussi, je buvais beaucoup trop, dit le premier ministre. J'ai commencé à l'âge de dix ans. Puis j'ai décidé de cesser. Mais étant faible j'ai recommencé à boire. A l'âge de vingt-six ans, je me suis arrêté et je peux dire aujourd'hui que je mourrais plutôt que de trop boire. »

Le docker parla de la haine qu'il avait. « Vous en êtes-vous aussi débarrassé ? demanda U Nu. Est-ce que vous vous sentez vraiment libéré définitivement de toute amertume ? Pas une seule trace nulle part ? »

Avec soin, avec sensibilité, il chercha à extraire de la vie de ce docker les racines du ressentiment et l'aider à trouver un remède à la haine.

U Nu déclara à Caux : « Si nous ne voulons pas que le communisme s'empare du monde, il faut nous attaquer à nos problèmes : corruption, pots de vin, excès alcooliques, adultère. » Il a vu les effets du Réarmement moral dans son pays. En 1961, à la conférence annuelle des supérieurs de monastères bouddhistes qui réunit les représentants de soixante-quinze mille moines, une bonne partie du programme fut consacré au Réarmement moral. A la suite de la conférence, cinq des hauts dignitaires bouddhistes rejoignirent Buchman à Caux pour son quatre-vingt-troisième anniversaire. Ils rentrèrent en Asie avec la conviction que leur pays devait adopter le Réarmement moral comme politique nationale ; aujourd'hui les films, les livres et les revues du Réarmement moral sont distribués par les moines dans tous les coins de la Birmanie.

Le travail que Frank Buchman a accompli auprès des hommes d'État comme auprès des gens les plus

simples a un caractère permanent. Il y a certes des gens qui se détournent et abandonnent. Rien de nouveau à cela. Saint Marc en donne un exemple dans le quatrième chapitre de son livre. Mais chez beaucoup, la graine semée au cours d'entretiens avec Buchman a germé, rendant au centuple.

Quand la pièce du Réarmement moral intitulée *l'Ile qui disparaît* fut présentée à Berlin en 1956, les foules s'y pressèrent au point que le Titania Palace ne pouvait les contenir. D'interminables queues s'étiraient le long des trottoirs couverts de neige. On dut louer une salle municipale pour accueillir le trop-plein du théâtre.

Deux soirs de suite, un Canadien remarqua au fond de cette seconde salle un vieil homme, pauvrement vêtu, se tenant debout faute de place. Le deuxième soir, le Canadien lui trouva une chaise. Après la soirée, le vieillard vint le trouver et lui demanda : « Vous souvenez-vous de moi ? »

L'autre scruta en vain sa mémoire. « Oui, dit le vieillard, vous étiez ici en 1936 avec le Dr Buchman, n'est-ce pas ? »

— C'est vrai, répondit le Canadien. Nous étions-nous rencontrés ?

— J'étais le liftier de l'hôtel », reprit le vieil homme. Il eut un regard sur ses vieux vêtements et ses souliers usés et poursuivit : « Maintenant, il m'est difficile de trouver du travail. Je suis en chômage. La vie est dure ici. »

Lentement il sortit de sa poche un portefeuille éculé et après y avoir fouillé un instant, tendit au Canadien une carte de visite jaunie. Elle portait gravé « Frank N. D. Buchman » et au verso de la main de Buchman ces mots : « A Max, ami et compagnon de lutte, FRANK. »

« Tous les soirs, continua l'homme, quelle que soit

l'heure, quand le Dr Buchman rentrait à l'hôtel, il avait une conversation avec moi. Il m'invitait à aller dans sa chambre et nous causions. Il a sauvé mon foyer du désastre. Je m'adonnais à la boisson. Mais Frank Buchman m'a aidé à trouver la foi et à chercher la direction de Dieu. Il m'a remis sur la bonne route.»

Il fouilla à nouveau dans son portefeuille. Il en sortit un billet de cinquante marks, à peu près tout ce qu'il avait. Il le tendit au Canadien : « Quand vous verrez Frank Buchman, dit-il, voulez-vous lui donner cela pour son travail et dites-lui aussi que Max a gardé la foi. »

« Si vous ne changez pas les gens, vous ne faites rien d'efficace pour porter un remède à un monde en crise. » C'est cette vérité que Buchman s'est attaché à faire comprendre à ses compagnons. En 1925, il écrivit un article dans le journal *Indian Standard*. C'était tout au début de son travail, au moment où s'en posaient les fondations à travers le monde. Mais les principes exposés dans cet article restèrent et restent encore ceux du Réarmement moral.

Voici ce qu'il écrivait :

« Il y a deux passages dans le Nouveau Testament qui illustrent exactement ce que nous cherchons à faire ressortir.

« Le premier est l'histoire de cet aveugle guéri par Jésus. Jésus le toucha une première fois et, quand on lui demanda ce qu'il voyait, l'aveugle répondit : « Des hommes qui marchent, pareils à des arbres. » Jésus toucha l'aveugle une seconde fois et alors il vit « tout distinctement. »

« Beaucoup n'en sont qu'à ce premier toucher. Ils voient les gens comme s'ils étaient des arbres qu'ils voient marcher : des statistiques, le nombre de gens se faisant instruire, les chiffres des présences dans les

collèges ou les écoles, le nombre de ceux qui viennent à l'église, en fait, une forêt d'hommes. Ils voient les hommes dans leur masse, mais ne voient pas chaque homme distinctement. C'est le besoin de ce second toucher qu'il faut faire ressortir, cette guérison de la vue qui permet aux ouvriers de voir chaque homme distinctement, un par un, chacun avec ses besoins personnels, ses possibilités, ses joies, ses péchés, ses succès, ses échecs.

« Le second passage est celui qui traite de façon si magnifique de la rencontre entre Jésus et la Samaritaine au puits de Sychar. Jésus alla à l'encontre de tout préjugé social, de toute convenance, de tout usage élémentaire pour porter la guérison au cœur malade de péchés d'une femme méprisée. La femme retourna au village et dit aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Venez voir un homme qui *comprend*. Et quel fut le résultat ? « Beaucoup de Samaritains crurent. » Il en est toujours ainsi. Le monde cherche les hommes et les femmes qui *comprennent*, qui aient assez de courage, assez de cœur, assez d'amour pour surmonter leur réserve, écarter les conventions et pénétrer dans les chambres closes de cœurs malades de péchés et ainsi les préparer au toucher guérisseur du Christ.

« Il ne s'agit pas d'un travail personnel qui vous procure des contacts, mais d'un travail personnel qui conduit au changement. Ce contact qui s'établit sous la direction de l'Esprit entre une âme en vie et une âme morte ouvre la voie au Christ vivant porteur de guérison. Il s'agit de la thérapeutique de l'âme : le péché est la maladie, Jésus est le remède, les chrétiens sont les médecins et les résultats sont des miracles.

« Nous risquons de ne pas connaître les besoins des hommes faute d'être en contact réel avec des individus qui ont besoin d'aide. Il y en a parmi nous auxquels il

n'arrive jamais que d'autres révèlent ce qu'ils n'ont jamais dit à personne ; les gens ne viennent pas chercher aide auprès d'eux et leur confier le fond de leur cœur. Et comment connaître nos propres déficiences ? Comment savoir que nous ne sommes pas à la hauteur si nous ne sommes pas en contact permanent avec des individus malades du péché et n'apprenons pas de leurs propres lèvres ce dont ils ont besoin ?

« J'étais il y a quelque temps avec un groupe d'hommes d'affaires qui désiraient faire quelque chose pour les hommes de leur ville. Pendant la discussion, l'un d'eux déclara : « Nous n'allons pas assez profond ; nous sommes pleins de bonnes intentions, mais nous n'allons pas à la racine des choses. » Il touchait du doigt l'une des causes de tant de nos échecs. Nous parlons du remède avant même d'avoir reconnu la maladie, et les gens ne voient pas le lien entre la maladie et le remède. Si le péché est la maladie, nous devons nous attaquer au péché. Le péché, tout d'abord, en nous-mêmes : ces « petits péchés » qui nous privent de rayonnement et nous empêchent d'aller avec une profonde compassion au devant d'hommes vivant dans le péché. Ressentiments, jalousie, volonté propre, ambition, esprit de critique, que de fois ces sentiments se glissent en nous et nous privent de tout rayonnement.

« Et ensuite, le péché chez les autres. Nous courons le danger de croire que par simple contagion des hommes seront gagnés au Christ. Nous ne nous en prenons pas au péché qui tient l'homme éloigné du Christ. Souvent la peur nous retient. Nous disons que nous sommes bien trop discrets, que personne ne doit empiéter sur la personnalité d'un autre et pendant ce temps il y a tout autour de nous des hommes qui voudraient nous faire part de ce qu'ils ont le plus à cœur. C'est nous qui les repoussons par notre peur, notre absence de

compassion et de compréhension. La femme, au puits, n'avait certes pas le sentiment que Jésus empiétait sur sa personnalité quand avec amour Il mit le doigt sur la cause de son mal.

« Les hommes ont soif de trouver des gens qui *comprennent*, qui braveront les convenances pour parler de ce qu'ils ont de vrai au fond du cœur : comment ils ont souffert et comment ils ont trouvé la victoire, non pas par leur propre mérite mais par la puissance généreuse d'un Christ charitable et miséricordieux.

« Est-ce que nous voyons des miracles se produire chez d'autres à cause de notre action ? Si nous ne trouvons pas notre pleine satisfaction dans le Christ, s'il reste en nous un vide indéfinissable, ne serait-ce pas que nous n'avons pas su déboucher dans la vie d'un homme après l'autre ? Certes nous connaissons Dieu. Mais nous devons aussi connaître les hommes et pour beaucoup leur vie dans le Christ ne s'est révélée pleinement satisfaisante que lorsqu'elle a débouché dans la vie d'un homme après l'autre. »

Pendant plus de cinquante ans, la passion de Frank Buchman a été de *refaire les hommes*.

En 1938, alors qu'il avait soixante ans, il reçut un message de l'archevêque de Canterbury, Cosmo Gordon Lang, qui le félicitait du grand travail qu'il avait accompli en amenant « des multitudes de vies humaines dans toutes les parties du monde à s'ouvrir à la puissance rénovatrice de Jésus-Christ. »

« Si vous avez été changé, disait Buchman en Suède quelques semaines plus tard, il est normal que vous vouliez changer les autres. Ensuite vous voulez sauver la civilisation. Enfin, vous cherchez à gagner les masses. C'est un programme naturel. Quelques-uns des meilleurs cerveaux du monde ont leur pensée tournée vers

une révolution destructrice ; des hommes sont déjà à l'œuvre. Si nous, et bien d'autres encore, n'avons pas cette vision plus grande d'une révolution spirituelle, l'autre révolution risque d'éclater. Une question se pose : les chrétiens vont-ils construire une philosophie chrétienne qui soulèvera l'Europe ? Êtes-vous des chrétiens capables de bâtir cette révolution-là ? »

A la fin de sa vie, il termina un de ses derniers discours par ces mots : « Le monde est sur le fil du rasoir, devant un choix. Nous devons mettre tout ce que nous avons pour sauver nos pays. Quand les hommes changent et sont saisis par le feu et la passion, la pureté et l'honnêteté d'une idéologie morale, des miracles se produisent. Les fondations d'un monde nouveau sont posées, non pas sur le sable mouvant de la corruption et des compromis, mais sur le roc, sur la force de caractère d'hommes et de nations conduits par Dieu. »

Il n'y avait aucune règle chez Buchman dans la façon de s'y prendre avec les hommes. C'était parfois l'inattendu de ce qu'il faisait qui accrochait les gens et les rapprochait de Dieu.

Le Mahatma Gandhi devait beaucoup à son ami Buchman. Son fils Devadas racontait comment à Londres Buchman invita une fois son père et lui-même à déjeuner. C'était à une époque où l'Angleterre n'avait que mépris pour celui qu'elle appelait « le fakir nu » et dont elle ne devait saisir que plus tard la grandeur.

A ce moment-là, Gandhi était à court d'argent. Après le déjeuner, Buchman accompagna ses hôtes à la porte, leur demanda où ils allaient et appela un taxi. Il s'informa de ce que coûterait la course et paya le chauffeur. Puis, après quelques secondes de réflexion, il lui donna aussi le pourboire. Plus de vingt ans après cet incident, Devadas Gandhi disait : « Jamais un homme

d'argent n'aurait pensé à faire cela. Mais un homme de Dieu y pense.»

Quand l'heure vint de faire un film sur la vie du Mahatma, Devadas Gandhi demanda au chœur international du Réarmement moral d'enregistrer comme musique de fond l'hymne favori de son père : « Conduis-nous, bienveillante lumière. » Devadas disait que si tous les chrétiens avaient vécu comme Buchman, l'histoire de l'Asie aurait été bien différente.

Buchman s'attendait à ce qu'à tout moment Dieu accomplisse ce qui ébranlerait les nations. Il disait souvent : « De Dieu, attendez toujours de grandes choses. Pour Dieu, tentez de grandes choses. » Cependant, il ne se faisait pas la moindre illusion sur la puissance du mal et son emprise chez un individu ou dans un pays.

Une fois, un de ses amis fit la connaissance d'un écrivain anglais très connu, qui ne cachait à personne l'attraction physique qu'il avait pour d'autres hommes. Le changement que cet écrivain avait vu s'opérer dans la vie de certaines personnes l'intriguait. Il avait, à moitié l'espoir, à moitié la peur de se débarrasser d'un péché à la fois honni et aimé.

Quelques jours plus tard, l'écrivain invita l'ami de Buchman à dîner dans un club londonien et lui dit : « Vous savez, je ne peux pas vivre sans rapports sexuels avec d'autres hommes. Tout commença quand j'étais enfant ; un jour, je vis ma mère gisant dans une mare de sang après avoir été battue par mon père. Plus tard, un romancier célèbre fit de moi la victime de sa perversion. Maintenant c'est ma façon de vivre. Et cela me rend service. De nos jours, il est difficile de faire passer une pièce au théâtre si on n'est pas homosexuel ou si on n'approuve pas les homosexuels. »

L'ami de Buchman dit à l'écrivain comment il avait été lui-même débarrassé d'habitudes impures et avait cessé de courir les femmes. Il exprima la pensée que Dieu pourrait également libérer l'écrivain. Mais voyant que ce dernier ne se montrait pas très chaud, il changea de sujet de conversation. Il était flatté par l'amitié de cet écrivain, et désirait la conserver.

L'été suivant, Buchman revint en Angleterre et l'écrivain vint lui rendre visite. Pendant une demi-heure d'entretien avec Buchman et avec son ami, l'écrivain parla à peu près tout le temps et se garda bien de mentionner son penchant. « Nous ne pouvons compter sur cet homme », déclara après coup Buchman. Cela ne manqua pas : on apprit bientôt que l'homme s'était enfui de la ville. Il avait rencontré en Buchman un homme qu'on ne pouvait tromper. Peu après, il déclenchait dans la presse de furieuses attaques contre Buchman.

Une année plus tard, Buchman et cet ami se promenaient ensemble. Buchman parlant d'un certain groupe d'hommes demanda : « Penses-tu qu'il y a de l'homosexualité parmi eux ? »

— Je suis sûr qu'il n'y en a pas, répondit l'ami. Je m'en serais bien aperçu.

— Ne penses-tu pas que certains dominent et que d'autres aiment être dominés ? Ne penses-tu pas que certains d'entre vous ont entre eux des liens d'amitié qui sont plus forts que leurs liens avec Jésus ?

— Certainement, répondit l'autre. Mais qu'est-ce que cela a à faire avec l'homosexualité ? »

Ils continuèrent à marcher en silence. Puis Buchman dit : « Évidemment, tu étais incapable d'aider cet écrivain, n'est-ce pas ? »

Rien de plus ne fut dit. Il se passa quelques années avant que l'autre commençât à saisir ce que Buchman avait voulu dire. Il comprit alors que, bien que n'ayant

jamais eu d'attrance physique pour l'écrivain, il avait néanmoins recherché, pour en jouir, le plaisir de son amitié. N'était-ce pas exactement ce qu'il aurait fait s'il avait pris la place d'un de ses compagnons de débauche? Garder une amitié qui le flattait avait pris plus d'importance pour lui que de préserver son amitié avec Jésus et de donner à l'écrivain ce dont il avait besoin.

Cet ami de Buchman s'aperçut alors qu'il recherchait l'affection et l'estime de chacun. Il en vint à comprendre que toute relation dans la vie d'un homme qui éclipse sa relation avec Dieu est entachée d'impureté. Ce n'est que quand il eut découvert la racine de ce mal dans sa propre nature et trouvé dans le Christ le pouvoir de rompre avec ce mal qu'il fut à même d'aider des gens prisonniers de l'homosexualité à se libérer de cette tyrannie.

Buchman a vécu selon une vieille vérité : « Hais le péché, aime le pécheur. » Il n'a jamais fermé son cœur à quiconque, si pervers qu'il fût. Mais il s'est toujours refusé à se prêter à cette attitude d'apaisement qui conduit à émousser les critères du Christ pour s'accommoder des compromis humains. Il n'a jamais été anti-communiste et beaucoup de communistes ont trouvé en lui un homme qui poursuivait une révolution plus vaste, plus fondamentale et plus efficace que la leur.

La porte du Réarmement moral est largement ouverte à tout le monde, Russes, Américains, Africains, Chinois, Japonais, Allemands, Hollandais, Grecs ou autres. La porte est fermée au mal du monde non-communiste, à cet égoïsme qui crée l'injustice sociale et les souffrances économiques. Elle est fermée aussi au mal du monde communiste tel qu'il s'exprimait dans une émission de Noël à Radio-Moscou : « Notre fusée a dépassé la lune.

Elle s'approche du soleil et nous n'avons pas trouvé Dieu. Nous avons éteint dans le ciel des lumières que personne ne pourra plus jamais rallumer. Nous sommes en train de rompre le joug de l'Évangile, opium des masses. Allons de l'avant et le Christ sera relégué dans la mythologie. »

Le Réarmement moral n'est pas une organisation, une secte, ni une religion. C'est une idéologie. C'est une façon de vivre, un but pour lequel vivre. Ce prêtre catholique comprenait bien cela quand il disait : « L'Église n'a pas besoin du Réarmement moral, mais les catholiques en ont besoin. »

Le philosophe catholique français Gabriel Marcel, de l'Institut, comprend aussi cela. Dans un article publié le 28 janvier 1956 par *le Figaro*, il écrivait : « Qu'est-ce que le Réarmement moral ? Ce n'est pas une secte, c'est un levain ou une semence. Ceux en qui cette semence a germé sont intérieurement changés. Mais du même coup, ces hommes et ces femmes deviennent rayonnants et même en quelque sorte radio-actifs. Quiconque les a approchés directement le constate aussitôt.

« Ce qui prouve l'ampleur qu'a prise le mouvement, c'est que les hommes du Kremlin s'en inquiètent et multiplient, notamment à Tachkent, les émissions destinées à mettre en garde contre un mouvement qui sape les bases mêmes de l'idéologie communiste.

« Quoi de plus contraire à celle-ci en effet que ces changements soudains dans une direction de vie, qui ne peuvent être imputés à aucune cause d'ordre économique ? Ce qui m'a personnellement le plus ému, c'est d'entendre un instituteur musulman d'Algérie qui, arrêté arbitrairement, avait été l'objet de sévices graves, puis expulsé d'Afrique du Nord bien qu'il eût bénéficié d'un non-lieu, déclarer d'une voix secouée par les

sanglots qu'après avoir rencontré des Français du Réarmement moral qui vivaient leur foi et reconnaissaient pleinement leurs erreurs, il avait senti sa haine se dissiper et entendait collaborer avec les Français pour la création d'une Algérie renouvelée. Sur quoi, une haute personnalité française d'Afrique du Nord vint lui demander pardon au nom de tous ceux qui par leur aveuglement sont dans une large mesure responsables du drame actuel...

« C'est une espérance, c'est peut-être même l'Espérance : car hors cet esprit de rencontre dans une transparence morale absolue, il n'y a sans doute place que pour les cercles vicieux de la ruse et de la vindicte réciproque. Aujourd'hui, du Canada à la Norvège, de l'Afrique noire à l'Iran, à l'Inde et au Japon, des êtres, par ce chemin, ont retrouvé non seulement une raison de vivre, mais le mystérieux bonheur de donner et de rayonner qui se confond avec la paix véritable — la paix vivante dans la lumière d'une fraternité reconquise. »

Buchman croyait et ses amis croient que le Réarmement moral appartient authentiquement, traditionnellement à l'Église.

Buchman vit. Il vit pour toujours, non seulement au ciel, mais dans le cœur de ses amis et dans l'œuvre qu'il a commencée et qui encercle le globe. Il est approprié de terminer ce chapitre avec quelques-unes des pensées qui lui vinrent dans les dernières heures de sa vie à Freudenstadt, où l'idée du Réarmement moral était née :

« Tu seras puissamment utilisé ici. C'est ici que je t'ai parlé pour la première fois de l'état réel du monde.

Les desseins de Dieu rapidement mûrissent,
s'épanouissant d'heure en heure.

Le bourgeon semble peut-être amer,
mais douce sera la fleur.
L'incrédulité aveugle est sûre de se tromper,
elle scrute Ses œuvres en vain.
Dieu est Son propre interprète ;
Il indiquera clairement le chemin.

« Il était sage de venir ici en ce moment. Dieu est bon pour nous. Ses voies illuminent tous les chemins que nous parcourons.

« Fais de ceci un centre pour le travail mondial. C'est ici que tu vas donner ta vie et mourir. Tu peux voir d'ici de larges perspectives. Monde merveilleux, cadeau que Dieu te fait.

« J'aurais souhaité avoir de l'argent et de l'or pour chacun. Mais étant donné que mes ressources sont si strictement limitées, je donne tout ce qui est à moi au Réarmement moral, absolument tout. Je veux que tous sentent qu'ils ont leur part en goûtant ce bienfait inappréciable d'une vie nouvelle qui leur a été donnée, à eux comme à moi, par les Groupes d'Oxford et le Réarmement moral. Le meilleur moyen pour eux de perpétuer ce précieux don sera de promouvoir une philosophie à la mesure de la crise mondiale, qui conduira enfin les nations dans cet âge d'or tant attendu et qui ouvrira ainsi la porte à la plus grande révolution de tous les temps par laquelle la Croix du Christ transformera le monde. »

CHAPITRE XI

LES BRAVES CHOISISSENT

Mark Twain disait que ce qui le gênait dans la Bible n'était pas les passages qu'il ne comprenait pas, mais ceux qu'il comprenait. Beaucoup pourraient en dire autant de l'action de Frank Buchman.

Il s'attaqua à la tâche de retourner le courant de son époque. Aujourd'hui, disait le doyen d'un collège d'Oxford au cours de l'été 1961, les gens n'en sont plus à discuter s'ils vont ou non respecter des principes moraux ; la vérité est que pour des millions de gens il n'y a plus ni bien ni mal.

Face à cette désagrégation, Buchman n'a cessé pendant un demi-siècle de marcher avec intrépidité, proclamant de façon nouvelle des vérités anciennes et proposant à des générations décadentes de laisser Dieu opérer un nettoyage complet en elles et dans leurs pays. A l'homme d'État comme au simple citoyen, il a offert hardiment des critères moraux dont l'acceptation signifiait une révolution totale de leur pensée et de leur vie. Au milieu de l'effondrement de la moralité, du sable mouvant d'une époque de licence, il a replacé le roc solide de valeurs et de vérités éternelles.

Évidemment, il a rencontré la persécution. A toutes les époques, ceux qui ont été porteurs d'un tel message

ont été persécutés. Certains qui se posent en chrétiens, tout en acceptant de transiger sur le divorce, la vie sexuelle, la boisson, le jeu, l'argent et le communisme, oublient que le Christ fut crucifié par les dévots de l'époque, non pas parce qu'Il avait tort, mais parce qu'Il avait raison. Combien y a-t-il de chrétiens à l'heure actuelle qui tracent une claire ligne de démarcation morale dans la société?

Buchman n'a jamais été d'accord avec ceux qui présentent un Christ sans pouvoir sur la maladie du péché chez un homme ou dans un continent. A ses yeux, des chrétiens qui se trouvent ainsi impuissants en face du péché renient le Maître qu'ils prétendent servir.

Buchman s'est acquis la fidélité et l'affection de milliers d'amis. Par d'autres, il a été détesté, dénigré, calomnié, ridiculisé, sali — et il avait raison. Quelques-uns de ses ennemis ont poursuivi leur sarabande de sarcasmes jusque sur sa tombe. Ils ne troublent pas son repos.

Buchman n'était pas dupe de ce genre d'opposition. Il comprenait qu'une conscience piquée riposte d'un coup de fouet et qu'un homme ayant refusé de changer lance un dard empoisonné. Il savait reconnaître les sentiments que révélaient chez ses ennemis leur agressivité et leur méchanceté. Des hommes qui se réservent le droit de vivre avec toute la licence qui leur plaît se sont employés pendant des années à dénigrer le travail et à flétrir la réputation d'un homme qui disait que chacun devait vivre comme Dieu l'ordonne et selon ce qu'Il indique. On lui a jeté à la figure les adjectifs de « pacifiste », « communiste », « nazi », « profiteur ». Ces calomnies visaient à empêcher les multitudes de trouver la vérité qui peut rendre les hommes libres.

Buchman disait : « La persécution est le feu qui forge

les prophètes. Les pierres de la critique sont si stimulantes ! Elles vous mettent en forme pour la journée. »

Ce qui dirigeait alors sa conduite était une simple conviction : « A un mal sans frein, il faut répondre par un bien sans limite ; à une recherche fanatique du mal, par une poursuite passionnée du bien. Seule une passion peut guérir d'une passion. Et seule une idéologie supérieure embrassant le monde peut guérir une humanité divisée par des idéologies en conflit. »

Héroïque a été sa route à une époque où le courage moral est plus rare que jadis. « Que nous soit donnée la grâce de marcher sur sa trace. »

La question demeure : que pouvons-nous faire ?

La réponse nous est donnée dans les dernières phrases du dernier discours de Buchman, *les Braves choisissent*, qu'il fit à l'ouverture de l'assemblée de Caux, le 4 juin 1961 :

« Nous sommes en face d'une révolution mondiale. Trois possibilités seulement s'offrent à nous. Nous pouvons céder et certains sont prêts à faire précisément cela. Nous pouvons recourir à la force et nous risquons alors un suicide global. Ou bien nous pouvons trouver une idéologie supérieure qui ouvrira la prochaine étape pour le monde communiste comme pour le monde non-communiste. En tout cas, cela ne conduira jamais à rien de replâtrer les choses en prétendant que les différences essentielles n'existent pas ou n'importent pas, ou bien en s'imaginant qu'on peut faire face à une menace idéologique par les seuls moyens économiques, politiques ou militaires.

« Aujourd'hui des critères moraux absolus ne concernent pas seulement notre comportement individuel. Ils conditionnent la survie des nations. Il nous faut récurer la malpropreté de notre vie nationale, de notre vie politique, de notre vie économique, de notre vie

scolaire et de notre vie familiale grâce à un changement chez des hommes.

« Chaque fois que des hommes donnent à l'homme la place qui dans leur vie revient à Dieu seul, l'esclavage a déjà commencé. « Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu ou ils se condamnent à être dominés par des tyrans. »

« Il n'y a pas de neutralité dans ce combat entre le bien et le mal. Aucune nation ne peut être sauvée à bas prix. Il faudra le meilleur de nos vies et la fleur de nos nations pour sauver l'humanité. Si nous allons pour Dieu jusqu'au bout, nous gagnerons.

« C'est alors que le brave choisit,
Tandis que les lâches se taisent
Jusqu'à ce que la multitude acclame enfin
La foi qu'elle avait reniée. »

En période de crise, la seule chose sensée est de changer les gens.

Buchman a vécu dans la foi fortifiée par l'expérience que la nature humaine, et tout d'abord la sienne, pouvait changer. C'était là la racine de la solution.

Quand les hommes changent, l'économie des pays change. C'est là le fruit qu'apporte cette solution.

Dans un crescendo de vies changées, l'histoire du monde peut être changée. Voilà, disait-il, la destinée de notre époque.

Le monde parle de paix, mais prépare la guerre. Buchman voyait que la paix n'était pas simplement une idée, mais qu'il s'agissait de gens devenant différents ; les authentiques porteurs de paix sont ceux qui engagent la totalité de leur vie pour amener les multitudes sous l'autorité de Dieu. C'était là sa vie, ce fut là son secret.

« Allez et faites de même. »

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
CHAP.	I. — Un éperon dans le flanc.....	I
-	II. — Un chemin révolutionnaire.....	11
-	III. — Ni à gauche, ni à droite, mais tout droit....	27
-	IV. — Un feu descendu du ciel.....	45
-	V. — Une solution à l'œuvre en Afrique.....	55
-	VI. — Qui change la haine, change l'histoire.....	66
-	VII. — L'Amérique a besoin d'une idéologie.....	79
-	VIII. — Le résultat est un miracle.....	98
-	IX. — Les gouvernants doivent apprendre cet art...	113
-	X. — Chefs de demain.....	128
-	XI. — Les braves choisissent.....	143

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

Dépôt légal : 1962.
Mise en vente : 1962.
Numéro de publication : 8689.
Numéro d'impression : 8872.
Nouveau tirage : 1962.